

*Gal 9 L 6.*

LETTRES  
HISTORIQUES,  
POLITIQUES

ET  
CRITIQUES,  
SUR LES EVENEMENTS,  
QUI SE SONT PASSES DEPUIS 1778  
JUSQU'A PRESENT.

---

RECUEILLIES ET PUBLIEES.

PAR UN HOMME DE LETTRES QUI N'EST  
D'AUCUNE ACADEMIE, NI PENSIONNE  
PAR AUCUN ROI, REPUBLIQUE, VISIR  
OU MINISTRE QUELCONQUES.

*Veritas amicos, potius quam odium  
parere deberet.*

TOM. II.

---

A LONDRES

DE L'IMPRIMERIE D'UN MINISTRE DISGRACIE.

1788.







# AVIS

DE

## L'ÉDITEUR.

---



L'accueil que le public a daigné faire au premier volume de ces lettres, a déterminé d'en donner la continuation. Quelques lecteurs ont paru désirer que les événemens fussent plus rappro-

pro-

prochés, & qu'on passât plusieurs faits trop connus & dont la répétition étoit inutile. On se conformera le plus qu'on pourra au goût des observateurs; mais on leur représentera qu'il n'est guères possible de supprimer quelques-unes des lettres qui font une suite non-interrompue à cette correspondance; il en résulteroit une lacune qui dérangeroit tout l'ensemble de cet ouvrage. On objectera aussi qu'il n'y a aucune de ces lettres qui ne contienne quelques détails intéressans, soit sur les intrigues des cabinets & des ministres; soit sur les ressorts que la politique a fait jouer pour faire réussir ou pour faire échouer tel ou tel projet.

Cette correspondance dévoile les causes de la révolution qui est sur le point de

s'opérer dans le système politique de l'Europe, & dont on ne peut encore prévoir les suites. Les monarchies & les républiques sont obligées aujourd'hui de tenir continuellement sur pied, les unes des armées de terre nombreuses, les autres une marine respectable; ces forces doivent toujours être proportionnées à celles de ceux de leurs voisins avec lesquels elles ont des intérêts de politique ou de commerce à démêler. Ce système destructeur de la population & des revenus du fisc, nécessite une augmentation dans les impositions, en raison des besoins qu'on a pour subvenir aux fraix des guerres que les souverains ont à soutenir; & les victoires que ceux-ci remportent les uns sur les autres, ne les dédommagent jamais des dépenses énormes qu'elles leur ont occasionnées. L'établissement per-

manent



*manent d'une armée Romaine par Auguste  
a été l'époque de la perte de la liberté des  
Romains. Toute armée à la solde d'une  
république , finira par la soumettre à l'o-  
béissance d'un seul . . . .*

*Dans un état monarchique , le militai-  
re fait toujours la loi. Il traite en escla-  
ve le peuple qui le paye , & il le combat  
comme les ennemis de l'état , lorsqu'il ré-  
fuse d'obéir aux ordres des souverains.*

*La guerre de l'amérique peut avoir des  
suites funestes pour les souverains de l'Eu-  
rope ; elle a appris à leurs sujets qu'on  
peut s'armer contre ses maîtres lorsqu'ils  
abusent de leur pouvoir , & qu'ils ne res-  
pectent pas les droits & les privilèges de  
ceux qui se sont donnés à eux sous des  
conditions.*

*On*

On verra dans ces lettres qu'on a prévu tout ce qui s'est passé depuis. Qu'on ne s'imagine pas qu'elles aient été écrites après-coup. Cette correspondance existe depuis 1778 ; elle étoit envoyée régulièrement au Roi de Prusse, qui en a souvent témoigné sa satisfaction au correspondant de Versailles.

L'éditeur, qui est possesseur de toute la collection de ces lettres, n'a fait que quelques changemens au style, & supprimé tout ce qui n'offroit pas assez d'intérêt.

Dans les volumes qui suivront, on trouvera quelques mémoires assez bien faits, & de tems en tems des lettres de l'immortel Frédéric.

On répète au reste que ces lettres sont écrites sans aucune prétention ; on a préféré

*féré cette grande simplicité qui convient si bien au genre épistolaire. Obligé de se servir de presses étrangères & d'ouvriers qui ne savent pas la langue, malgré le soin qu'on a pris des corrections, il s'est encore glissé plusieurs fautes dans le premier & second volume, qu'on trouvera rectifiées dans les Errata.*

*D'ici à la fin de l'année, les troisieme, quatrieme & cinquieme volumes paroîtront. Ceux qui voudront souscrire s'adresseront aux deux libraires indiqués dans le premier volume.*





## LETTRE 1.

DE VERSAILLES, le 10 Novembre 1778.

De Mr. de.... au Comte de.... à Berlin.

J'ai oublié de vous parler, dans ma dernière, de la prise de la Dominique par nos troupes sous les ordres de M. le marquis de Bouillé, gouverneur de la Martinique. Je n'entrerais point dans tous les détails de cette expédition, je me bornerai à vous en faire l'extrait.

M. le marquis de Bouillé, d'après différens avis qu'il reçut & les connoissances qu'il avoit acquises lui-même du local de la Dominique (\*), résolut de s'emparer de cette île par un coup de main. Ce fut le 5

A

Sep-

(\*) On assure que M. le marquis de Bouillé fut rendre, il y a un an, une visite au gouverneur de la Dominique, & qu'il forma dès lors le projet de s'emparer de cette île, au cas qu'il survint une rupture avec l'Angleterre. Cette expédition, qui fait un honneur infini au général françois, a causé ici la plus vive satisfaction.

Tom. II.



Septembre qu'il se décida à effectuer son projet ; il assembla tous les officiers qui devoient concourir avec lui au succès de l'entreprise , il leur communiqua ses idées, assigna à chacun son poste , leur dit ce qu'ils auroient à faire. Toutes ses mesures étant prises , il s'embarqua avec 1800 hommes tirés des régimens d'Auxerrois, de Viennois & de la colonie de la Martinique ; il prit la compagnie de cadets de St. Pierre & 200 flibustiers & mulâtres libres. Ces troupes furent embarquées sur plusieurs navires-corsaires & autres bâtimens au nombre de 18, sous l'escorte de trois frégates & d'une corvette. Cette petite armée mit à la voile le 6 Septembre à sept heures du soir ; elle comptoit d'arriver avant le jour à sa destination , mais aiant été contrariée par les vents , elle ne parut devant l'île que le 7 à huit heures du matin. Le général avoit si bien fait ses dispositions que l'attaque commença aussitôt , & après une légère résistance tous les postes furent emportés. Les ennemis qui ne s'attendoient nullement à une pareille visite , eurent à peine le tems de se reconnoître & ne purent

rent opposer que de foibles efforts à l'ardeur de nos troupes. A trois heures du soir , M. de Bouillé se trouvoit à 300 pas de la ville & du fort du roseau ; il faisoit déjà tout préparer pour l'assaut , les échelles alloient être appliquées. Une terreur panique s'empara des anglois qui , à la vérité , n'étoient pas en état de nous résister ; ils arborèrent le pavillon blanc & demandèrent à capituler. A cinq heures du soir , la capitulation fut signée , la garnison angloise , consistant en 500 hommes y compris les milices , mit bas les armes & fut faite prisonniere de guerre. Nos troupes victorieuses trouvèrent dans le fort 22 pieces de canon , de 24 , 30 & 36 livres de balle , & une mine chargée qui , si on l'eut fait sauter , eut pu nous faire beaucoup de mal.

Sir Stuart , gouverneur de la Dominique , auroit pu faire échouer l'entreprise , pour peu qu'il se fût tenu sur ses gardes ; mais il étoit tranquille à son poste , comme si on eut été en pleine paix ; nulle précaution n'étoit prise pour empêcher un débarquement ; les moyens ne lui manquoient cependant pas , car nous

avons trouvé dans l'île 164 pièces de canon, une grande quantité de munitions de toute espèce, & tout ce qu'il falloit enfin pour faire une vigoureuse résistance.

Le marquis de Bouillé fait le plus grand éloge de tous les officiers qui étoient sous ses ordres, ainsi que de la valeur des troupes. Les premiers ont montré toute l'intelligence possible à l'attaque des différens forts; les soldats ne se sont pas permis le pillage ni le moindre désordre, & les habitans de l'île n'ont eu qu'à se louer de leurs vainqueurs.

Voilà, mon cher comte! comme je voudrois qu'on fit toujours la guerre. C'est déjà un assez grand malheur pour les peuples que d'être obligés d'embrasser des querelles qui ne les regardent pas, sans qu'ils soient encore les victimes d'une soldatesque effrenée, comme il arrive presque toujours.

Les dépêches parvenues à M. Franklin de la part du congrès, annoncent que les troupes américaines combinées avec les nôtres, se sont rencontré à Rhode-

de-



de-Islande avec les anglois, & qu'il y a eu un combat assez vif où ces derniers ont eu le dessous. Cette affaire doit avoir eu lieu le 29 août dernier ; le marquis de la Fayette commandoit, dit-on, la gauche de l'armée américaine. Malgré la victoire que nos alliés & nous devons avoir remportée, nous avons été obligés, ajoute-t-on, d'abandonner Rhode-Islande où les anglois se rassembloient en force sous les ordres du général Pigot & du Chevalier Clinton. Nous n'avons point encore reçu d'avis directes du comte d'Estaing, nous en attendons d'un moment à l'autre.

Je vous annonce le retour du Vicomte Howe; il a cédé, dit-on, le commandement à l'amiral Byron. Cet officier paroît avoir un peu perdu de sa réputation ; en partant pour ces contrées, il avoit plus promis qu'il ne pouvoit tenir, & peu s'en est fallu qu'il n'eut le même sort qu'éprouva son collègue à Saragotta. L'amiral Howe n'est cependant pas sans mérite; c'est un excellent marin, mais il semble qu'il y ait un sort de jeté sur tous les généraux anglois qui vont en Amérique ;



ils perdent d'abord la tête & ne savent plus ce qu'ils font : j'en attribue la raison à la mauvaise cause qu'ils défendent.

Mais vous, mon cher Comte ! que pensez-vous de ces américains ? Ils ne savent point , comme vos troupes allemandes , faire des à droite , des à gauche , des quarts de conversion ; tirer cinq coups par minute , se déployer par la droite , par la gauche , par le centre , s'aligner au cordeau , marcher par échelons , tourner l'ennemi , le prendre en oblique , par le flanc &c. &c ; cependant ces soldats pris au hasard & qui n'ont pour principes de tactique que leur courage , ont vaincu en bataille rangée les anglois & les hessois qui sont sans contredit des troupes très bien disciplinées ; les hessois surtout ont la réputation de ne le céder en rien pour la manœuvre aux troupes prussiennes. Que dire après cela de tous les systèmes des Guibert , des Menil-Durand & de tant d'autres qui ont écrit sur l'art de la guerre & sur les moyens de tourmenter les hommes. Je vous avoue que le métier de soldat n'est plus aujourd'hui qu'un dur

escla-

esclavage ; tous nos officiers qui ont été voir vos camps, n'ont rapporté de votre pays que le préjugé, qu'on ne pouvoit former le soldat qu'à coups de bâton. Ces novateurs sans réflexion croient pouvoir changer à leur gré l'opinion nationale; mais loin d'y réussir , ils ne feront que détruire cet esprit militaire fondé sur l'honneur & cette bravoure qui caractérise particulièrement nôtre nation, Rien n'humilie davantage qu'un châtiment que le préjugé fait regarder comme deshonorant, & celui des coups de bâton est dans ce cas. On commence à s'appercevoir chez nous de la difficulté de faire des recrues ; le paysan ne témoigne plus cet enthousiasme patriotique qui le portoit à se dévouer de lui-même au service du Roi ; ceux qui prennent parti dans les troupes sont pour la plupart de mauvais sujets qui quittent leurs drapeaux à la première occasion : aussi la désertion n'a-t-elle jamais été aussi grande, & graces aux soins de tous nos réformateurs militaires , vos armées & celles de l'Empereur se recrutent de nos soldats.

Depuis l'exil du duc de Choiseul, on compte quatre nouvelles ordonnances militaires, savoir : celle du ministre Monteynard, celle du duc d'Aiguillon, celle du maréchal de Muy & celle du comte de St. Germain qui a fait tant de bruit & dont il n'existe presque plus rien.

Je vous ai parlé des deux camps qui ont eu lieu à Bayeux & à St. Malo ; toute l'Europe a cru que nous avions des projets de descente en angleterre ; je le croyois aussi. Eh bien, tout le monde s'est trompé. Le véritable objet de ces deux camps étoit d'exercer les officiers & les troupes aux manœuvres & évolutions, attendu que par une suite des changemens que le militaire a éprouvés à chaque révolution dans le ministère, il n'y avoit plus d'ensemble dans la discipline & que chaque régiment avoit un exercice particulier. Or vous jugez quel désordre & quelle confusion cela occasionneroit, si nous avions une guerre de terre à soutenir.

Mr. Menil-Durand, officier qui n'est pas sans mérite & qui a écrit un livre sur la guerre, imbu des vieux principes  
du

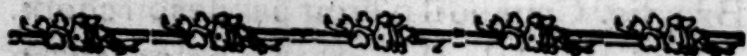


du Chevalier Follard sur l'ordre profond, avoit fait adopter son système au Maréchal de Broglie, qui voulut en faire l'épreuve au camp de Normandie. Cet officier-général eut le désagrément de voir qu'il s'étoit trompé ; aucune des attaques qu'il fit faire ou qu'il fit lui-même ne réussirent , l'ordre mince eut tout l'avantage contre l'ordre profond. Le maréchal ne put se consoler d'avoir en tort , il ne voulut jamais avouer son erreur ; cependant le public l'a condamné & cette petite école a beaucoup diminué de la haute opinion qu'on avoit de lui.

Le prince de Montbarrey éprouve une joye secrete de ce qui est arrivé à Mr. de Broglie. Comme il n'étoit pas de son choix, mais de celui du Roi, S. M. ne peut s'en prendre qu'à elle-même de l'inutilité de ces camps & des sommes qu'ils ont coûté, qu'on fait monter à plus de vingt quatre millions dépensés en pure perte dans un moment où les peuples sont accablés sous le poids des impositions. Le camp de Normandie offroit un luxe revoltant qui fit tenir des propos contre le maréchal, faits pour l'humilier & ternir



sa gloire. Il en fut instruit , porta ses plaintes au Roi ; mais comme il n'avoit pas le ministre de la guerre pour lui , ses doléances furent sans succès. Le malheur de M. de Broglie a été de n'avoir pas un ami qui l'ait empêché de donner dans le piège qu'on lui avoit tendu en lui suggérant l'idée de rétablir l'ordre profond. Votre monarque, mon cher comte ! doit rire beaucoup de toutes les sottises que nous faisons. On dit que le récit qu'on lui a fait du camp de Normandie l'a fort amusé ; je n'ai pas de peine à le croire. Je suis bien sincèrement , vôtre tout dévoué &c.



## LETTRE II.

VERSAILLES , le 24 Novembre.

*Du même au même.*

Comme la campagne maritime est à peu-près finie pour cette année , nous nous occupons dans ce moment des moyens de trouver des fonds pour la campagne prochaine. Notre directeur des finan-

finances persiste à ne pas vouloir mettre d'impôts ; vous concevez aisément qu'un pareil système est fait pour séduire le peuple. Aussi Mr. Necker est-il regardé comme l'homme par excellence & le *nec plus ultra* de tous les contrôleurs-généraux, sans en excepter M. de Colbert & Sully. Ici comme ailleurs, *toute l'adresse gît à bien cacher son jeu*, & notre directeur entend cela à merveille ; mais s'il n'a mis encore aucun impôt, il a donné une si grande extension aux anciens que cela équivalant, & qu'il surpasse même dans cette partie l'abbé Terrai qui avoit la réputation d'être le plus grand *extendeur* qui eut jamais existé. Les gens sages, qui ne voyent pas les choses du même œil que le stupide vulgaire, ne trouvent en M. Necker qu'un homme fort ordinaire, qui n'a d'autre mérite que celui de fournir de l'argent ( c'en est un, il est vrai ) & qui n'est pas trop délicat sur les moyens de s'en procurer. On lui reproche 10. la résiliation du bail des postes, 20. l'augmentation de celui des messageries concédé pour le prix d'un million par année & qui par un arrêt du conseil a été augmenté

de

de huit cent mille livres. 30. d'avoir , par un coup d'autorité , fait assujettir à la retenue des impositions , des rentes constituées par les corps & communautés , qui avoient emprunté des particuliers avec cette exception. De pareils procédés, quoiqu'en dise M. le directeur, ne sont pas honnêtes; c'est agir contre la bonne foi & la justice, & porter atteinte aux droits sacrés de la propriété. On peut même ajouter que cette manière d'administrer est vicieuse, faite pour inspirer de la défiance & nuire au crédit du Roi. On craindra toujours , lorsque des provinces, des états, des communautés, ou des corps quelconques voudront emprunter, que le Souverain ne veuille par la suite se substituer à leur place & changer à son gré les clauses & conditions stipulées pour l'intérêt de l'argent qu'on aura prêté.

Si le directeur des finances a de vrais amis , ils devroient lui conseiller de ne point trancher, comme il le fait, & ruiner des particuliers sans qu'il en résulte aucun avantage pour le service du Roi.

Au



Au contraire , on lui prouve qu'il augmente les fraix de perception au lieu de les diminuer : je veux parler de la suppression des charges de receveur-général des finances & de celles de receveur des domaines & bois ; par cet acte d'autorité, il a causé la ruine de cinq cens familles au moins. Ce qui lui fait un grand tort dans l'esprit du public , c'est qu'on assure que des motifs particuliers l'ont déterminé, & qu'il a voulu se venger par là de certains écrits faits contre sa personne & son administration par quelques-uns de ceux qu'il a supprimés. C'est en tenant une conduite aussi arbitraire & aussi préjudiciable , que M. Necker affecte , dans ses préambules d'arrêts du conseil, ce dévouement au bien public, ce désintéressement si parfait, cet amour pour la justice & cette intégrité qui dirigent, selon lui, toutes ses actions ; mais tout le monde n'est point la dupe de ce charlatanisme, & tout ce brillant étalage de mots se trouve constamment démenti par les faits. Entouré , malheureusement pour lui, de complaisans & d'admirateurs qui lui prodiguent du matin au soir les plus

bas-



basses flatteries, c'est le corbeau de la fable dont maître renard vante le ramage & la beauté du plumage. Il ne paye pas ces flatteurs en *fromage*, comme le corbeau, mais en belles espèces & en places qu'il leur fait avoir dans les nouvelles régies qu'il établit. Vous pouvez, vous imaginer que le directeur des finances ne manque pas de censeurs; j'en connois plusieurs qui tiennent un registre de toutes les fautes, & comme il y a tout lieu de croire que M. Necker ne mourra pas dans sa place, ces mêmes censeurs mettront alors au jour leurs réflexions sur son administration, & je crains que tout ce qu'ils en diront ne soit pas à son avantage. Dans ce moment la critique n'ose pas élever sa voix, car le directeur des finances, tout philosophe qu'il est, n'entend pas raillerie sur ce point, & il a à sa disposition des lettres de cachet dont il fait usage sans remission contre quiconque ose révoquer en doute son infailibilité en matière de finances. Cependant l'année dernière le parlement de Rouen s'est permis de former opposition aux extensions financières de M. Necker; il a

mê-

même défendu dans toute l'étendue de son ressort l'exécution des ordres du directeur des finances. Le parlement de Paris a suivi cet exemple ; il a commencé par faire des remontrances au Roi très bien motivées, & dans lesquelles M. Necker n'étoit pas ménagé. On y discutoit ce fameux arrêt du conseil que la cabale Nekeriste & ses partisans vantoient comme un chef-d'œuvre de législation & qu'on devoit, selon eux, configner dans les archives de la nation pour le faire passer à la postérité. Le parlement qui n'étoit pas de la même opinion, en fit la critique & prouva que cet arrêt pris dans toutes ses parties, n'étoit établi ni sur la loi ni sur la justice, & que n'ayant pour base qu'un faux principe, son ensemble devoit nécessairement s'écrouler. Le dit arrêt avoit pour objet le vingtième, & Mr. Necker prétendoit que sa progression devoit suivre celle des biens ; il étayoit cette assertion de raisons si spécieuses qu'il étoit difficile de la réfuter. Il avoit pour lui le Roi, le conseil & une partie de la nation : malgré cela le parlement ne se rebuta pas,

---

 &

(\*) Du 2 Novembre 1777.

& il prouva que cette maxime du directeur étoit *vicieuse*, *dérogatoire au pacte social*, *contraire aux formes sagement établies* & *destructive de la constitution*.

Au milieu de toutes ces belles phrases dont la production de M. Necker étoit remplie, il avoit eu la maladresse de dévoiler ses secrets & de laisser pénétrer ses mauvaises intentions; j'appelle de ce nom le projet qu'il annonçoit de rendre l'imposition du vingtième perpétuelle. Il disoit à cet effet, *que la volonté du Roi étoit de n'entreprendre les vérifications que tous les vingt ans*, & *d'accorder ainsi les vues de sa sagesse pour la proportion de l'impôt avec le repos des contribuables*. Le parlement n'hésita pas à faire voir tout l'odieux des projets du directeur des finances qui avoient pour objet d'établir les vingtièmes à perpétuité. Comme cet impôt ne tombe pas sur la basse-classe du peuple ni sur les journaliers des campagnes, qu'il n'attaque que les propriétaires des biens-fonds, on censura la démarche du parlement; les Neckeristes dirent qu'il n'agissoit que par des vues  
d'in-



d'intérêt & qu'il ne s'opposoit à toutes les opérations du directeur des finances que pour se soustraire lui-même à l'impôt, ce qui n'est peut-être pas sans vraisemblance.....

Le premier-président ( M. d'Aligre ) dont M. Necker s'étoit assuré, fit tout ce qu'il put pour empêcher sa compagnie d'en venir à ces extrémités ; il prévint le directeur qu'on avoit les yeux ouverts sur ses procédés & sur la conduite vexatoire qu'il exerçoit de sa pleine autorité : celui-ci qui ne doute jamais de rien , plein de la bonne-opinion qu'il a toujours eu de lui-même, ne fit aucun cas de l'avis. Tout ceci se passa l'année dernière ; ce fut le 29 août de cette même année , que se fit la dénonciation de l'*extension* arbitraire des premier , second & troisieme vingtiemes. Le Directeur des finances qui prévint les suites que pourroit avoir cette dénonciation , témoigna à Messieurs l'envie qu'il avoit de s'entendre avec eux, & de s'occuper des moyens d'éta-

B

blir



blir l'imposition sans manquer aux formes  
& en respectant les droits de la nation. (\*)

Je

---

(\*) Un ami de M. Necker, homme intrigant, bas & rampant, qui a le projet de devenir contrôleur-général un jour, & qui, je crois, ne le sera jamais, eut l'imprudence de dire en confidence à quelqu'un. „ La „ démarche que fait le directeur des finances n'est rien „ moins que sérieuse; je suis instruit de ses intentions. „ Voici ce qu'il nous a dit dans un comité qu'il a tenu „ chez lui pour savoir quel parti il devoit prendre dans „ les circonstances où il se trouve. „

*Je suis assuré du président d'Aligre; c'est un homme sans caractère, avec des promesses on peut faire de lui tout ce qu'on veut. Mon intention est de le faire servir à mes vues ainsi que sa compagnie; si les choses tournent mal, je réserve au Roi les moyens d'en rejeter tout l'odieux sur les parlemens; je profiterai de la circonstance pour hâter leur chute, mais je m'y prendrai différemment qu'on ne l'a fait en 1771. Le Chancelier Meaupou a manqué son but en créant d'autres parlemens; il falloit en anéantir même jusqu'au nom, & établir à leur place de simple tribunaux qui n'auroient eu d'autres fonctions que celles de rendre la justice. Le nom de parlement persuade à ceux qui en sont membres qu'ils ont le droit d'être les tuteurs des Rois; &, tuteurs pour tuteurs, il va'oit autant rappeler les anciens que d'être gouverné par les nouveaux qui avoient une réputation plus qu'équivoque quant aux mœurs & à la probité. Mon projet est donc de sous-*

Je ne vous ennuierais point de toutes les remontrances du parlement, des réponses du Roi qui ne sont qu'une répétition de tout ce

---

B 2

---

qui  
 traire l'autorité royale à tous ces petits magistrats qui sont les despotés, j'ai préparé de loin cette révolution. Je vous ai parlé de mon idée pour les administrations provinciales ; le Roi l'approuve, & le jour de leur établissement sera celui de la chute des parlemens. Nous n'aurons plus besoin de ces derniers pour les enrégistremens ; les assemblées provinciales représenteront d'une manière plus vraie le corps de la nation ; le Clergé, la Noblesse & le Tiers-état ne pourront qu'applaudir au projet, & me savoir gré d'avoir rétabli l'ancienne constitution de la monarchie & anéanti cet être amphibie qui ne fait point corps dans l'état, qui n'est assimilé à aucun des trois ordres, & qui prétend cependant avoir le droit de régenter les Rois, & de s'opposer à chaque instant à leurs volontés. Les parlemens ont usurpé le pouvoir dont ils jouissent, dans ces tems de crise & de troubles où les Rois & la nation trop occupés des guerres intestines qu'ils avoient à soutenir, ont laissé faire à ces compagnies tout ce qu'elles vouloient. Celles-ci se sont accoutumées à partager l'autorité souveraine, & elles ont fait accroire aux peuples qu'elles étoient leurs défenseurs. Il faut un médiateur entre le souverain & la nation, depuis que les Etats-généraux n'ont plus lieu ; les parlemens leur ont succédé. Ce n'est point à ces derniers que ce droit appartient, & si j'ai le tems de mettre tous mes projets à exécution & que je trouve

qui a été dit & écrit depuis trente à quarante ans : d'un côté, c'est le Roi qui répond qu'il n'a rien trouvé dans les remontrances qui puisse le faire changer de résolution ; d'un  
 au-

---

*dans S. M. la fermeté qui est nécessaire lorsqu'il s'agit de se faire obéir, j'espère avant trois ans d'avoir opéré une révolution utile à l'état, avantageuse à l'autorité souveraine & favorable aux peuples.*

Il faut rendre justice à M. Necker, ce projet étoit assez bien conçu ; il est fâcheux qu'une indiscretion en empêchera peut-être l'exécution. J'ai cru faire plaisir au lectr. en lui communiquant cette note intéressante, qui n'est connue de personne.

Lorsque le duc de Choiseul, ministre tout-puissant, proposa au Roi la suppression des Jésuites, il lui tint à peu près le même langage que M. Necker tient ici à l'égard des parlemens. Sire, dit-il à S. M. pour réussir à détruire cet ordre, il faut en anéantir jusqu'au nom. Si vous le laissez subsister, la société se multipliera & deviendra plus formidable qu'elle ne l'a jamais été. Il faut licencier tous ces soldats du pape, les empêcher de faire de nouvelles recrues & surtout ne les point persécuter, car ce sont les martyrs qui font des prosélytes. Ce ministre connoissoit les hommes. Il avoit raison, malgré leurs efforts & leurs intrigues, les Jésuites ne purent arrêter le coup qu'on leur porta, & empêcher leur anéantissement.



autre, c'est le parlement qui décide, sur cette réponse, de faire d'itératives remontrances, & celles-ci ne sont pas mieux écoutées. Je vous observerai seulement qu'on attribue à M. Necker le commentaire de la réponse du Roi, & que je l'ai trouvé on ne peut plus mal rédigé ; on voit qu'il ignore de quelle manière on doit faire parler les souverains ; on ne trouve dans cet écrit nulle dignité, point de logique, & une manière de s'exprimer, indigne de la majesté royale. On dit que le teinturier du directeur des finances étoit malade, & que c'est là la raison pour laquelle son commentaire s'est trouvé si mauvais ; mais il a tant de teinturiers à ses gages, qu'il auroit pu avoir recours à un autre, & ne pas compromettre ainsi le Roi, en le faisant parler comme un banquier.... Ceci rappelle le bon mot de M. de Voltaire. *J'en connois pas, disoit-il, d'ouvrage de M. Necker, qui soit meilleur que ses lettres de change.* Il fit cette réponse au sujet d'un livre que le directeur lui avoit envoyé, sur lequel il demandoit son avis.



J'entre dans tous ces détails avec vous, mon cher comte ! parceque je suis d'opinion que le ministère de M. Necker fera époque ; il lui faudroit plus d'adresse qu'il n'en a pour se maintenir dans sa place ; la faveur dont il jouit lui tourne la tête , sa chute fera du bruit , il conservera des partisans. Dans ce moment c'est le *Solon*, le *Licurgue* , le *Numa* de la France ; malgré tous ces beaux titres , il finira comme *Law*. On m'assure qu'il a le projet de devenir premier-ministre ; moi , je vous assure qu'il ne le fera jamais ; ce n'est pas à cause de sa naissance , plusieurs l'ont été , & Sartine entre autres , qui ne valaient pas mieux que lui ; mais Sartine connoissoit la cour, s'étoit fait des amis. M. Necker a cru qu'en entrant en place , tout le monde tomberoit à ses piés & qu'il inspireroit un saint respect ; le contraire est arrivé , on n'a vu en lui qu'un homme ridicule , bouffi d'orgueil , plein de hauteur & de la plus profonde ignorance sur la manière de se conduire dans le pays qu'il habitoit. Il a voulu copier quelques-uns de nos ministres qui s'imaginent

que

que leur naissance leur donne le droit d'être insolens. J'avoue, mon cher comte ! que notre noblesse de la cour & nos gens en place pèchent presque tous sur ce point, qu'ils sont revoltans par leur ton de hauteur, auquel on ne peut s'accoutumer lorsqu'on a voyagé & vu les cours étrangères. J'ai été à celles de Vienne, de Dresde & de Berlin, & j'y ai reçu l'accueil le plus flatteur tant de la part des ministres, que des hommes & femmes de la cour. Ici, pour être accueilli, il faut porter un nom illustre ; encore a-t-on souvent bien de la peine à être admis dans les sociétés ; c'est un de nos ridicules dont les étrangers se plaignent avec raison ; ils sont assez honnêtes pour ne pas nous rendre la pareille, lorsque nous sommes chez eux. Je vous invite à avoir de l'indulgence pour ceux de mes compatriotes qui iront chez vous, & de me croire, mon cher comte ! votre très dévoué serviteur.

---



---

### LETTRE III.

DE BERLIN, le 12 Novembre 1778.

*Du Comte de... à M. de....*

Je vous ai parlé dans ma dernière, Monsieur ! du nouveau mémoire que le Roi a fait paroître le 16 du mois dernier, en réponse à la *représentation & réquisition de la cour de Vienne*, remise en dernier lieu à la diète de Ratisbone. S. M. Prussienne rend compte au public dans cet écrit des négociations qui ont eu lieu au mois de juillet dernier & dont je vous ai déjà parlé dans ma lettre du 4 Septembre. S. M. a fait joindre à cette réponse toutes les pièces justificatives, dans lesquelles on voit les propositions que M. le Baron de Thugout étoit chargé de faire au camp de Welsdorff & à Brunau, avec les réponses du comte de Finckenstein & de M. de Hertzberg, ainsi que l'*ultimatum* de ces plénipotentiaires respectifs.

Cette déclaration remise à la diète de Ratisbone de la part de S. M. porte en substance : *Que le dernier exposé de la cour*  
de



de Vienne, d'après son titre, avoit pour objet de se défendre contre la cour de Berlin & de justifier les prétentions de la maison d'Autriche à la succession de Baviere. Le Roi de Prusse répond : „ Que l'exposé des motifs qui l'ont engagé à s'opposer au démembrement de la Baviere, avoit déjà réfuté suffisamment tout ce que la cour de Vienne a pu dire pour se justifier de cette invasion. Que cependant le cabinet impérial continue de publier des manifestes ; & que fâché de voir toutes ses prétentions condamnées par ceux qu'il a pris pour juges dans cette affaire, il cherche maintenant à pallier ses torts en prenant le ton de la modération ; affectant le plus vif désir pour le rétablissement de la paix, & surtout en voulant faire entendre que la cour de Berlin n'a pris les armes que par des vues d'agrandissement & se refuse obstinément aux propositions avantageuses qu'on lui fait pour un accommodement amiable. Voici quelles sont ces propositions : 10. De remettre les choses sur le pied où elles étoient avant la convention du 3 Janvier. 20. De délier l'Electeur palatin des engagemens qu'il a pris, & de lui restituer les parties de la Baviere dont on s'est emparé. 30. S. M. prussienne s'engageroit de son côté de ne point réunir les margraviats d'Anspach &



de Bareuth à la progéniture de sa maison, aussi longtems qu'il existeroit de puînés. Comme ces propositions de la cour de Vienne cachent une politique insidieuse, qui pourroit induire en erreur ceux qui ne sont pas instruits des faits, il est bon de les prévenir contre la séduction. C'est à regret qu'on se voit forcé de démentir le cabinet impérial, qui n'a présenté les choses que sous un faux aspect & d'une manière tronquée, en omettant tout ce qui n'étoit pas favorable à sa cause, sans en donner une raison quelconque.

On observera d'abord que la cour de Vienne à jugé à propos d'envoyer des couriers à Versailles & à Pétersbourg pour donner communication à ces deux cours des propositions que M. de Thugut étoit chargé de faire au Roi, tandis que S. M. l'Impératrice-Reine requéroit dans le même tems S. M. Prussienne par une lettre de sa propre main, de vouloir bien lui garder le secret sur l'objet de la mission de M. de Thugut & sur les insinuations qu'il étoit chargé de lui faire. Le Roi promit ce qu'on exigeoit de lui, & tint parole jusqu'au 18 août, jour où la négociation fut de nouveau rompue.

Les déclarations des cours de Vienne & de Berlin du 24 Juin & 3 Juillet, annexées à l'Exposé

posé des motifs de S. M. Prussienne, avoient, comme on le fait, donné lieu à la rupture de la négociation de Berlin, & les armées étoient déjà entrées en campagne, lorsque l'Impératrice-Reine envoya le Baron de Thugut avec une lettre de sa part en date du 12 Juillet, dans laquelle elle témoignoit ses regrets au Roi sur la guerre qui venoit d'éclater, & le désir qu'elle avoit que tout se terminât sans effusion de sang. Le Baron de Thugut muni d'un plein-pouvoir, écrit & signé par l'Impératrice-Reine, étoit chargé de faire au Roi trois propositions, savoir : 10. Que S. M. l'Impératrice-Reine ne conserveroit de ses possessions actuelles dans la Bavière, qu'une étendue de pays d'un million de revenu; qu'elle rendroit le reste à l'Electeur palatin. 20. Qu'elle conviendrait avec ce prince d'un échange de gré à gré de ces possessions contre une autre partie de la Bavière qui n'avoisinerait pas Ratisbone & qui ne couperait pas la Bavière en deux. 30. Enfin, que les deux cours réuniroient leurs bons offices pour ménager un accommodement entre l'Electeur Palatin & l'Electeur de Saxe relativement aux prétentions que forme ce dernier sur l'aleu de la Bavière.

Le Roi témoigna, dans sa réponse du 17 Juillet, le désir qu'il avoit d'effectuer un arrangement à la satisfaction de S. M. l'Impératrice. Il ajouta quelques articles (voyez la lettre du 4 Septembre) & il écrivit à cette Souveraine qu'il avoit mandé ses deux ministres pour mettre la dernière main à la négociation. S. M. engagea M. de Thugut à retourner à Vienne, pour y recevoir des instructions plus précises & des éclaircissimens sur ce que l'Eleûteur Palatin & l'Eleûteur de Saxe devoient conserver ou recevoir.

Comme les nouvelles propositions de la cour de Vienne étoient aussi peu acceptables que celles qui avoient fait rompre la négociation de Berlin, le Roi crut ne pouvoir mieux faire pour accélérer le succès de celle qu'on venoit d'entamer, que d'indiquer des objets plus déterminés & d'y joindre un plan de conciliation, qu'il accompagna d'une lettre pour l'Impératrice-Reine, en date du 12 Juillet; le tout fut envoyé à Vienne à l'adresse du ministre de Russie. Ce plan ne différoit de celui de Berlin, que dans un seul point: dans le premier, on offroit deux districts de la Bavière à échanger contre le duché de Limbourg & la Gueldre autrichienne dont on met-



mettroit en possession l'Eleûeur Palatin : dans le nouveau plan , on ne laissoit à l'Autriche que le district de Burghausen , qui s'étend depuis Passau , le long de l'Inn , jusqu'à Wildzhout ; au lieu d'un équivalent en territoire , on en donnoit un en argent qu'on taxoit à une somme très médiocre , dont le montant joint à quelques districts détachés de la succession de Baviere & à la renonciation aux droits féodaux dont-il a déjà été fait mention plusieurs fois , auroit servi à contenter les héritiers allodiaux. On voit que ce plan étoit très acceptable & plus que satisfaisant pour la cour de Vienne ; on peut même ajouter , trop avantageux , lorsqu'on réfléchit au peu de fondement des prétentions de l'Impératrice-Reine. Cependant Sa dite Majesté fit connoître par sa lettre du 2 Août , qu'elle n'étoit pas contente de cet arrangement & qu'elle devoit en conférer avec l'Empereur.

Pendant que ceci se passoit les ministres du Roi, Mrs. de Finckenstein & Hertzberg, s'étoient rendus à Franckenstein le 24 Juillet pour y attendre le retour de M. de Thugut & écouter les nouvelles propositions qu'il auroit à faire. Ce plénipotentiaire autrichien n'arriva que le 10 Août au camp de Welsdorff en Bohême ; il n'apporta.



porta aucune réponse au plan de conciliation envoyé par le Roi , mais seulement l'itérative proposition de renoncer entièrement à la réunion des margraviats de Franconie à la progéniture de Brandebourg. Le Roi indigné de toutes ces tergiversations , rejeta de son propre mouvement une proposition si contraire à sa gloire , à la dignité de sa couronne & aux droits incontestables de sa maison sur un héritage qu'on vouloit lui contester. La fermeté que montra le monarque , & le ton de dignité qu'il prit en imposèrent au ministre impérial ; il témoigna qu'il avoit encore d'autres propositions à faire. S. M. Prussienne lui permit d'en conférer avec ses ministres , en l'assurant qu'elle ne se refuseroit jamais à des moyens de conciliation , pour peu qu'ils fussent acceptables.

Le Roi envoya ordre à Mrs. de Finckenstein & Hertzberg de se rendre au couvent de Brunnau en Bohême , ce qu'ils firent le 12 Août ; M. de Thugut y arriva le 13. Il commença par réitérer la proposition rejetée par le Roi , en convenant cependant que S. M. avoit refusé d'y accéder ; il en fit ensuite d'autres & y joignit une carte de la Bavière sur laquelle étoit tracée une ligne de démarcation. Les ministres prussiens discutèrent cet objet avec M. de Thugut

gout , en firent leur rapport au Roi , & le 15  
 Août , ils remirent au ministre impérial une ré-  
 ponse de S. M. contenant les raisons qui empê-  
 choient d'accepter ni l'un ni l'autre des objets  
 proposés. L'après-midi du même jour , M. de  
 Thugout se présenta avec une nouvelle carte , où  
 se trouvoit une autre ligne de démarcation ; il  
 avoit été plus modeste dans cette dernière , le  
 pays qu'il demandoit pour sa souveraine étoit à la  
 vérité bien moins considérable que celui qu'il vou-  
 loit avoir dans la carte précédente , mais les mi-  
 nistres du Roi le trouvèrent trop étendu encore ,  
 en raison de peu de droits que la cour de Vien-  
 ne avoit à la succession de Bavière ; la réponse  
 qu'il reçut d'eux fut , que ses dernières proposi-  
 tions n'étoient pas plus acceptables que les pré-  
 cédentes. Le Baron de Thugut , qui ne se lais-  
 soit pas rebuter par les difficultés , voulut conti-  
 nuer la négociation , mais Mrs. de Finkenstein  
 & Hertzberg avoient ordre de quitter Brunau ,  
 s'ils voyoient que le ministre impérial continuât  
 de faire des propositions vagues , captieuses &  
 qui n'auroient pour objet que de gagner du tems.  
 Ces deux ministres partirent de Brunau le 16  
 Août ; ils assurèrent le plénipotentiaire , qu'alors  
 „ que sa cour auroit des choses raisonnables à  
 „ pro-

„ proposer , le Roi leur maître se prêteroit va-  
 „ lontiers à ce que les négociations fussent re-  
 „ nouées. „ M. de Thugut prétendoit toujours  
 que sa souveraine devoit prélever un préciput  
 considérable de revenus ; les salines de Reichen-  
 hall dont la Baviere ne peut se passer & que l'Im-  
 pératrice trouvoit fort à sa convenance , étoient  
 toujours comprises dans les demandes de ce mi-  
 nistre ; & l'échange par lequel la cour de Vien-  
 ne en acquerroit la propriété , devoit être ré-  
 glé par une commission avec la maison palatine  
 sans que S. M. Prussienne y intervint en aucune  
 manière. On conçoit aisément que de pareilles  
 propositions étoient inadmissibles : pour s'en con-  
 vaincre , il suffit de jeter un coup-d'œil sur la  
 carte ; on y verra que par la seconde demande  
 prétendue modérée de M. de Thugut , la cour  
 de Vienne auroit encore eu un tiers de la Baviere,  
 comprenant une partie du Danube , tout le  
 cours de l'Inn & de la Salze , tout le district de  
 Burghausen le plus fertile de la Baviere , & les  
 salines de Reichenhall d'un prix inestimable pour  
 ce duché. Elle auroit , conjointement avec l'arche-  
 vêque de Salzbourg , possédé toutes les mines de  
 sel ; obtenant ainsi le monopole de cette denrée  
 dans toute la haute allemagne , elle auroit pu  
 aug-



augmenter ses revenus sans mesure & sans bornes. Comment pouvoit-on imaginer que S. M. prussienne pût accéder à un projet aussi désavantageux à la maison palatine ? D'un côté, on veut s'approprier un pays fertile, entrecoupé de plusieurs grandes rivières, riche en salines & qui a de plus l'avantage de servir à l'arondissement des états de l'Impératrice vers l'Autriche & la Bohême. D'un autre, qu'offre-t-on en échange ? quelques possessions autrichiennes éparpillées en Suabe & ailleurs, & destituées de tous les avantages que la cour de Vienne trouveroit dans sa nouvelle acquisition. L'on exige de plus que cet échange se fasse sans l'intervention de la cour de Berlin, & que le tout soit réglé par une commission mixte. On peut bien s'imaginer que cette commission mixte auroit été nommée par le cabinet de Vienne. La maison palatine se trouvant ainsi sans appui, n'auroit plus eu qu'une existence précaire; elle auroit été à la merci de la maison d'Autriche, & c'est ce que le Roi ne souffrira jamais.

Voilà en raccourci, Monsieur! le contenu de l'ultimatum de S. M.; cette piece est trop longue pour que je vous la communique en entier. Les ministres du Roi



y discutent en outre ses droits incontestables sur les margraviats d'Anspach & de Bareuth, ainsi que ceux des héritiers allodiaux, d'une manière à ne point laisser de réplique à la cour de Vienne. Cette piece se termine ainsi :

*C'est donc sur les faux titres d'une prétention mal fondée & d'une convention illégale & forcée que Leurs Majestés Impériales, qui ne représentent ici dans le fait qu'une seule & même personne, se sont attribué une grande partie de la succession de Baviere, qui leur est absolument étrangère. Elles ont ôté par force à la maison palatine la possession de son patrimoine, elles s'en sont emparé par la voie des armes & d'une manière illicite, sans attendre une décision sur la validité de leur droits ; elles ont déclaré publiquement d'avance qu'elles s'opposeront à la succession légitime de la maison de Brandenbourg aux margraviats de Franconie. L. M. J. par toutes les raisons déduites dans l'exposé des griefs & dans le présent écrit, ont donc les premières troublé le repos de l'Allemagne ; elles se sont rendu coupables d'une infraction manifeste de la paix publique & de celle de Westphalie. Ce n'est donc pas le Roi qui a pris le premier les armes, S. M.*

en sa qualité d'Electeur, de prince de l'empire, de partie contractante & par conséquent de garant de la paix de Westphalie & de la constitution germanique, est pleinement en droit, & elle est même appelée à s'opposer par la même voie des armes à cette infraction & au démembrement violent & illégal de la Baviere, afin de défendre & sauver autant qu'il dépend d'elle la constitution de l'empire & les droits lésés des princes ses amis & ses alliés. S. M. se flatte que les illustres états de l'empire & les hauts garans de la paix de Westphalie seront convaincus de la solidité des raisons qu'on vient de mettre sous leurs yeux, & qu'en conséquence ils ne balanceront pas à faire cause commune avec elle, & à employer non seulement la voie des représentations, mais encore les moyens les plus efficaces, si cela est jugé nécessaire, pour obliger leurs dites Majestés, Impériales à restituer la succession de Baviere à ses héritiers légitimes, & à ne pas s'arroger le droit de disputer à la maison de Brandenbourg la liberté de disposer à son gré de la succession de ses pays héréditaires. C'est là le vrai moyen de rétablir le repos & la tranquillité de l'Allemagne que la cour de Vienne a troublé; S. M. espère que les illustres états de

*l'empire ne différeront pas plus longtems à se déclarer patriotiquement à la diète, sur ce point & sur tout ce qui concerne la succession de Baviere.*

Je ne vous ferai point , Monsieur ! de commentaire sur cette réponse ; il ne nous appartient pas à nous autres spectateurs de prononcer sur les querelles des Rois ; ils nous accordent simplement la permission de nous faire tuer pour la défense de leur cause , mais il nous est défendu de rechercher de quel côté est le bon droit. Je crois cependant que, dans cette guerre, c'est nous qui avons raison. Dans une note écrite de la main du Roi sur cette négociation manquée , ce monarque dit : *Il est heureux pour la constitution germanique & pour tous les co-états de l'empire de m'avoir en ce moment pour soutien ; sans cela, notre très illustre chef & sa toute dévote mere feroient de toute l'Allemagne un pays héréditaire de la maison d'autriche, . . . .*

Il faut avouer au reste , Monsieur ! que ce cabinet de Vienne est conduit par une bonne tête. Le Roi, quoiqu'il n'aime pas le



le Prince de Kaunitz, ne peut cependant s'empêcher de lui rendre justice & de le regarder comme *le plus grand homme d'état qui ait existé depuis longtems* ; ce sont les propres paroles de S. M. & je suis entièrement de son avis. J'ai eu occasion de voir assez souvent ce ministre pendant le séjour que j'ai fait à Vienne, & j'ai reconnu qu'il mérite la réputation dont il jouit ; c'est à son personnel seul qu'il doit son élévation & la confiance dont l'honneur la souveraine ; il lui parle avec cette noble franchise que bien peu de sujets osent se permettre envers leurs maîtres. Sa conduite est la même dans toutes les affaires qu'il traite ; sa politique n'est ni fautive, ni insidieuse, & l'on m'a assuré qu'on pouvoit compter sur sa parole lorsqu'il l'avoit donnée : qualité bien précieuse dans un ministre tout-puissant comme l'est le prince de Kaunitz. Son abord est facile pour les étrangers, son hôtel est le seul à Vienne, qui leur soit ouvert en touttems lorsqu'on lui a été présenté. Il protège les sciences & les arts, ils parle des uns & des autres avec beaucoup d'intérêt ; il m'a paru avoir

un discernement exquis, & j'ai été singulièrement satisfait de sa décision relativement à différens objets sur lesquels il donna son avis. Ce qui m'a aussi beaucoup étonné, c'est qu'au milieu des nombreuses & importantes affaires dont-il est occupé, il puisse encore se livrer à la société & en faire les honneurs avec autant de grace & d'amabilité.

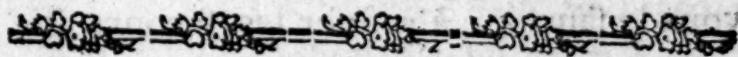
A mon retour de Vienne, le Roi me fit beaucoup de questions sur ce ministre. Je dis tout ce que je pensois à son sujet, & S. M. eut la bonté de me dire que je l'avois bien jugé.

Voilà une bien longue lettre, Monsieur! je réserve à vous parler de guerre dans ma prochaine. Nos troupes sont presque toutes rentrées dans leurs cantonnemens, mais on s'attend que pendant cet hiver il y aura de fréquens combats entre notre cavalerie légère & celle de l'ennemi.

J'aurois désiré que les deux puissances fussent convenues entre elles d'un armistice, car des personnes initiées dans les secrets des cabinets m'ont assuré que la  
paix

paix sera faite avant le mois de Juin prochain.

Votre paix avec l'Angleterre n'est pas , je crois, aussi prochaine ; vous ne faites que commencer à vous battre & votre rencontre d'Ouessant n'est qu'un léger essai. Mais dites-moi ce que fait votre comte d'Estaing ? En attendant de ses nouvelles & des vôtres , je suis , Monsieur , votre tout dévoué &c.



## LETTRE IV.

VERSAILLES , le 16 Décembre.

*De M. de... au Comte de...*

Je vous remercie, mon cher comte ! du dernier précis que vous m'avez envoyé sur l'affaire de Bavière, en réponse au mémoire de la cour de Vienne ; il m'a paru on ne peut pas plus intéressant. Nous avions en ici quelques avis sur la négociation qui étoit ouverte, mais nous ignorions les détails que vous venez de me communiquer. On écrit de Vienne à ce sujet, que si leurs Majestés impériales



avoient voulu entendre aux propositions du Roi de Prusse pour l'échange de la Lusace contre les margraviats de Franconie, ce monarque se seroit montré plus traitable sur le partage de la Baviere, & auroit trouvé les moyens de concilier ses intérêts avec ceux du corps germanique.... D'après tout ce que vous m'écrivez, j'assure que ces mauvaises intentions qu'on prête au Roi ne sont qu'une pure calomnie. Nous persistons au reste, comme vous le saurez, à refuser les secours stipulés par le traité de 1756. Nous avons répondu à M. le comte de Mercy, que le Roi de Prusse n'étoit point l'agresseur; qu'en sa qualité de membre du corps germanique, il avoit le droit de s'opposer au démembrement d'un des co-états de l'empire. On n'a point paru content de cette réponse, mais nous avons promis d'interposer notre médiation, & que pour sauver l'honneur de notre belle-mère & de notre beau-frère qui se trouve un peu compromis par l'occupation de la Baviere, nous stipulerions que pour les indemniser des fraix d'une guerre qu'ils n'auroient

roient pas dû faire , l'Electeur palatin leur céderoit quelques districts contigus aux états d'autriche. Ce petit sacrifice rétablira la paix ; nous espérons que votre monarque ne se refusera pas à cet arrangement qui , entre nous soit dit , ne dédommagera pas la cour de Vienne de tous les fraix qu'elle a faits. Quant au Roi de Prusse , il n'aura acquis dans cette quatrième guerre contre la maison d'Autriche , que la gloire de s'être montré le digne défenseur des opprimés ; la Saxe , la Baviere & le duc des Deux-Ponts lui devront de la reconnoissance pour s'être présenté , comme il l'a fait , dans l'arene , sans aucun autre motif que celui de protéger la bonne cause.

On m'assure que le comte de Vergennes a expédié un courier à Vienne pour porter l'ordre à M. le Baron de Bréteuil , notre ambassadeur , de s'assurer des dispositions du cabinet impérial & des conditions qu'on met à la paix. Lorsqu'on sera d'accord sur ce point , on entamera une négociation , & l'on conviendra du

lieu où se tiendront les conférences. L'impératrice de Russie, qui veut toujours avoir quelque influence dans les affaires de l'Europe, prétend aussi jouer le rôle de médiatrice; on pourroit, dans l'affaire dont il s'agit, se passer d'elle; mais par déférence pour la cour de Vienne, nous voulons bien accepter l'intervention de cette souveraine, pourvu cependant qu'elle ne porte pas ses prétentions trop loin.

La cour de Vienne doit en vérité s'applaudir de son traité d'alliance avec nous; c'est l'ouvrage du prince de Kaunitz dont vous faites un si bel éloge dans votre dernière. Ce ministre a mis fin à cette rivalité & à cette haine qui subsistoient depuis si longtems entre les deux maisons; & le duc de Choiseul a cimenté cette alliance par le mariage du Roi avec une archiduchesse. Beaucoup de nos politiques sont fâchés de cette union entre la maison de Bourbon & celle d'Autriche; cependant je la trouve très utile dans ce moment pour l'une & pour l'autre. De notre côté, nous n'avons point à craindre une guerre de terre comme en 1744 & en 1756,



1756, lorsque nous étions en guerre avec l'Angleterre ; n'ayant à présent que ces seuls rivaux à vaincre , je vous assure que nous en viendrons à bout.

Vous me demandez , mon cher comte ! des nouvelles de M. d'Estaing ; une corvette arrivée de Boston en 29 jours , vient de nous en apporter. Elle étoit chargée de la part de ce général , d'un journal de tout ce qui s'est passé depuis son départ de Toulon jusqu'au 25 octobre. Il se justifie du peu de succès de ses opérations militaires, qui n'ont pu , dit-il, être aussi avantageuses qu'il l'auroit désiré par la raison qu'il est arrivé trop tard en Amérique , aiant été retenu longtems dans la méditerranée. Le comte d'Estaing mande en outre qu'il a mis à la voile le 3 Novembre avec toute sa flotte ; qu'il avoit pris sur son bord quelques américains des plus notables du pays , & qu'il étoit suivi de plusieurs vaisseaux-marchands. Ce général n'a pas permis que la corvette chargée de ses dépêches le quittât avant le cinquième jour de navigation, alors elle ne s'est séparée de lui que par une brume très

très épaisse , parcequ'il ne vouloit pas qu'elle put dire , à son arrivée en Europe, la route que la flotte avoit tenue. D'après la connoissance qu'on a du génie actif & entreprenant du comte d'Estaing, on suppose qu'il est allé tenter quelque expédition importante, dont on ne fera instruit que par les succès ou sa défaite. On dit que dans une lettre particulière qu'il a écrite au Roi , il se plaint de plusieurs officiers de son équipage & de leur insubordination ; mais comme on soupçonne M. de Sartine d'être un peu d'intelligence avec ces derniers, il est probable que ces plaintes ne seront point écoutées.

Une nouvelle plus intéressante pour nous & très alarmante pour nos ennemis, c'est une réponse que nous venons de recevoir de la cour de Madrid, dans laquelle il est dit que S. M. catholique est résolue de nous fournir les secours stipulés par le pacte de famille, dans le cas où les anglois voudroient continuer la guerre. On ajoute une phrase, à laquelle je ne crois pas par la raison qu'elle porte un caractère trop marqué d'ironie & de dérision,

rision , la voici : Le Roi d'Espagne doit avoir dit , *Qu'il esperoit que sa démarche, conforme aux traités avec la France , n'apporteroit aucune alteration à la bonne harmonie qui subsiste entre les cours de Londres & de Madrid.....* Ce n'est surement pas là mon avis , & je suis très persuadé que le Roi & la nation britannique ne verront pas de bon œil cette déclaration dont la tournure est à peu-près semblable à celle de notre manifeste , où après avoir soulevé les colonies angloises contre la mere-patrie, nous cherchions à persuader au cabinet de St. James, que nous voulions vivre en bonne intelligence avec lui. .

Si l'état qu'on nous envoie de la marine de l'Espagne est vrai , son alliance sera pour nous de quelque poids. Elle compte dans ses ports 67 vaisseaux de ligne, 31 frégates & un grand nombre d'autres bâtimens légers tous armés en guerre. Cette marine jointe à la nôtre peut faire beaucoup de mal à celle des anglois. On assure cependant que tout cet appareil formidable ne les effraye pas , & qu'ils se sentent assez de ressources & de courage  
pour



pour résister aux forces réunies des deux puissances. Je vous avoue en mon particulier que je serois fâché que l'Espagne se joignît à la France contre la Grande-Bretagne, cela ne seroit point généreux de notre part. Comme il n'y a pas d'apparence qu'aucune puissance prenne fait & cause pour les anglois, il seroit bien plus beau de nous mesurer seuls avec eux; il y auroit alors de la gloire à les vaincre, & ils en auront au contraire à être seuls contre tous. . . On prétend, mais je ne peux le croire, que nous voulons aussi nous assurer de la Hollande, la détacher de l'Angleterre & la faire déclarer en notre faveur. Je doute que nous puissions réussir dans ce projet; Leurs hautes Puissances sont, je crois, trop sages, & elles ont des raisons d'intérêt & de politique qui les obligent de rester étroitement unies avec les anglois. Cependant de la manière dont on traite les affaires aujourd'hui, je ne serois point étonné de voir les états-généraux faire le sacrifice de leurs vrais intérêts pour courir après une chimère.

Le

Le comte de Vergennes a dit en confidence à quelqu'un : *Je peux disposer à mon gré de plusieurs membres des Etats de la province de Hollande ; l'or me les a rendu favorables ; ils m'ont tout promis , mais ils me vendent cher leurs services . Dans la circonstance où nous nous trouvons , il est important de détacher la république de l'Angleterre & d'empêcher que le Stadhouder ne favorise cette dernière . Je suis on ne peut plus content du duc de la Vauguyon ; il a déjà fait des merveilles à Amsterdam , les regens & une partie du peuple sont pour lui , & tandis que ce ministre se fait des amis , l'ambassadeur d'Angleterre à la Haye s'aliène les esprits par le ton haut & menaçant qu'il prend . Le cabinet de St. James devroit , à ce qu'il me semble , renoncer à cette manière imperieuse de traiter avec ses alliés ; il voit qu'elle ne lui a pas réussi , même vis-à-vis de ses sujets de l'Amérique . La conduite du ministre britannique ne tardera pas à ouvrir les yeux aux Etats-généraux sur le danger qu'il y auroit à continuer leurs liaisons avec la cour de Londres . J'ai le projet de rompre l'alliance qui subsiste entre ces deux puissances , & j'y réussirai .*

D'après ces intentions de M. de Vergennes & la conduite qu'il tient , que les anglois ne peuvent ignorer , il me paroît que ces derniers ont une trop bonne opinion d'eux mêmes & qu'ils n'agissent pas comme il le devroient pour se faire des amis ou conserver ceux qu'ils ont. Qu'en pensez-vous , mon cher comte ?

Nous voilà pour quelques mois dans la disette de nouvelles ; pendant cet hiver nos frondeurs & nos politiques de café vont faire la récapitulation de tout ce qui s'est passé dans le cours de cette première campagne , & leur critique va s'exercer contre ceux qui ont donné quelque prise à la médisance.

Ceux qui ne sont pas amis de M. le comte d'Orvilliers , lui reprochent d'être resté trente trois jours sur l'océan & à l'entrée de la Manche sans avoir rien tenté , ni même cherché à faire connoissance avec l'amiral Keppel. Notre escadre est revenue pucelle à Brest de ce second voyage ; on eut désiré qu'elle n'eut pas été si sage. ....



Je vous ai déjà parlé de l'inutilité du camp de Normandie , & du peu de succès des manœuvres dont le maréchal de Broglie y fit faire l'essai. Cependant ce général s'en tient toujours à son opinion ; il prétend qu'on ne peut apprécier son système dans un camp de plaisance , que ce n'est que dans un combat réel qu'il est possible de le juger. Ceux qui ne sont pas de son avis disent qu'il est heureux pour la France , que M. de Broglie n'ait pas fait usage de cette nouvelle tactique contre le prince héréditaire à la bataille de Berghem ; qu'au lieu d'être vainqueur , comme il l'a été , il eut sûrement été vaincu. On regrette que ce général se soit laissé entraîner à ce nouveau système , reconnu pour mauvais à cause de l'effet terrible du canon sur l'ordre profond. C'est aussi l'observation qui lui fut faite par M. de Visipatour à qui il demandoit son avis. *Mon général , lui répondit cet officier , cette nouvelle maniere de faire la guerre est bonne pour tout recevoir & ne rien rendre.*

Il étoit décidé que tout iroit mal à ces deux camps de Normandie qui devoient

Tom. II.

D

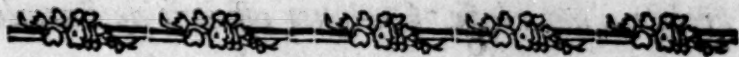
faire

Je

faire trembler les anglois ; les ordres pour les approvisionnemens étoient si mal donnés , toutes les précautions si mal prises , que les vivres de premiere nécessité ont manqué ; le pain s'est vendu fort cher & le reste à proportion. Si pareille chose arrive dans l'intérieur de la France , jugez de ce qu'il en seroit si nos armées étoient en pays ennemi. Chez vous , mon cher comte , on puniroit sévèrement les inspecteurs qui auroient été chargés de ces détails ; ici ils obtiendront des récompenses. Autant de tems que nous n'aurons pas un roi guerrier , notre constitution militaire restera imparfaite ; nos généraux sont de petits despotes à la tête des armées ; l'intérêt de l'état , la gloire de leur monarchie est ce dont ils s'embarrassent le moins. Ceux qui ont des talens sont sacrifiés à la jalousie des ministres ou des protecteurs de cour , & le monarque ne se décide que sur les rapports qu'on lui fait. Cependant rien , à mon avis , n'est tel que l'œil du maître.

Adieu, mon cher comte ! dans ma prochaine

chaine je vous parlerai de nos marins & vous dirai de quelle manière on nomme au commandement des frégates & aux gouvernemens des colonies. J'ai recueilli à ce sujet des anecdotes précieuses qui vous amuseront. J'ai l'honneur d'être &c.



## LETTRE V.

DE BERLIN, le 18 Décembre 1778.

*Du Comte de... à Mr. de...*

Je me suis procuré copie, Monsieur! d'une lettre que le Roi de Prusse écrivit à un de ses officiers-généraux, lorsque S. M. marcha dans les premiers jours de Septembre avec toute son armée sur Lauterwasser. Comme tout ce qui vient de ce grand monarque est intéressant, j'ai cru vous faire plaisir en vous communiquant cette lettre; vous y verrez avec quelle franchise il parle de lui-même & des fautes qu'il peut avoir faites.



Copie d'une lettre du Roi de Prusse  
à un de ses généraux , datée du camp  
prussien le 2 Septembre 1778.

*Mon cher général ! voila la campagne qui avance , sans que nous ayons eu de grands succès. J'ai cru que je pourrois tenter quelque entreprise contre l'ennemi , mais aucun de mes projets n'ont réussi. Quelques officiers de l'armée autrichienne sont venus pour reconnoître ma position ; le compte qu'ils rendront à l'Empereur lui ôtera , je crois , l'envie de m'attaquer.*

*La grande armée autrichienne reste toujours immobile ; je me sers de toutes les ruses & stratagèmes possibles pour l'attirer hors de son camp, mais je ne peux y réussir. Je viens d'apprendre qu'il s'est tenu un grand conseil où Laudhon doit avoir été appelé ; d'après toutes mes combinaisons , je crois savoir à peu-près de quoi il est question. En attendant je suis d'avis de faire faire une marche en avant , mais d'un autre côté. Je crains que ce ne soit , comme on dit , un coup d'épée dans l'eau , car l'Empereur a résolu , à ce qu'il me paroît , de ne pas se remuer du poste qu'il occupe. Je vous avouerai qu'il est cruel que nous n'ayons pas encore pu forcer l'en-*  
nemi

nemi au combat & engager quelque action décisive. Je suis occupé dans ce moment d'un nouveau plan pour terminer , s'il possible , glorieusement la campagne ; je le communiquerai au prince Henri & à vous avant de le mettre à exécution. Je veux risquer le tout pour le tout , au hazard même de perdre une bataille ; ce sont souvent les coups désespérés qui réussissent le mieux ; si nos ennemis ne nous devinent pas encore , je réponds du succès.

Je suis bien fâché que notre marche à Hohen-Elbe ait été découverte ; ma jonction avec le prince Henri étoit certaine sans quelques fautes qui ont été faites & que j'aurois dû prévoir. Les autrichiens ne manqueront pas de faire sonner bien haut les succès qu'ils ont eus à l'attaque de mon arriere-garde , mais ils ne m'ont pas fait le mal qu'ils auroient pu. Le comte de Wurmser avoit , dit-on , l'intention de brûler les chariots remplis de munitions de guerre ; il a échoué dans son entreprise. Les cuirassiers de Podewils , les dragons de Kroskow & les Bosniagues firent une si bonne contenance près de Hohenbruck sur le chemin de Trautenau , qu'ils forcèrent l'ennemi de se retirer sans avoir pu exécuter son projet & avec une perte considérable. Le second ba-

taillon du régiment du prince de Prusse, ainsi que celui d'Erlach se sont aussi distingués dans cette action ; la belle défense qu'ils ont faite a empêché l'ennemi de parvenir jusqu'à Trautenau, où il auroit pu s'emparer de la caisse militaire, des munitions de guerre & détruire notre boulangerie & notre hôpital de campagne ; ce qui lui auroit infailliblement réussi, si son attaque avoit été faite en forces comme il le pouvoit.

Dans le compte qu'on me rend de cette affaire, on me dit que ce général de Wurmsfer est un excellent officier & qu'il auroit pu nous faire beaucoup de mal, mais qu'il n'avoit sous ses ordres que 36 escadrons, quelque infanterie hongroise & un détachement d'artillerie à cheval. Ces troupes n'étoient pas suffisantes pour assurer le succès de son entreprise.

J'avois reçu l'avis du projet qu'on avoit de m'attaquer dans ma marche, mais comme il m'avoit été donné par deux déserteurs, je ne voulus pas y croire. J'ai mal fait, mon incrédulité auroit pu me devenir funeste, si l'ennemi étoit entré dans Trautenau. Mon arrière-garde s'est bien comportée dans cette occasion, & je récompenserai les officiers qui s'y sont distingués.

Con-



*Continuez , mon cher général ! de m'instruire de ce qui se passera où vous êtes ; après-demain vous le ferez par moi de mes projets futurs. Adieu , je suis votre affectionné ami*

FREDERIC.

Je desire , Monsieur ! que la lecture de cette lettre vous fasse autant de plaisir qu'elle m'en a fait. Il est étonnant qu'au milieu des affaires importantes dont notre souverain est occupé , il trouve encore le tems d'entretenir une aussi grande correspondance ; sa sœur , la princesse Amélie , reçoit presque tous les jours de ses lettres & il y a encore beaucoup de personnes à qui il écrit : il a composé pendant cette campagne l'éloge de Voltaire.

On nous mande de Vienne que depuis le retour de l'Empereur il se tient de fréquens conseils & que S. M. l'Impératrice voyant le peu de succès qu'a eu cette campagne , veut faire la paix à tel prix que ce soit. L'Empereur sera obligé de se conformer aux volontés de sa mere ; il a voulu , dit-on , mettre le prince de Kaunitz dans ses intérêts , mais il n'a pu y réussir , & ce dernier est de l'avis de sa souveraine.

Cependant on prend toutes les précautions pour mettre la Bohême à couvert de toute tentative de notre part. Suivant les raports qui nous viennent de ce pays, on a entrepris par ordre de l'Empereur différens ouvrages pour nous arrêter, dans le cas où nous voudrions faire quelque incursion de ces côtés pendant l'hiver ou à l'ouverture de la campagne prochaine. On tire à cet effet une ligne de circonvallation depuis Töplitz jusqu'à Leutmeritz, vingt-mille payfans sont occupés à ces travaux ; il sera fait en outre des abbatis dans tous les bois qui se trouvent sur les frontières , où il y a des passages pour entrer en Bohême. Dans les campagnes , on creuse de larges fossés que l'on garnit de chevaux-de frise. Je persiste à croire que ces mesures que l'on prend sont inutiles , & qu'au printems prochain on s'occupera de négociations pour la paix.

Les ennemis continuent cependant toujours à faire la petite-guerre. On m'écrit de l'armée que les autrichiens au nombre de dix mille hommes environ ont attaqué  
le

le 23 du mois dernier les troupes que nous avons dans les districts de Jägersdorff & de Troppau ; ils vouloient tenter une surprise sur ce dernier endroit , mais ils ont été repoussés. Ils arrivèrent le 23 vers une heure du matin avec des croates & quelqu'infanterie réglée ; leur attaque se porta d'abord sur les postes avancés du bataillon-franc de Steinmetz , qui se défendirent vaillamment jusqu'à ce que tout le bataillon fut rassemblé ; celui-ci repoussa à son tour l'ennemi , ce qui ne se fit pas sans beaucoup de perte à cause de la supériorité de ce dernier ; le colonel Steinmetz fut tué à la tête de son bataillon. L'ennemi revint en forces & fit une nouvelle tentative contre Weiskirchen ; il avoit disposé sur les hauteurs quelques pieces de canon & des obusiers , dont le feu fut dirigé sur ce village à l'effet de l'incendier , mais deux maisons seulement furent brûlées. Le régiment de Thunamarcha vers ces hauteurs , il en chassa les croates. Le général de Stutterheim fit exécuter une manœuvre pour tourner les hauteurs où s'étoit porté l'ennemi qui



avoit le projet de percer vers cet endroit; il réussit à le chasser de ses retranchemens & l'obligea de se retirer avec perte de beaucoup de monde.

Le 26 il y eut une nouvelle action, mais beaucoup plus sérieuse que la première. Ce jour à deux heures du matin l'ennemi tenta une surprise sur Troppau, mais il fut découvert, le piquet qui étoit en avant l'apperçut dans l'obscurité; les feux d'alarme aiant été allumés près de Troppau, les fanaux placés sur la montagne de Cappellenberg près de Jägerndorff avertirent bientôt de l'approche des autrichiens. A ce signal tout le corps du général de Stutterheim marcha sur la place d'allarme où il resta sous les armes tout le reste de la nuit. Des patrouilles qu'on avoit envoyées à la découverte rapportèrent que l'ennemi s'étoit retiré; mais le même jour après-midi, on le vit reparoitre près du village de Weiskirchen; il avoit placé des obusiers sur le Pfaffenberg, hauteur qui se trouve à la droite de Weiskirchen, il mit le feu à différens endroits, & réduisit ce village en cendres. Le premier

ba-

bataillon de Thuna s'avança pour attaquer cette hauteur où l'ennemi étoit en forces. Le général Stutterheim marcha de son côté avec tout son corps & se porta vers les retranchemens de l'ennemi qu'il attaqua avec tant de bravoure , qu'après un combat des plus vifs il le força de se retirer comme à l'affaire du 23. , & d'abandonner tous les postes où il s'étoit établi avec sept à huit bataillons d'infanterie , des croates & beaucoup d'artillerie. Les autrichiens ont eu , dans cette action , trois à quatre cens hommes de tués & au moins autant de blessés. De notre côté la perte a été aussi assez forte ; on s'est battu avec acharnement depuis une heure de l'après-midi jusqu'à la nuit. On espere que le mauvais succès de ces deux entreprises ôtera aux autrichiens l'envie de chercher à nous surprendre ; il est certain que s'ils avoient réussi , ils auroient pu nous faire un mauvais parti.

S. M. pour témoigner sa satisfaction sur la bonne conduite des officiers & des soldats qui ont eu part à cette affaire , a fait  
distri-

distribuer de l'argent à ces derniers, & il a fait une promotion parmi les premiers & distribué des croix du mérite. Vous conviendrez que les hommes sont bien fous de vendre ainsi leur vie pour de l'argent, des honneurs & des décorations. J'aime au reste cette dernière manière de récompenser que nous tenons de vous ; elle ne coûte rien aux souverains & honore le guerrier qui porte à sa boutonnière la marque de sa valeur ; car il est bon que vous sachiez que chez nous cette croix du mérite n'est donnée qu'à celui qui l'a bien méritée & qu'elle n'est jamais accordée à l'intrigue ni aux sollicitations.

Le Roi a pris son quartier - général à Breslaw & le prince Henri aura le sien à Dresde. Toute la gauche du cordon & de la chaîne avancée a été confiée au prince-héréditaire de Brunswic, qui se trouve à Troppau ; le commandement du centre a été donné au prince d'Anhalt-Bernbourg posté à Zittau, & la droite est sous les ordres du général Saxon comte d'Anhalt, qui a son quartier à Zwickau. Six régimens de cavalerie qui ont servi  
dans



dans l'armée combinée , sont rentrés dans la marche de Brandenbourg & le pays de Magdebourg pour faciliter leur subsistance pendant les quartiers d'hiver ; le général qui les commande a pris le sien à Cotbus. Telle est la disposition de l'armée ; elle est faite de maniere qu'au premier coup de tambour elle peut être rassemblée.

Des lettres que j'ai reçues hier de Breslau , m'assurent que le Roi est entré de nouveau en correspondance avec l'Impératrice-Reine & que cette souveraine veut, quoiqu'il en coûte , arranger l'affaire de la Baviere. L'Empereur , ajoutent ces lettres , n'est pas du tout du cet avis ; il veut encore risquer une campagne ; le général d'Ulrichshausen est dans sa confiance , il lui a donné ordre de nous harceler pendant l'hiver. Il s'acquitte assez bien de sa commission , car c'est lui qui commandoit à l'affaire du 26 du mois dernier ; le plan avoit été formé , dit-on , de concert avec S. M. Imperiale. On dit que ce général autrichien ne dort jamais , qu'il

qu'il est d'une activité étonnante & le tourment de ceux qui servent sous ses ordres. Il se promène la nuit comme un somnambule , visite les postes avancés , va à la découverte , & rêve toujours aux moyens de faire quelque surprise.

Le Roi attend le prince de Repnin , qui est chargé , dit-on , de la part de sa cour de faire des propositions pour une médiation. On parle ici du départ prochain du marquis de Pons pour Breslaw ; on ne croit pas cependant que ce soit lui qui sera choisi pour être un des médiateurs ; le prince de Kaunitz désire que ce soit le Baron de Bréteuil. Le Roi a fait à ce sujet une plaisanterie : comme le nom de famille de cet ambassadeur de France est *le Tonnelier* , ce monarque a dit : *On ne pourroit mieux choisir pour raccomoder les cercles de l'Empire.* Vous voyez que S. M. fait faire aussi des calembourgs ; elle va entrer en rivalité avec votre marquis de Bievres, qui , dans ce genre , mérite la réputation qu'il s'est faite. On desire ici que l'événement justifie ce calembourg sur M. de Bré-

Bréteuil; cette guerre déplait à tout le monde & le Roi l'a entreprise contre l'avis de tous ceux de ses ministres & généraux qu'il a consultés. Cette campagne a coûté beaucoup de monde, tant par les maladies qui ont régné dans l'armée que par la désertion. Quelqu'un d'instruit me mande que nous avons perdu plus de trente mille homme ; notre pays aura de la peine à réparer cet échec.

En 1770 on fit passer un avis au Roi , dont il ne tint aucun compte alors & qu'il regardoit comme le rêve de quelques-uns de vos novellistes du palais-royal. Voici ce que c'est : On l'avertissoit que l'Impératrice-Reine s'occupoit des moyens de faire élire le plus jeune des Archiducs coadjuteur de Cologne. Le monarque réjeta cette nouvelle qu'il traita de folie , digne , ajouta-t-il , d'aller de pair avec toutes celles que le duc de Choiseul avoit faites en politique , car vous savez qu'il n'aimoit point ce ministre. En 1775 un second avis fut encore envoyé au Roi sur le même objet; il étoit accompagné de cir-

con-



confiances qui méritoient quelque attention. Un certain ministre de Belderbusch, qui possédoit toute la confiance de l'électeur son maître, que le Roi regardoit comme un imbécille & qui n'étoit rien moins que cela, avoit à se plaindre de notre cour, ( il n'avoit pas tort, dit-on ). Voulant se vanger des tracasseries que lui faisoit notre cabinet, il imagina d'envoyer à l'Impératrice-Reine un émissaire pour lui proposer de déterminer son maître à se nommer un co-adjuteur en la personne de son auguste fils l'archiduc Maximilien. Marie-Thérèse sentit tout l'avantage d'un pareil établissement; le prince de Kaunitz fut consulté; il prévint d'abord tous les obstacles qu'il y auroit à surmonter, il goûta cependant le projet, mais il recommanda de tenir les choses cachées. Le secret fut si bien gardé; que le Baron de Riedesel qui eut des ordres à ce sujet, ne put jamais parvenir à rien découvrir. Il écrivit au Roi „ qu'il pouvoit l'assurer qu'il n'a-  
 „ voit jamais été question de cette affaire;  
 „ que tout ce qui se débitoit n'étoit son-  
 „ dé que sur des propos de nouvellistes  
 de-

„ désœuvrés , destitués de toute vraisem-  
 „ blance & dont il garantissoit la fausseté.

On a maintenant des renseignemens certains à ce sujet , mais malheureusement il n'existe aucune preuve par écrit ; la cour de Vienne niera le tout , & comment lui prouver qu'elle a tort ?

Suivant la constitution de l'empire , l'électeur de Cologne peut choisir pour son successeur qui bon lui semble , mais il n'est pas indifférent pour S. M. que ce soit un prince de la maison d'autriche , qui soit électeur de Cologne & évêque de Munster. On accuse votre comte de Vergennes d'être pour quelque chose dans cette intrigue ; si vous en êtes instruit , je vous serai obligé de me le communiquer. On donne pour certain que la cour de Vienne s'est assurée de tous les suffrages , excepté du nôtre que nous ne donnerons sûrement pas ; mais il se pourroit bien qu'on passât outre , si tout ce qu'on écrit à ce sujet est vrai.

Le Roi vient de faire imprimer un nouveau mémoire en réponse à l'accusation

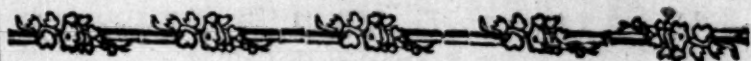
de faux dont on charge l'*acte de renonciation de l'archiduc Albert d'autriche* publié par notre cabinet. S. M. pour se justifier aux yeux de toute l'europe, indique la source d'où elle a tiré l'acte en question. Le baron de Seckenberg, conseiller de régence de Hesse-Darmstadt, l'avoit copié pour son pere, conseiller aulique. Plein d'un zele patriotique, & croyant pouvoir rétablir par là le repos en allemagne, il envoya, au mois de Juin dernier, cette piece à la cour palatine, d'où un ami particulier du duc des Deux-Ponts nous en a fait passer une copie. Il nous a aussi été communiqué par la même voie, que lors de l'occupation de la Bavière par la maison d'autriche au commencement de ce siecle, il fut enlevé des archives bava-roises beaucoup de documens, qui, s'ils existoient encore dans ces archives, prouveroient combien peu leurs Majestés impé-riales sont fondées dans leurs prétentions.

On écrit dans ce moment de l'armée, que le duc de Brunswick veut prendre sa revanche de ce qui s'est passé le 23 & le 26 du mois dernier. Le Roi lui a en-  
voyé



voyé des renforts , & il doit s'être avancé de nouveau sur les frontières de la Moravie. Si cette nouvelle est vraie , nous ne tarderons pas à être instruits de ce qui se fera passé.

Adieu, Monsieur ! je suis toujours votre tout dévoué &c.



## LETTRE VI.

VERSAILLES , le 24 Décembre.

De Mr. de.... au Comte de....

J'étois hier à l'Oeil de boeuf (\*) ; vous connoissez cet endroit, mon cher Comte ! on y racontoit une chose assez plaisante que je vais vous rendre : Un officier de la marine royale a obtenu le commandement

E 2

dement

---

(\*) C'est là où les princes du sang , les plus grands Seigneurs de la cour , enfin tous les courtisans se trouvent le matin pour attendre le petit-jour & le grand jour du Roi & être introduits près de S. M.; le soir ils s'y rassemblent pareillement pour être invités à souper ou assister au coucher. D'autres qui ont des graces à solliciter , des audiences à demander , & qui ne peuvent avoir entrée chez les ministres , les attendent au passage, à la sortie du conseil, & leur racontent en courant leurs af-

dement d'une frégate d'une manière singulière ; c'est un grand amateur de musique & un des plus zélés admirateurs du chevalier Gluck. Notre ministre de la marine connoissoit l'enthousiasme de cet officier pour ce musicien ; & lorsqu'il fut question de nommer au commandement des frégates , & qu'on en vint à l'*Iphigénie* : *Oh pour celle-là*, dit-il , *je la donne à M. de. . . . grand amateur de l'opera de ce nom ; j'espère qu'il justifiera mon choix* . Heureusement il ne s'est pas trompé , mais il se pouvoit fort bien que l'événement ne réalisât point son espérance , car on peut être un très bon musicien &

un

---

faïres. Quelquefois cela leur réussit , lorsque ces sous-vivirs sont de bonne humeur. Je me souviens , lorsque j'étois courtisan & que j'allois fréquemment à cet *oeil-de-boeuf* , que le duc de Choiseul , pour se débarrasser des importuns qui l'obsédoient lorsqu'il sortoit de chez le Roi , dès qu'il m'apercevoit , m'appeloit à lui & affectoit d'avoir des choses importantes à me dire ; il me parloit bas , mais de choses très ordinaires. Je l'accompagnais jusqu'au pied du grand escalier où sa chaise-porteur l'attendoit. Ceux qui me voyoient dans cette intimité avec ce ministre tout-puissant me croyoient initiés dans les secrets de l'état & l'homme en faveur. Ils se trompoient.

un mauvais marin. Ceci me rappelle une aventure à peu - près semblable arrivée sous le ministère du duc de C. . . . , mais qui eut pas une suite aussi heureuse. Quelqu'un obtint le gouvernement de Cayenne pour avoir fait , foi - disant , a des filets de faisans une sauce à la Turquie. Voici l'histoire.

On avoit proposé au duc de C. . . . différens projets pour l'établissement de Cayenne ; il fut d'abord question de donner de nouveaux secours à la colonie , qui lui faciliteroient les moyens de faire des défrichemens & d'étendre son territoire ; ce projet étoit très bien vu. Le second avoit pour objet de fonder une nouvelle colonie à quelque distance de l'ancienne ; cette idée n'avoit pas le sens commun , cependant on l'adopta.

Les commis des bureaux avoient des créatures à placer ; l'établissement projeté exigeoit la formation d'un état-major , composé d'un intendant , d'un commandant &c. Le duc de C. . . . eut la foiblesse de consentir à ce qu'on lui demandoit ; son premier secrétaire de la ma-



rine lui proposa Chanvalon; un protégé de madame la duchesse de C. . . . , sollicité par les philosophes & les économistes , s'intéressa pour le chevalier Turg. . . . homme d'esprit mais à système , grand naturaliste , grand botaniste , jouissant de beaucoup de considération à l'académie des sciences , aiant tenu galere comme chevalier de Malthe. Tous ces titres militoient en faveur du protégé ; en outre , les premiers commis qui conduisoient cette intrigue , étoient persuadés que le chevalier Turg. . . , arrivé à Cayenne , se reposeroit du soin de l'administration sur l'intendant , & que ce dernier pourroit tailler en plein drap & enrichir ses protecteurs & lui , car ce Chanvalon jouissoit de la plus mauvaise réputation. Le duc de C. . . , se laissa persuader , & c'est une des grandes fautes qu'on lui reproche. Ce plan adopté , il s'agissoit de le faire agréer au Roi. Louis XV. n'aimoit point qu'on lui proposât des gens qu'il ne connoissoit pas ; le chevalier Turg. . . n'avoit presque jamais paru à la cour ; son frère l'intendant étoit un homme d'une probité reconnue , laborieux ,

jou-

jouissant dans son intendance de la plus haute considération , ne venant jamais solliciter de graces ni d'avancement, faisant tout le bien possible dans la province de Limosin confiée à ses soins. Dans tout autre pays le mérite & les services de cet intendant eussent été un titre de recommandation pour le chevalier Turg... mais ici , pour obtenir de l'avancement, il faut intriguer, importuner, & se montrer lorsqu'il fait *grand jour chez le Roi.*

Lorsque le chevalier Turg ... rendit sa visite au duc de C. . . . , ce ministre lui témoigna la crainte qu'il avoit de ne pas réussir. „ Il me semble , lui dit-il , „ qu'il y a longtems que vous n'avez paru ici „ — *C'est du plus loin qu'il m'en souviens.* — „ Le Roi vous connoit-il de vue , „ de nom , ? *Je n'en fais rien* — „ Mais „ cela m'étonne , avec le nom que vous „ portez on peut avoir des prétentions. „ — *Je n'en ai jamais eu.* — „ Comment vivez-vous „ ? — *Dans mes terres que j'aime beaucoup* — „ Hem , on peut aimer fester- „ res & cependant se montrer quelque- „ fois „ — *C'est ce que je fais , Monsieur le*

*Duc ! je passé l'été à ma campagne , & l'hiver je viens à Paris — „ Qui voyez vous „ ? — Rouelle , Cadet , Macker & quelques amis que j'ai dans l'académie des sciences — „ Ce „ n'est pas cela que je vous demande ; „ quels sont les ministres que vous con- „ noissez „ ? — Aucun — „ & des gens „ de la cour ? „ — Aucun , ils sont tous ignorans , intrigans , trompeurs , je n'en vois point. — „ Des femmes „ ? — Je n'en fréquente plus , celles de la cour sont trop exigeantes , j'aime mes aïses , & n'aime point leurs ridicules — „ Comment , point de femme „ ? — J'en ai une à moi , dont j'ai des enfans. — Des „ enfans , chevalier de Malthe ! êtes vous „ donc marié „ ? — C'est à peu-près la même chose. — „ Mais l'êtes-vous ? „ — Il n'y manque que la formalité. Je voudrois donner un état à mes enfans , mais je crains d'un autre côté de faire de la peine à mon frere. Je vous prie , Mr. le Duc ! que ceci reste entre nous ; je vous demande le secret. — „ Je vous pro- „ mets de le garder , mais venons en au „ fait. Vous êtes chevalier de Malthe , „ vous avez des enfans ; vous voulez „ vous marier & aller à Cayenne com- „ me commandant , rien de tout cela ne „ m'em-*



„ m'embarasse ; la seule difficulté est de par-  
 „ ler de vous au Roi & de lui persuader qu'il  
 „ vous connoit. Dans mon premier tra-  
 „ vail avec S. M. je l'entretiendrai de vo-  
 „ tre frère l'intendant , de l'ancien pre-  
 „ vôt des marchands, de vous. Tenez ,  
 „ je lui dirai que vous êtes borgne.... „  
 ( Le chevalier Turg... fronca le sourcil ).  
 Le duc sourit. „ Voila , ajouta-t-il , “ com-  
 „ ment j'arrangerai votre affaire ; j'en ai  
 „ fait de même pour l'évêque d'Orléans ;  
 „ j'ai parlé de lui dans les petits appar-  
 „ temens, de sa famille, & cela me réus-  
 „ sit. Lorsqu'on le mit sur la feuille des  
 „ bénéfices , S. M. dit à l'évêque : *Oh ,*  
*je le connois celui-là ; bonne maison , bon gen-*  
*tilhomme.* „ Voilà comme sont les Rois , ils  
 „ veulent avoir l'air de tout savoir ; le  
 „ notre est le premier généalogiste de son  
 „ royaume, l'Empereur prétend être le  
 „ premier banquier de l'europe , le Roi  
 „ de Prusse apprend par cœur le nom de  
 „ quelques bas-officiers & soldats de cha-  
 „ cun de ses régimens ; il les appelle lors-  
 „ qu'il passe les revues , il paroît les con-  
 „ noître ; on crie au miracle , on croit  
 „ qu'il fait les noms des deux cens mille

„ hommes qui le servent, & on admire  
 „ cette mémoire royale. Vous ignorez  
 „ tout cela dans vos terres. „ — *Oui,*  
*mais comment ferez vous donc, monsieur le duc!*  
*pour me proposer ?* — „ Je vous avoue que  
 „ je suis embarrassé. Quoi, vous ne con-  
 „ noissez pas une ame à Versailles, à Mar-  
 „ li, à St. Germain ? — *Attendez, dans*  
*le dernier endroit, je connois le jardinier du duc*  
*D....* — „ Bon ! „ — *A Trianon, je con-*  
*nois Richard* — „ Non, non ; St. Ger-  
 „ main vaut mieux, tenons nous en là,  
 „ votre affaire est faite. Adieu, vous au-  
 „ rez bientôt de mes nouvelles. „ Trois  
 semaines se passent, le chevalier Turg...  
 croit son affaire manquée. Enfin il reçoit  
 une lettre du duc qui contenoit ces  
 lignes :

„ Venez ici, Monsieur ! pour être pré-  
 „ senté au Roi & le remercier de la pla-  
 „ ce de commandant de Cayenne à laquel-  
 „ le vous êtes nommé. Je me fais un vrai  
 „ plaisir de vous annoncer cette nouvelle,  
 „ persuadé que vous justifierez le choix  
 „ que S. M. a fait de vous pour remplir

„ un

„ un poste aussi important. J'ai l'honneur  
 „ d'être &c. „

Le chevalier Turg. . . part aussitôt  
 pour Versailles, va chez le duc de C...  
 qui lui dit : „ Je vous ai fait atten-  
 „ tendre longtems, mais il me l'a fallu pour  
 „ réussir — *Comment avez-vous fait ?* — „ Je  
 „ m'en suis tiré très plaisamment ; j'ai  
 „ parlé de vous au duc D... pour qu'il  
 „ vous fit connoître ; je lui ai nommé son  
 „ jardinier, votre liaison avec lui, vos  
 „ goûts pour l'histoire naturelle, mes  
 „ vues sur Cayenne ; il m'a compris „ —  
*Eh bien* — „ Avant-hier, après le souper  
 „ du Roi, il m'a dit : *Vous pouvez propo-*  
*ser votre chevalier Turg. . .* „ Je l'ai fait hier  
 „ dans mon travail avec le Roi sur le coin  
 „ de sa cheminée. Je vous ai nommé ;  
 „ S. M. m'a dit : *Ah, ah, je le connois*  
*beaucoup ; il a de l'esprit, des vues & des idées*  
*neuves.* „ & elle signa votre commission :  
 „ Suivez-moi, vous serez bien reçu „  
 Le chevalier monte au château avec le  
 duc, entre dans le cabinet du Roi qui dit  
 en le voyant : *Voilà le chevalier Turgot* —  
 „ Oui



„Oui Sire ! répond le duc, “c’est le com-  
mandant de Cayenne. „ Le monarque  
tourne le dos ; le chevalier s’en va content  
se croit obligé d’aller remercier son pro-  
tecteur le duc D. . . . ; il le trouve & lui  
dit : *Je viens vous témoigner ma reconnoissan-  
ce , monsieur le Duc ! de ce que vous avez bien  
voulu faire pour moi ; M. de C. . . . m’a in-  
struit de l’interêt que vous avez pris à ma nomi-  
nation. — „ Quoi , cela est-il fait ? — Oui,  
monsieur le Duc ! — „ Venez-vous de là  
haut ? — Oui — „ Avez-vous salué S.M. ?  
— Elle a daigné venir à moi , m’a nommé par  
mon nom , m’a dit qu’elle me connoissoit , ce qui  
m’a paru étonnant car je n’ai jamais eu l’hon-  
neur d’approcher de sa personne ; je crois devoir  
à vos bontés l’accueil qu’elle a bien voulu me faire.  
— „ Oui , le duc de C. . . . m’a dit que  
„ vous aviez des vues, des idées neuves...*

Le chevalier Turg.... flatté du com-  
pliment fit un exposé succinct des projets  
qu’il avoit pour relever la colonie de  
Cayenne. Il croyoit que M. de C. . . .  
avoit instruit le duc D. . . . de ses vues , &  
que ce dernier en avoit fait part au Roi.

Rien

Rien de tout cela ; le duc D. . . . , par considération pour le premier-ministre , n'avoit fait que nommer son protégé ; voici de quelle manière il s'y étoit pris : Dans un souper à Choisi , on servit des filets de saifans accommodés à la tartare que le Roi trouva excellens. Le duc D. . . . dit qu'il en avoit mangé à la turque qui valaient encore mieux. — *Où cela* , demanda S. M. — „ Chez moi Sire ! à St. Germain ; c'est „ le chevalier Turg... qui apprit à mon „ jardinier à faire ce plat & mon cuisinier „ a fort bien réussi. „

Le chevalier Turg... écoute ce récit avec la plus grande surprise , il croit qu'on le mystifie ; lui faiseur de ragouts à la Turquie ! . . . , il ne fait à quelle sauce manger le poisson qu'on lui donne. Embarrassé , confus , il rougit , balbutie. Le duc D. . . . qui voit son étonnement lui dit : „ Il me paroît que vous ne con- „ noissez pas ce pays-ci „ — *Fort peu* — „ Je m'en apperçois ; je vais vous mettre „ au fait : Ma place exige beaucoup de „ circonspection , je ne me mêle d'aucune „ affaire ; le Roi veut savoir le nom de „ tous

„ tous ceux qui l'approchent , les minis-  
 „ tres s'adressent à nous pour parler à  
 „ S. M. de ceux à qui ils s'intéressent ,  
 „ il suffit de les nommer au roi. Le duc  
 „ de C. . . . est mon ami , & j'ai saisi  
 „ l'occasion de parler de vous au souper  
 „ d'une manière indifférente. Vous voyez  
 „ que cela a réussi ; vous ne m'avez au-  
 „ cune obligation , je suis charmé de vo-  
 „ tre succès. „

Les souverains sont partout à peu-près les mêmes , on trouve toujours le moyen de les circonscrire ; ils sont absolument obligés de donner leur confiance à quelqu'un , & il est rare que celui qui l'obtient n'en abuse quelque-fois. Votre monarque, mon cher comte ! a été lui-même dans ce cas ; il a été injuste, souvent sans le vouloir, & aussi la dupe de ceux qu'il a nommés à des places sur la recommandation de l'un ou l'autre de ses favoris. Chez nous , ce sont les ministres qui disposent de tous les emplois, & le Roi s'en rapporte à tout ce qu'on lui dit à cet égard. Le projet de M. le duc de C. . . . pour Cayen-



Cayenne n'eut pas, comme vous le savez, le succès qu'il s'en promettoit. Chanvalon, homme taré, voulut administrer seul cette colonie, & faire, comme disent les partisans, un coup de main ; il fut pris sur le fait par le chevalier Turg. . . . La désunion se mit entre ces deux chefs, l'intendant fut rappelé ; on examina sa conduite qui fut trouvée très répréhensible ; dix mille hommes au moins qu'on avoit envoyés à Cayenne furent les victimes de son avarice fardide & périrent de misère. Le chevalier Turgot se rendit odieux aux bureaux en démasquant la conduite de leur protégé ; il fut rappelé de son commandement, revint habiter ses terres, & n'eut d'autre regret que de les avoir quittées. ....

M. de Sartine a été plus heureux dans le choix qu'il a fait de l'admirateur de la musique de Gluck pour commander l'*Iphigénie* ; on le nomme M. le chevalier de Kersaint. Cet officier s'est beaucoup distingué pendant cette campagne ; il a fait un grand nombre de prises, & l'on ne doute pas qu'à la promotion qui doit avoir lieu,

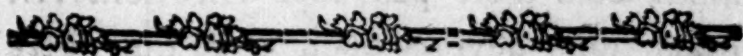
lieu, il n'obtienne le grade de capitaine de vaisseaux.

Vous faurez déjà la nouvelle de l'accouchement de la Reine , qui a eu lieu le 19 de ce mois à onze heures du matin. La nation attendoit un prince , elle a été trompée dans son espoir. S. M. a été un moment en danger , mais une saignée du pied faite à propos nous a rendu cette souveraine dont l'état critique nous caufoit les plus vives allarmes. Il y eut le soir des réjouissances & tout Paris fut illuminé. Le Roi parut très gai , & consola son auguste épouse du chagrin qu'elle avoit de n'avoir pas mis au monde un fils.

Nos nouvelles de l'amérique ne contiennent rien d'intéressant ; on n'en a point de M. le comte d'Estaing. On dit qu'ayant eu avis que l'amiral Byron avoit été fort maltraité par une tempête des plus violentes , il étoit sorti de Boston pour attaquer la flotte angloise ; mais cet *on dit* n'est pas une chose assurée , on n'a reçu à cet égard aucune lettre officielle.

Je

Je vous ai déjà dit que les anglois n'étoient pas plus contens que nous du combat d'Ouessant , & qu'ils se propoisoient d'examiner la conduite de l'amiral Kappel dans un conseil de guerre. L'accusation doit être portée à ce tribunal par Sir Hugues Palisser. L'instruction de ce procès nous servira à juger la conduite de nos officiers à cette journée. J'attens des détails à ce sujet que je vous communiquerai. Adieu , mon cher comte !



## LETTRE VII.

DE PARIS, le 6 Janvier 1779.

*Du même , au même.*

J'ai toujours oublié de vous parler dans mes dernières des honneurs funéraires qu'on a rendus à M. de Voltaire. Vous savez que les prêtres se sont opposés à son inhumation ; je vous ai dit dans le tems comment l'abbé Mignot , neveu de ce grand homme , escamota son corps pour le faire enterrer dans son abbaye. Vous n'ignorez pas , mon cher comte ! que dans

Tom. II.

F

no-



notre religion les prières ne sont bonnes que pour ceux qui vont en purgatoire , elles sont inutiles pour ceux qui vont en enfer. On prétend que le défunt est dans ce dernier lieu ; il est possible cependant qu'il ait eu un repentir sincère au moment de sa mort & qu'il ait trouvé grace devant l'éternel : alors les prières qu'on feroit pour lui pourroient abrégier la pénitence à laquelle il est condamné. Nos prêtres ont défendu de prier pour son ame ; cela n'est pas fort chrétien..... Mais nous devons obéir à ce que notre mère la sainte-Eglise ordonne.

Les amis du mort , qui sont en assez grand nombre ici , ont imaginé une pompe funebre à laquelle les prêtres n'ont pas le droit de s'opposer. Lors de l'arrivée de M. de Voltaire à Paris , chacun s'empressa à l'envi de le fêter. Un ordre fameux , tombé depuis longtems en désuétude & qui semble vouloir renaître de ses cendres , malgré la guerre cruelle que lui ont déclaré quelques souverains ( je veux parler de la Maçonnerie ) fit  
des

des démarches pour engager ce grand homme à se faire initier à ses mystères. Le vieillard , qui aimoit assez à être flatté, consentit à se faire recevoir dans la loge des *Neuf-sœurs* ou des *Muses* , c'est comme vous voudrez. A ce mot de loge des *Neuf-sœurs* , je vous vois , mon cher comte ! froncer le sourcil , car je vous crois de la stricte observance , & par cette raison vous n'approuverez pas qu'on dédie le temple de Salomon aux Muses. A cet égard nous ne sommes pas aussi sévères que vous : vous savez qu'ici les femmes gouvernent l'opinion ; elles sont toutes des *Dalilas* & nous sommes près d'elles des *Samsons*. Il a fallu pour nous les rendre favorables , les admettre à quelques-unes de nos fêtes & créer pour elles une espèce d'ordre qui leur donnât une idée du nôtre & leur persuadât qu'il ne se passoit rien dans nos assemblées qui fût contraire aux hommages que nous leur rendons..... comme beaucoup d'entre elles se l'étoient imaginé. On avoit projeté ici d'établir , à l'exemple des anglois , des loges de la stricte observance , mais notre nation n'est

pas faite pour s'assujettir à des regles aussi austères ; il n'appartient qu'aux anglois de mettre de la dignité dans tout, & même dans leurs amusemens. Je vous avoue , en qualité de frère , que peu de nos loges ( j'en excepte celle du Grand-maître ) savent le vrai but de la Maçonnerie ; ils ignorent qu'elle a pour objet la recherche de la vérité , la perfection de l'espece humaine , l'union parmi les hommes , l'égalité des conditions &c. Ils ne se sont jamais occupé que de l'accessoire , & point du sublime qui sert de base à cet établissement. La vraie signification de toutes ces figures symboliques & hiéroglyphes qui ornent nos temples dans les différens grades , leur est parfaitement inconnue ; ils apprennent cela par cœur comme les écoliers font de leur rudiment & rien ne m'amuse davantage que l'explication qu'ils en donnent. La légèreté & l'inconstance de notre nation l'empêchera toujours de s'occuper de ce grand art ; ceux qui en sont membres ne connoissent que très peu la vraie lumière. Les loges angloises & quelques-unes de votre pays ont



ont seules le vrai secret de la Maçonnerie , & si jamais on mettoit nos françois dans la confidence , ce secret seroit bientôt divulgué. Vous voyez , mon cher comte ! que je vous parle en frère instruit & en zélé Maçon.

Mais pour en revenir à notre frère Voltaire , ce fut le 28 de Novembre dernier , que la loge des *Neuf-sœurs* lui rendit les derniers honneurs. Ce que vous trouverez de plus plaisant , c'est qu'on choisit pour cette cérémonie le noviciat des Jésuites. Qui auroit pensé , il y a trente ans , que cet endroit serviroit à l'apothéose de leur plus cruel ennemi. Les ex-jésuites & leurs adhérens prétendirent que le bienheureux *Ignace* lanceroit du haut des cieux la foudre sur ces impies, & que l'édifice en s'écroulant écraseroit la représentation de l'idole qu'on encensoit , ainsi que les frères maçons & les prophanes qui s'y trouvoient rassemblés. Mais les *enfants de la Veuve* furent préservés de tout le mal qu'on leur souhaitoit.

Le matin M, de la Lande , vénérable

de la Loge , Mr. Francklin & le comte de Strogonow , ainsi que les autres grands officiers s'étoient assemblés pour faire les honneurs & recevoir les frères visiteurs. On dit que toutes les loges avoient envoyé des députés à celle des *Neuf-sœurs* ; ils étoient au nombre de 150. Lorsque ces derniers furent conduits au grand-maître par le maître des cérémonies , un orchestre nombreux , composé des meilleurs musiciens , jouoit la marche d'*Alceste*. Tous les frères étant assemblés , on vint annoncer que deux dames demandoient à entrer ; c'étoit madame Denis, nièce du défunt , & sa pupille. On délibéra pour la forme seulement , car elles étoient attendues. Elles furent introduites par les marquis de Villette & de la Vieille-ville ; elles parurent frappées en entrant de l'appareil imposant de cette cérémonie. Les frères étoient en habits de costume , aiant leurs grandes écharpes , & décorés de différens ordres suivant leur grade , ce qui formoit le plus beau coup-d'oeil.

On vint avertir que tout étoit prêt. Le  
Vé-

vénérable ouvrit la marche , accompagné de tous ses grands-officiers & des frères; il traversa une espèce de voute étroite au bout de laquelle se trouvoit une salle immense tendue de noir dans toute sa hauteur & sa largeur. Du plafond , qui étoit tapissé de même , descendoient quelques lampes sépulchrales qui ne donnoient qu'une clarté lugubre. Sur les côtés on avoit placé des transparens où étoient écrits quelques sentences en vers & en prose , tirées des différens ouvrages du défunt. Au fond de cette salle étoit placé le sarcophage.

Madame Denis , sa compagne & leurs écuyers furent placés près du cénotaphe; les frères se mirent sur des sièges à l'orient & à l'occident du Vénérable, qui commença sa harangue: on dit qu'il la lut, n'ayant pas la mémoire très bonne. Des juges compétens m'ont assuré que ce n'étoit pas un chef-d'oeuvre d'éloquence & que M. de la Lande étoit meilleur astronome qu'orateur. Des méchans prétendent qu'il n'en a été que le lecteur , & qu'il n'a eu aucu-



ne part à la composition. (Tant mieux , ai-je répondu , il vaut mieux lire de mauvais ouvrages que de les faire. ) M. de la Lande auroit dû charger de ce soin le frère orateur ; pour parler en public , il faut avoir l'organe agréable , la prononciation facile ; & c'est ce qui manque au Vénérable de la Loge des *Neuf-sœurs* , qui est d'une santé délicate & peu propre à haranguer un auditoire. On ne peut au reste que lui savoir gré de son zèle.

Le frère Caron , homme d'esprit sans prétention , orateur de la loge de *Thalie* affiliée à celle des *Neuf-sœurs* , aiant par cette raison le droit de haranguer , s'en est acquité de manière à mériter tous les suffrages. Il a débité son discours de mémoire , avec noblesse & dignité , & l'on peut dire de lui : *Lorsqu'il cessa de parler , on l'écoutoit encore....*

Le frère de la *Dixmerie* s'étoit réservé pour faire l'éloge du défunt. On n'a pas été content de son discours ; on y a trouvé quelques traits faillans , mais très peu de

de faits & d'anecdotes. Il a fait l'analyse de tous les ouvrages de cet homme célèbre; on eut préféré qu'il eut parlé de son personnel. On s'attendoit à des idées neuves , à des images , à des comparaisons; le sujet prêtoit à l'illusion. Rien de tout cela: l'orateur avoit l'air embarrassé, il débita son discours avec timidité, ce ne fut qu'en le terminant qu'il y mit un peu d'enthousiasme , & lorsqu'il apostropha les ennemis de son héros. Après les avoir exhortés d'un ton pathétique, à ne point troubler sa cendre , il dit: *Enfin si sa mort ne vous réduit point au silence, je ne vois plus que la foudre qui puisse, en vous écrasant, vous y forcer....* Dans le même instant un grand bruit de tonnerre se fit entendre ( c'étoit celui de l'opera , comme vous jugez bien ) le cénotaphe disparut , & tous les yeux se portèrent vers le fond de la salle , où l'on vit un grand tableau représentant l'apothéose de Voltaire. On auroit désiré, pour que l'illusion fut complète, que l'appareil lugubre de cette salle se fut changé en une décoration brillante représentant le temple des

muses , où le défunt auroit été couronné par elles ; mais on ne peut pas songer à tout. Cet oubli a fourni matière à la critique ; on a dit , *que les neuf-sœurs n'avoient pas voulu se trouver à la cérémonie , ni recevoir l'ame du défunt.*

Vous croyez peut-être qu'après ces coups redoublés de tonnerre, la disparition du cénotaphe, l'apothéose, l'éloge , cette pantomime ridicule dans une cérémonie aussi sérieuse seroit terminée. Point du tout, le frère de la Dixmerie reprend le fil de son discours dont les auditeurs croyoient être quittes. L'ennui s'empare des frères ; les uns baillent , les autres sont déjà endormis. Pour les réveiller le frère Roucher déclama un morceau de son poëme des *Mois*, dans lequel il y a de très jolies choses. Ainsi se termina cette fête funéraire , on ne peut pas dire à la satisfaction de tout le monde.

Après cette cérémonie , la loge des *Neuf-sœurs* fit servir un diner , simple en apparence, mais fait pour exciter la sensualité. Vous voyez par le détail de tout  
ce



ce qui s'est passé, qu'il n'a été question de rien qui fût relatif à la Maçonnerie. C'étoit cependant là le cas ou jamais, de rappeler aux devoirs de cet ordre, de traiter autant qu'il eut été possible cet objet à fond, faire mention de son institution, quel en a été le but, faire voir combien il a dégénéré depuis, démontrer la nécessité de lui donner une considération en France dont il n'a jamais joui, & de ne pas admettre indifféremment tous ceux qui se présentent; enfin de supprimer toutes les plaisanteries que l'on fait aux récipiendaires & qui n'ont point lieu dans les loges angloises & écossaises, & dans quelques-unes de vos loges d'Allemagne.

Vous voyez, mon cher comte! que je suis un maçon sévère & que j'aime qu'on soit ce qu'on doit être. Je ne vous parlerai point aujourd'hui de nouvelles, je remets à le faire dans ma première. J'ai l'honneur d'être &c.

---

---

LET-

---

*LETTRE VIII.**DE BERLIN, le 26 Décembre 1778.**Du Comte de. . . à Mr. de. . .*

**O**n m'écrit de Breslaw , que sur des avis qu'on a reçus du prince Henri, S. A. R. craignoit quelque surprise du côté de Görlitz dans la haute Lusace , & qu'il s'étoit préparé à bien recevoir les ennemis s'ils tentoient une attaque. Il a en conséquence fait élever des redoutes dans les environs de Topfenaker & Moys pour empêcher la réussite des projets que l'ennemi paroît avoir formés.

Le Roi , me mande-t-on , a quelques inquiétudes sur la cour de Saxe. Depuis l'arrivée M. de Schullembourg à Dresde, trois couriers ont été expédiés par ce ministre à S. M.; on ne fait point pour quel objet. Il transpire que l'électeur de Saxe est fâché de s'être embarqué dans cette guerre, & qu'il voudroit en sortir. Il a fait faire à ce sujet quelques représentations au Roi, qui doit avoir répondu :

*M.*

*M. l'électeur de Saxe s'est ravisé trop tard ; le vin est tiré , il faut le boire. Mon ministre d'état le baron de Schullembourg lui dira le reste.*

S. M. paroît mécontente des arrangements qui ont été faits en Saxe pour les troupes prussiennes pendant leurs quartiers d'hiver. Elle exige qu'en outre des logemens qui leur sont assignés , on leur fournisse encore du feu , de la lumière , du sel & de la viande. *Ce sont les intérêts de la Saxe , dit le Roi , qui m'ont mis les armes à la main ; ainsi il est juste que mes troupes soient fournies de ce qui leur est nécessaire tout tout le tems qu'elles seront employées à la défense de cet électorat.*

Le Roi a donné des ordres pour que le marquis de Pons , ministre de France , soit traité avec tous les égards possibles pendant tout le tems de son séjour à Breslaw. Le comte de Finkenstein doit lui communiquer tout ce qui se passera entre notre cabinet & celui de Vienne , & ne rien cacher des propositions qui se feront de part & d'autre. Le prince de Repnin a déjà



déjà eu plusieurs conférences avec le Roi; il n'avoit pas, à ce qu'on dit, des pouvoirs suffisans, ce qui l'a obligé à envoyer un courier à Pétersbourg pour prendre de nouveaux ordres.

Quelques émissaires secrets de la Bavière sont ici ; ils ont eu audience du Roi, à qui ils ont dit qu'ils étoient très mécontents d'avoir passé sous la domination de la maison d'autriche , & qu'ils espèrent que S. M. daignera continuer d'être leur défenseur & les rendre à leur souverain légitime. S. M. a reçu ces bavarois avec bonté & leur a promis de soutenir leur cause.

Malgré la certitude où l'on est que la paix se fera avant l'ouverture de la campagne prochaine , on prend cependant toutes les mesures nécessaires pour être en état de se battre. Le Roi a reçu des avis dans lesquels on lui dit que les autrichiens voudroient essayer de nous donner un échec cet hiver. S. M. prend de son côté tous les précautions pour l'empêcher. Voici la copie d'une lettre du Roi , en  
date

date du 4 courant , à un de ses officiers-généraux.

BRESLAW , le 4 Décembre 1778.

**M**on général ! d'après les différens avis que je reçois , il me paroît important de nous tenir sur nos gardes. Je sais que l'ennemi a des projets & qu'il se propose de nous tracasser cet hiver autant qu'il le pourra. Il est en état de le faire , vu la quantité de troupes légères qui sont dans son armée & qui rodent sans cesse autour de nos avant-postes pour les surprendre. Tous ces petits combats font perdre beaucoup de monde & ne signifient rien : je veux donc qu'on les évite autant qu'il sera possible. Nos ennemis , dans ces sortes d'attaque , ont un autre but ; c'est d'accoutumer nos troupes à ces escarmouches. Nos postes avancés se croient toujours assez forts pour leur résister ; ensuite , au moment où ils s'y attendent le moins , ils voyent tomber sur eux toute une division qui les écrase avant qu'ils aient le tems de se reconnoître. Cette manière de nous surprendre a déjà réussi aux autrichiens dans la guerre dernière. Aussi je vous avertis que je ne pardonnerai pas aux généraux ou autres officiers qui ne se tiendront pas en tout tems sur  
leurs

leurs gardes pour n'être point surpris , puisqu'il dépend absolument d'eux de l'empêcher.

Si vous craignez , comme vous me le marquez dans votre dernière , que l'ennemi fasse quelque tentative du côté de Friddersdorff , Ruchenaw & Zillaw , vous pouvez renforcer ces postes par quelques bataillons. Prenez à cet égard toutes les précautions que vous jugerez nécessaires pour couvrir la Lusace , où il est important d'empêcher que les autrichiens ne pénètrent.

Le prince héréditaire a écrit que depuis l'affaire de Jägerndorff , l'ennemi n'a point reparu en forces , & qu'il est actuellement assez tranquille , à l'exception cependant de quelques alertes que lui donnent les Croates qui viennent brûler de la poudre devant ses postes avancés , mais qui n'osent entreprendre rien de plus.

Si d'ici à la fin du mois prochain , leurs Majestés Impériales ne se décident pas sur le parti qu'elles veulent prendre , je suis résolu d'ouvrir la campagne de très bonne-heure. J'ai reçu un plan du général de Mollendorff pour pénétrer de nouveau en Bohême , dont je suis fort content. Je le suis aussi on ne peut davantage de cet officier ;



cier ; si on avoit suivi ses avis , l'ennemi auroit été complètement battu la campagne dernière.

On m'assure que le Roi des Romains ne quittera pas Vienne aussitôt qu'il le croyoit ; Sa chere Maman & lui ne sont pas bien d'accord ; l'une veut la paix , & l'autre la guerre. J'ai fait agir près du directeur de conscience politique de l'Impératrice (\*) ; il a promis de faire entendre raison à sa pénitente & de lui représenter que les prétentions qu'elle forme sur la Bavière ne sont pas fondées.

J'approuve votre projet sur les officiers patrouilleurs. Envoyez-moi quelques-uns de leurs rapports , je veux en établir de pareils dans mon armée. Faites remettre aussitôt l'ordre ci-joint à mon ministre d'état Schulenburg & qu'il me rende compte au plutôt de ce qu'il aura fait. Adieu , mon cher général ! je suis votre ami

FREDERIC.

G

Le

---

(\*) L'Impératrice-Reine avoit deux confesseurs: l'un dirigeoit la conscience politique de cette souveraine , l'autre n'étoit chargé que de l'absoudre des péchés d'habitude. Comme la vie privée de S. M. I. étoit très exemplaire, ce dernier n'avoit pas grand chose à faire.

Le prince héréditaire de Brunswick a écrit au Roi pour se plaindre de la gêne où il se trouve dans la position où il est. Il dit qu'il a de la peine à contenir les troupes qui sont sous ses ordres ; leur mécontentement occasionne une désertion considérable qu'on ne peut empêcher.

Le Roi a décoré de l'ordre du mérite les officiers qui se sont distingués le plus à l'affaire de Jägerndorff ; plusieurs autres parmi lesquels il y en a d'une naissance distinguée, se sont retirés. On ignore la cause de leur mécontentement ; il ont donné pour excuse le dérangement de leur santé , mais on fait que ce n'est qu'un prétexte.

On voit paroître ici un détail très circonstancié de tout ce qui a précédé la guerre de Bavière ; le refus qu'a fait S. A. S. E. Palatine d'accepter la médiation du Roi , la conduite qu'a tenu M. le Baron de Goertz à Ratisbone , & de quelle manière s'est passée son entrevue avec M le duc des Deux-Ponts. Toutes ces pieces sont intéressantes à lire ; il seroit trop long

long de vous en envoyer copie , & même des extraits ; les papiers-publics vous en parleront sûrement. Je me borne à vous les annoncer.

Nous venons encore de faire une addition à l'*Exposé des motifs*. Nous y disons dans un paragraphe , que les électeurs Palatin & de Bavière aiant réglé l'ordre de leur succession par les conventions de 1766 & 1771, la cour de Vienne ne cessa depuis ce tems de travailler à se procurer à Munich & à Manheim l'influence convenable à ses vues. Elle employoit près de la cour Bavaroise les plus pressantes sollicitations & même les menaces ; tandis qu'à Manheim , elle cherchoit à mettre dans son parti un ministre qui avoit le plus grand ascendant sur l'esprit de son maître. Ce manége lui réussit si bien , que ce dernier trouva moyen d'exclure entièrement des affaires , des serviteurs fidèles qui étoient seuls au fait de la constitution palatine. La politique permet ces sortes de ruses, lorsque ceux contre qui on les employe ne s'en apperçoivent pas , mais ce qu'elle



n'autorise pas c'est de prêter des vues à ses voisins, qu'ils n'ont point ; & c'est le cas de la cour de Vienne qui n'a pas craint d'accuser celle de Berlin d'avoir des prétentions sur la Bavière & d'inspirer aux co-états de l'empire de la défiance contre la maison de Brandenbourg. Toute récrimination dans l'affaire dont il s'agit est inutile. La cour de Vienne n'a jamais été dans le cas de prendre les armes pour soutenir quelque prince d'empire dont le Roi de Prusse ait attaqué la propriété. Il ne tenoit qu'à la maison d'autriche de régler à l'amiable les prétentions qu'elle forme sur la Bavière ; elle s'y est refusée. Quatre jours après la mort de l'électeur de Bavière, le Sr. Ritter, ministre palatin, signa la convention si préjudiciable à la maison palatine & l'on força l'électeur, ainsi que ce prince en convient lui-même, à permettre l'entrée des troupes autrichiennes en Bavière. La cour de Vienne devoit s'attendre que cette invasion ne seroit pas vue de bon-œil de la part de tous les co-états de l'empire, & qu'elle seroit regardée comme une infraction à la

à la paix de Westphalie , aux droits & à la constitution du corps germanique & que le Roi de Prusse , comme un des membres , ne pourroit rester tranquille spectateur.

Toutes les puissances se surveillent de trop près aujourd'hui pour qu'aucune d'elles puisse espérer de pouvoir augmenter ses domaines en Europe. Si votre Louis XIV vivoit aujourd'hui , il ne feroit pas si aisément la conquête de la Franche-Comté & de la Flandres qu'il la fit alors , & le royaume d'Espagne n'eut point passé sur la tête d'un de ses petit-fils. C'est la grandeur de la maison d'autriche qui a causé la perte qu'elle a faite de ce royaume & des provinces ci-dessus. Si Charles-Quint avoit su mettre à profit ses victoires & ses conquêtes , ses successeurs seroient aujourd'hui les souverains du monde. Il fit, après la bataille de Pavie, la même faute qu'Annibal après la bataille de Cannes.

J'ai soupé hier chez le ministre d'Angleterre, qui m'a dit que dans les nouvelles

de Londres qu'il venoit de recevoir, on lui mandoit que le conseil de guerre pour l'examen de la conduite de l'amiral Keppel à la journée d'Ouessant, venoit d'être convoqué; que Sir Hugues Palisser avoit accusé *de manque de conduite & de négligence de ses devoirs*. Il m'a raconté à ce sujet quelque chose de fort plaisant qui s'est passé à la chambre des communes. Le comte de Nugent, prenant la parole en faveur de l'amiral anglois, dit „ que l'avantage du combat du 27 juillet avoit été „ du côté de l'amiral Keppel. „ *La preuve en est*, ajouta-t-il, *que la flotte françoise, après cette rencontre, s'est réfugiée dans ses ports, & que les vaisseaux de nos ennemis qui revenoient des Indes orientales & occidentales ont été pris par nous les uns après les autres. Nos flottes marchandes au contraire sont arrivées en sûreté. Je sais que les françois font des gasconades, suivant leur usage, & s'attribuent l'honneur de la victoire; mais ils en ont menti.* A cette apostrophe, toute la chambre se mit à rire de la vivacité de ce bon vieillard Irlandois, qui sans se déconcerter continua d'un ton railleur, & dit: *Je crains qu'on*



*qu'on ne m'appelle en duel pour cette expression. Si cela arrive , je prierai la chambre d'être mon second.* Chacun applaudit à cette faillie du comte de Nugent , qui tout sexagénaire qu'il est , se battoit encore pour l'honneur de sa patrie.

Pour vous, messieurs les François ! de l'humeur dont je vous connois , vous ne ferez que rire de ce démenti ; vous vous en vengerez par quelques chansons, & vous aurez raison. Vous vous êtes assez bien montrés dans cette campagne , & les anglois n'ont pas eu sur vous les avantages qu'ils se promettoient. On ne peut au reste refuser à votre nation la bravoure , & si ceux qui la conduisent ne faisoient point tant de fautes , avec vos moyens , votre population , vos ressources vous pourriez faire la conquête de l'europe.

Adieu , Monsieur ! je suis curieux de voir comment se terminera le procès de l'amiral anglois. Nous saurons par ce moyen quel jugement porter sur ce combat d'Ouessant , sur lequel on n'a pas encore été bien instruit.

---

---

*LETTRE IX.**VERSAILLES , le 20 Janvier.**Du même , au même.*

Nous avons enfin reçu des nouvelles de l'amérique , ainsi que des opérations de notre comte d'Estaing depuis son arrivée dans ces contrées. Nous nous attendions à de grands succès , à un triomphe complet sur nos ennemis. Rien de tout cela : nos espérances sont évanouies, & nous en sommes déjà tout consolés. Nous ne nous occupons dans ce moment que des fêtes du carnaval & de la musique de Gluck & de Piccini; ces deux objets sont beaucoup plus importants pour nos parisiens que la guerre que nous avons contre les anglois. Je vous avoue que je n'aime pas cette infouciance; elle ressemble beaucoup à celle des Athéniens , qui , dans les derniers tems de la république , s'occupoient beaucoup plus de leurs spectacles & de fêtes que de la guerre qu'ils avoient à soutenir contre le Roi de Macédoine.

On

On a calculé que cette première campagne nous a coûté au delà de 120 millions. Qu'avons nous fait pour cela ? Notre flotte navale s'est montrée sur l'Océan, elle a eu un léger engagement avec les anglois , après lequel elle est rentrée dans nos ports ; & , comme l'a très bien dit le comte de Nugent dans la chambre des communes, elle a laissé nos navires marchands à la merci des anglois , qui s'en sont emparé, ce qui a causé à notre commerce des pertes considérables.

Les insurgens ont eu des succès étonnans ; lorsqu'ils étoient seuls contre les anglois. Sans aucune expérience dans le métier de la guerre , sans alliés , manquant de toutes les choses nécessaires à leur défense , ils ont malgré cela opposé la plus vigoureuse résistance à leurs ennemis ; ils ont vaincu des généraux expérimentés , & forcé une armée entière à mettre bas les armes. Pourquoi ont-ils réussi ? C'est qu'ils combattoient pour leur liberté. Les souverains de l'Europe ne doivent-ils pas trembler que leurs su-



jets n'imitent l'exemple de ces braves américains. Ce sont ces armées romaines qui sous le basempire détrônoient leurs Césars, & élevoient à leur place ceux qu'elles jugeoient les plus dignes de leur commander.

L'arrivée de nos troupes & de nos forces navales en Amérique , semble avoir ralenti ce patriotisme des insurgens. La jalousie, l'envie, & aussi un reste de haine nationale qui n'est pas bien éteinte leur fait craindre que ces nouveaux alliés, venus à leur secours, ne soient pour eux des ennemis plus redoutables que la mere-patrie dont ils sont détachés. Il est certain que l'accueil qu'ils ont fait au comte d'Estaing n'a pas été tel que nous l'espérions, & qu'ils lui ont fait manquer toutes ses opérations. On s'attendoit d'autant moins à cette mésintelligence, qu'on avoit lieu d'être content de la réception faite à M. Gérard. Le congrès aiant eu avis de son débarquement, lui envoya sur le champ une députation pour le recevoir avec tous les honneurs dus au caractère  
dont

dont il étoit revêtu. Il fut conduit à Philadelphie ; à son entrée dans cette ville , il fut salué par toute l'artillerie de la place ; les habitans donnèrent à cette occasion des marques de la joye la plus vive. Il fit part au congrès , par un message , des ordres qu'avoit reçu M. le comte d'Estaing de protéger tous les armemens que feroient les insurgens, & de les encourager à aller en course. Le congrès reçut cette nouvelle avec joye, mais quelques armateurs n'en furent pas contens ; ils prétendirent que le général françois les tiendrait par ce moyen sous sa dépendance , attendu que tous les capitaines de corsaires ou autres navires quelconques seroient obligés de s'adresser à lui pour avoir les signaux nécessaires pour se faire reconnoître.

Comme le congrès vouloit mettre le plus grand appareil à la réception de M. Gérard , on fit à cet effet tous les préparatifs nécessaires. Le jour fixé pour cette cérémonie , le ministre plénipotentiaire de France fut conduit avec beaucoup de

de pompe à l'audience des représentans des états-unis ; il remit ses lettres de créance, dont la suscription étoit : *A mes très grands amis & alliés les états-unis de l'Amérique.* M. Gérard & le président du congrès firent chacun un discours. On assure qu'ils ont été composés tous deux ici, & que les orateurs françois & américains n'ont eu d'autre peine que de les apprendre par cœur. Je ne vous les transcris point ; ils feront intérêt dans les papiers publics , vous les lirez si vous voulez.

On dit que les américains firent des plaintes au ministre du Roi , du mauvais choix qu'on avoit fait des officiers qui leur avoient été envoyés ; la plupart étoient des gens sans nulle connoissance du service , & qui par la conduite qu'ils tenoient , annonçoient des aventuriers. Ils mettoient les américains à contribution , & lorsqu'ils en avoient tiré de l'argent , ils s'en alloient on ne fait où. Quelques-uns même se rendirent coupables de crimes capitaux , qu'ici on auroit puni de mort.



M. de Sartine & le ministre de la guerre avoient saisi cette occasion pour se débarrasser de nombre de mauvais sujets ; ne pouvant les employer au service de France , ils les avoient envoyés en Amérique. De pareils gens étoient peu faits pour donner une bonne opinion de la nation. C'étoit une grande faute , dans une circonstance surtout où il falloit gagner la confiance de ces nouveaux alliés. La bonne-foi des américains ne leur avoit pas permis la moindre défiance envers leurs nouveaux hôtes ; ils en furent la dupe ; cela les rendit soupçonneux. Ils eurent encore beaucoup à se plaindre des différentes marchandises qui leur furent envoyées de France. Accoutumés à celles d'Angleterre , sur la fabrication desquelles il n'y a rien à désirer , il virent qu'on avoit cherché à des tromper. Ceux qui conservoient encore de l'attachement pour la mere-patrie , assuroient les autres que les françois ne savoient rien faire de mieux , & que tout ce qu'ils avoient envoyé , passoit chez eux pour être de la première qualité. Cela étoit faux , car je sais que  
ceux

ceux qui furent chargés de ces achats, prirent tous les rebuts qu'ils purent trouver pour avoir meilleur marché ; ils assuroient que tout cela étoit assez bon pour les américains. On ne cherchoit qu'à faire des bénéfices considérables sans s'embarasser des suites que cette spéculation intéressée pourroit avoir vis-à-vis des nouveaux alliés. On se disoit en termes mercantiles : *C'est un coup de main que nous avons à faire, il faut en profiter.* Le ministre de la marine auroit dû surveiller ou faire surveiller par quelqu'un les cargaisons qu'on envoyoit, mais comme il étoit lui-même intéressé dans toutes ces expéditions , il fermoit les yeux sur ce qui se passoit. Je connois des gens qui en 1776 avoient pour toute fortune un emploi de deux mille écus , qui viennent d'acheter une terre de trois cens mille écus qu'ils ont payée comptant, & qui ont encore une somme aussi forte dans leurs coffres. Ils ont fait cette fortune rapide dans les fournitures pour la marine & les envois qu'ils ont fait en Amérique. Si la guerre dure

en-

( III )

encore quelques années , ils feront des millionnaires ; ce font les américains & le Roi qui payent ces bénéfices usuraires. Le directeur des finances , ainsi que je vous l'ai déjà dit , veut remettre l'ordre dans l'administration de la marine & empêcher les déprédations qui s'y font ; c'est ce dont il s'occupe dans ce moment ; mais il ne pourra y réussir qu'en déplaçant le ministre de la marine , & cela n'est pas aisé.

Mais pour en revenir à nos américains, notre manière de traiter avec eux les aliéna contre nous ; une fois persuadés qu'on vouloit les tromper , ils eurent de la défiance & se tinrent sur leurs gardes. Alors le prix de nos marchandises tomba , & celles d'angleterre de la même qualité se vendoient à 25 & 30 pour cent de plus que les nôtres.

Il regnoit un mécontentement général parmi les insurgens contre nous ; le congrès fit passer leurs plaintes à M. Franklin pour les mettre sous les yeux du

mi-



ministère. On parut vouloir faire justice, mais c'étoit pour la forme seulement. Ceux qui avoient fait les expéditions, dirent que les marchandises, qu'on avoit envoyées en Amérique, étoient de bonne qualité, mais qu'elles avoient souffert dans le trajet, qu'une partie avoient été avariées. Ils ajoutaient que ces plaintes provenoient d'une cabale, qui étoit encore toute vouée à l'Angleterre, & qui cherchoit à décrier tout ce qui venoit de France. Sur ce dernier point ils pouvoient avoir raison à quelques égards, car la pluralité des suffrages en Amérique n'étoit pas pour les François, comme vous le verrez ci-après.

Lorsque M. le comte d'Estaing parut sur les côtes de l'Amérique, les *Torys* qui sont en grand nombre parmi les insurgens, mais qui affectent d'être républicains, résolurent entre eux de s'opposer aux succès de notre général. Pour y réussir, il ne s'agissoit que de l'empêcher de recevoir les secours dont il avoit besoin. Ils commencèrent par inspirer de la défiance contre la France, en insinuant que la protection

tection qu'elle accordoit cachoit des vues secrètes, & que sous prétexte de soustraire les américains au joug de l'Angleterre, elle ne cherchoit qu'à les enchaîner au sien; qu'on ne pouvoit avoir aucune confiance en un état accablé sous le poids des impositions & sous le despotisme le plus affreux; que la politique du cabinet de Versailles étoit semblable à celle du roi Philippe, qui commença par diviser les Grecs entre eux, ensuite eut l'air de combattre pour les maintenir dans leur liberté, & qui finit par les asservir. Afin de donner une apparence de liberté à leurs calomnies, ils assuroient que la cour de France avoit, quelques années auparavant, proposé à celle de Londres de l'aider à soumettre ses sujets rebelles, sous la condition que l'Angleterre, en reconnaissance du service rendu, nous céderoit quelques possessions qui étoient à notre convenance. Ces propos qui se débitoient d'abord en secret, furent ensuite consignés dans tous les papiers publics; ils répandirent l'allarme dans toutes les classes de citoyens. Le comte d'Estaing arriva par malheur dans des circonstances aussi dé-

favorables ; les esprits étant prévenus , il fut mal accueilli. On lui refusa les pilotes qu'il demandoit pour pouvoir aborder dans les ports ; ceux auxquels il fut obligé de se confier , le trahirent : forcé de leur communiquer ses plans d'opérations , ils en instruisirent aussitôt les anglois. D'un autre côté , on le laissa manquer de vivres & d'eau ; il y eut une émeute populaire occasionnée , à ce qu'on croit , par quelques-uns de nos officiers qui commirent des imprudences. Un M. de St. Sauveur en fut la victime , on le massacra. Vous voyez que notre début en amérique ne se faisoit pas sous d'heureux auspices.

Je vous ai dit que M. de Sartine n'étoit point l'ami de notre Vice-amiral , & qu'il avoit mis sur sa flotte des espions , chargés de lui rendre compte de tout ce qui se passeroit. Le comte d'Estaing , qui en avoit été instruit , avoit pris toutes les précautions possibles pour empêcher les officiers de son escadre de faire parvenir des lettres ici. Malgré cela le ministre de la marine recevoit fréquemment des nouvelles



velles de l'amérique dans lesquelles on accusoit le général d'avoir commis des fautes énormes. La première, disoit-on, étoit de ne pas être resté dans la Delaware lorsqu'il avoit appris que les anglois avoient évacué Philadelphie ; que sans cette lourde bévue , il auroit pu se concerter avec le général Washington & le congrès sur les opérations de la campagne ; qu'on lui auroit fourni des pilotes surs pour le guider dans un pays dont il ne connoissoit pas le local. Au lieu de cela , ajoutent ses accusateurs , le comte d'Estaing se comporta comme un flibustier ; il courut des risques qui pouvoient compromettre le pavillon du Roi & l'honneur de la nation , en voulant intercepter le convoi de New-Yorck qu'il espéroit de prendre en entier. Il est aisé de justifier le comte d'Estaing sur ce premier chef d'accusation : la réception qu'on lui fit , à son arrivée en amérique , lui donna des soupçons que les anglois avoient trouvé le moyen de prévenir les esprits contre les françois. Les opérations dont il étoit chargé ne pouvoient éprouver de retard ; il lui avoit été impossible de prévoir la tra-

hison des pilotes côtiers , dont il avoit malheureusement été obligé de se servir. Il ne pouvoit pas non plus soupçonner qu'on donneroit avis de son arrivée à l'amiral Howe , qui , aussitôt qu'il en fut instruit , se retira dans le port de Sandy-hook avec toute son escadre & fit passer les bâtimens de transports dans la riviere d'Hudson. Ce qui justifioit l'expédition du comte d'Estaing , c'étoit la prise de vingt navires dont il s'étoit emparé , & qui n'étoient tombés en son pouvoir que par la célérité de ses manœuvres.

La seconde faute qu'on reproche au Vice-amiral & qu'il auroit pu éviter , c'est d'avoir souffert qu'en contravention des ordres du Roi , les officiers de la flotte aient fait des pacotilles pour leur compte. Ceux qui étoient sur le *Tonnant* & le *Languedoc* avoient une si grande quantité de marchandises à bord , que l'encombrement de ces deux vaisseaux les faisoit tirer de 26 à 27 pieds d'eau. C'est une des raisons , à ce qu'on assure , qui empêcha les pilotes côtiers d'oser risquer à les conduire. Ils convenoient qu'il y

avoit

avoit suffisamment de fond , mais ils prétendoient que comme le passage étoit fort étroit , il pouvoit arriver qu'un de ces vaisseaux échouât ; qu'alors il fermeroit le passage aux autres & que les anglois profiteroient de cet accident pour l'écraser par leur artillerie & le couler à fond , avant qu'on pût le remettre à flot. Quelques marins prétendent que le vice-amiral auroit dû faire le sacrifice de ce vaisseau qui auroit tenu les ennemis enfermés , & lui auroit laissé les coudées franches pour agir comme il auroit voulu. Je crois , moi , que si la chose eut été possible , le vice-amiral n'eut pas manqué de le faire. Quoiqu'il en soit , le comte d'Estaing , qui n'étoit pas content des raisons qu'on lui donnoit , tint à ce sujet un conseil de guerre , & promit une récompense de dix mille livres sterling au pilote qui conduiroit ces vaisseaux dans le port. Après de long débats pour & contre on demanda l'avis des pilotes , qui décidèrent unanimement que les vaisseaux le *Tonnant* & le *Languedoc* tiroient trop d'eau & qu'il étoit absolument impossible de les faire passer.



La difficulté de se procurer des vivres & de l'eau, que le vice-amiral auroit aussi, dit-on, dû prévoir, fit manquer, à ce qu'on prétend, l'expédition contre Neu-port. Le secret sur cette entreprise aiant été mal gardé, le Lord Howe, qui en fut instruit à tems, prit des mesures pour la faire échouer. Il détacha trois mille hommes, sous les ordres de l'amiral Pigot, qui défilèrent journellement devant notre escadre en cotoyant l'Isle-longue, pour aller renforcer Rhode-Islande. Le comte d'Estaing auroit pu empêcher ce renfort de parvenir à sa destination ; il lui eut même été facile de s'emparer de ce poste, comme il l'avoue lui-même dans son journal. Il en rejette la faute sur la jalousie du général Sullivan, qui dans la crainte de ne pas partager la gloire de cette expédition, engagea le vice-amiral à la différer jusqu'à l'arrivée des milices américaines qu'il attendoit. On ne reconnoit pas, à cette complaisance, le comte d'Estaing dont le caractère altier ne se laisse pas distraire aisément, surtout lorsqu'il voit la possibilité de

de réussir. Il n'est guères possible de le justifier à cet égard , puisque tous les officiers de sa flotte étoient d'avis que sans égard pour les représentations du général américain, il devoit passer outre, & qu'il étoit assuré du succès ; mais le vice-amiral persista dans son opinion.

L'allarme étoit si grande parmi les ennemis , que les habitans de New-port avoient déjà abandonné la ville ; les hessois , troupes auxiliaires au service de l'Angleterre , étoient prêts à se revolter. Une corvette & deux galères se brûlèrent à la vue du *Sagittaire* , qui seul avoit forcé la passe de l'ouest , & qui après avoir détruit une batterie qui l'incommodoit , alla mouiller à la pointe-nord de l'île. Si le comte d'Estaing avoit suivi ce vaisseau , il auroit eu, dit-on, un succès complet & pouvoit faire prisonniers sans coup férir , mille hommes qui se trouvoient sur cette île.

Il faut cependant convenir que le ministre de la marine avoit aussi eu très grand tort d'avoir permis que les vaisseaux de guerre fussent encombrés com-

me ils l'étoient. Sans cette faute, notre vice-amiral auroit pu manœuvrer beaucoup mieux, & l'escadre ennemie n'eut jamais pu soutenir un combat contre la nôtre qui lui étoit bien supérieure à tous égards.

J'ai causé ici avec quelqu'un d'instruit & qui connoit toutes les intrigues des bureaux de la marine. Il m'a dit que le comte d'Estaing n'avoit aucun tort; qu'il avoit fait au contraire plus qu'on ne devoit espérer de lui, d'après les instructions qui lui avoient été données, par lesquelles il lui étoit enjoint de ne rien entreprendre sans le consentement & le concours du congrès. Vous concevez qu'une restriction aussi gênante est faite pour contrarier les projets les mieux conçus, & même en empêcher entièrement le succès. Ce sont ces ordres qui ont déterminé le vice-amiral à déférer aux avis du général Sullivan. S'il ne s'y étoit pas conformé, les ennemis qu'il a ici n'auroient pas manqué de présenter sa conduite sous les couleurs les plus odieuses. Mr. de Sartine ignoroit ce qui se passoit en Amérique, ainsi  
que



que les intrigues qu'avoient fait jouer les anglois pour aliéner l'esprit des insurgens. Il auroit dû donner carte-blanche au comte d'Estaing, & ne pas le rendre dépendant de nouveaux alliés dont on n'étoit pas encore bien assuré. Le vice-amiral, en outre de toutes les difficultés qu'il avoit à vaincre, se trouvoit encore entouré d'ennemis qui étoient sur son escadre; il ne pouvoit compter que sur quelques officiers qui lui étoient dévoués; les autres étoient autant de jaloux qui servoient malgré eux sous ses ordres, & qui ne desiroient que de lui voir commettre des fautes, pour le faire ensuite rappeler.

Je remets à ma prochaine, mon cher comte ! à vous entretenir de la suite des opérations de M. le comte d'Estaing en Amérique, où il restera, à ce que je crois, en dépit de tous les ennemis qu'il a. Son bonheur est qu'on le craint ici, & que le ministre de la marine par cette raison, le tiendra éloigné de la cour le plus qu'il le pourra.

J'ai l'honneur d'être &c.

## LETTRE X.

DE BERLIN, le 6 Janvier 1779.

*Du Comte de..., à Mr. de...*

On m'écrit de Breslaw, que le Roi est on ne peut pas plus content de la Russie. Le prince de Repnin, dans une très longue conférence qu'il a eue avec S. M., l'a assurée que l'intention de sa souveraine étoit de maintenir, quoique non garante, la paix de Westphalie, & de ne point souffrir qu'aucun des co-états de l'empire éprouvât le moindre démembrement; que S. M. I. approuvoit la démarche du Roi relativement à la succession de Bavière, & lui promettoit toute aide & assistance, dans le cas où les choses ne s'arrangeroient pas pendant cet hiver.

S. M. a été si contente de ce que lui a dit le prince de Repnin, qu'elle se propose de lui en témoigner sa satisfaction en le décorant de l'ordre de l'aigle-noir, & lui faisant présent de la plaque, qui sera enrichie de brillans, & de la valeur de vingt-cinq mille écus.

Je

Je viens de recevoir la copie de deux lettres écrites , l'une par le comte de Goertz à M. de Hofensfeld , ministre du duc des Deux-Ponts ; l'autre par ce dernier en réponse à celle de M. de Goertz. On voit par la première que la mission du comte de Goertz n'avoit d'autre objet que de maintenir les pactes de succession entre les branches Wilhelmine & Rodolphine de la maison palatine, & de leur assurer la succession de Bavière ; que S. M. Prussienne ne vouloit qu'engager le duc des Deux-Ponts à ne point précipiter ses démarches dans une affaire aussi importante, qui intéressoit tous les co-états de l'empire & la conservation des loix fondamentales de la constitution germanique &c. &c.

Le duc des Deux-Ponts répondit à cette lettre „ qu'il étoit sensible , comme il „ le devoit , aux bontés que le Roi de „ Prusse daignoit lui témoigner , en s'in- „ téressant pour le bien-être de sa maison „ & au fort malheureux de la Bavière. „ *Que dis-je , ajoute le duc , son malheur cesse , dès que S. M. veut bien y prendre part. — Je*  
vais,



vais, écrit-il au comte de Goertz, à Munich, où je ne resterai que quelques jours, non pour signer ( chose à laquelle je ne pense pas, & donne ma parole d'honneur que je ne ferai point ) mais simplement pour faire ma cour à l'électeur, qui m'a demandé. Je sais trop ce que je me dois à moi-même, à ma maison, à la France qui l'a toujours protégée, & à S. M. Prussienne qui dans ce moment veut bien être mon défenseur. C'est de quoi je vous prie de vouloir bien assurer le Roi votre maître, ainsi que de ma sincère reconnoissance & de mon profond respect.

A la suite de ces deux lettres se trouve joint un mémoire de M. le comte de Goertz au duc des Deux-Ponts, qui ne contient que de nouvelles assurances du Roi de Prusse de protéger la cause de la maison palatine & des Deux-Ponts pour empêcher le démembrement de la Bavière. Je ne vous envoie point copie de cette pièce qui ne contient que des faits détaillés plus au long dans l'*Exposé des motifs*. Elle est au reste bien écrite & fait honneur au négociateur qui l'a rédigée. Pour ces fortes

tes de missions , le Roi n'emploie ordinairement que des hommes dont les talens lui sont connus , & le comte de Goertz est celui qu'il falloit pour cette négociation.

J'ai reçu un autre écrit , qui n'est que manuscrit , en faveur de la cour de Vienne. Je vous l'envoie , il vous amusera par sa singularité ; son auteur ne paroît pas être de nos amis. Il commence pas réfuter , un peu trop succinctement , tout ce qui a été écrit sur la succession de Bavière. Il dit „ que si d'un côté l'Empereur n'a pu faire „ re la convention du 3 janvier , que de „ l'autre , le Roi de Prusse n'a pu faire „ marcher des troupes en Bohême sous „ le prétexte de se rendre le défenseur „ des libertés germaniques. Il ajoute , que „ par les faits allégués dans les manifestes prussiens , on y voit clairement que „ le duc des Deux-Ponts a été induit par „ le comte de Goertz à faire une protestation à laquelle il ne pensoit pas d'abord. Que ce n'est que d'après l'insinuation faite au duc des Deux-Ponts „ par

„ par le ministre prussien , que S. A. S.  
 „ a tout-d'un coup changé d'avis.

L'auteur entre ensuite en matiere sur les vues d'agrandissement de la maison d'autriche, & demande s'il y a un exemple qu'aucune des puissances actuelles de l'europe, ait acquis en aussi peu de tems des propriétés aussi considérables que la maison de Brandenbourg. Il provoque cette dernière pour qu'elle justifie aux yeux de toute l'europe les droits qu'elle avoit aux nouvelles possessions dont elle jouit. *Si c'est par droit de conquête*, dit l'auteur, *c'est le droit injuste du plus fort contre le plus foible. Si c'est par droit de succession*, d'où lui vient ce droit ?

*Si la maison de Brandenbourg continue-t-il, a fait, depuis la paix de Westphalie, des acquisitions considérables, la maison d'autriche au contraire n'a éprouvé que des pertes. On lui a enlevé l'Espagne, l'Alsace, la Franche-comté, la Flandre, les royaumes de Naples & de Sicile, la plus grande partie de la Silezie &c. &c.; & c'est après de pareilles pertes qu'on veut encore représenter la maison d'autriche comme ambitieuse,*



*bitieuse, dangereuse par ses vues d'agrandissement, & voulant mettre tout l'empire germanique dans les fers..... On pourroit par représailles rappeler à S. M. Prussienne la conduite qu'elle a tenue en Saxe lors de la guerre de sept ans, & combien quelques-uns des co-états de l'empire ont eu à souffrir des armées du Roi de Prusse, & ce que l'empire germanique auroit eu à craindre, si ce monarque avoit été vainqueur.*

L'auteur passe ensuite à la convention du 3 janvier & dit que l'électeur palatin a pu traiter, a dû traiter, & a bien traité. Voici de quelle manière il donne la solution de ces trois propositions.

*Il a pu traiter en sa qualité de chef de la maison palatine, & faire un accord avec la maison d'autriche pour lui personnellement, sauf les droits du duc des Deux-Ponts qui pouvoit les faire valoir à la diète de l'empire, seul tribunal compétent pour de pareilles affaires. Le Roi de Prusse n'a pas été réquis, ainsi qu'il le paroît par ses propres écrits, de se rendre le défenseur de la maison des Deux-Ponts, qui n'a formé opposition à l'arrangement fait entre les cours*  
de

de Munich & de Vienne , que d'après les instigations de celle de Berlin , comme il appert par la lettre du comte de Goertz , en date du 2 Février dernier , au ministre du duc des Deux-Ponts.

L'électeur a dû traiter , par la raison que ce prince a cru rendre service à ses héritiers collatéraux en arrangeant à l'amiable des prétentions fondées , que la maison d'autriche formoit sur quelques districts de la Bavière , & qui tôt ou tard auroient occasionné une guerre entre les deux états , ce qu'il vouloit éviter en les terminant au gré des deux parties. Comme les propositions qui lui furent faites par la cour de Vienne lui parurent modérées , il ne balança pas à les accepter.

Si la cour de Vienne eut voulu entendre à quelques propositions verbales qui lui furent faites par celle de Berlin , le démembrement de la Bavière , malgré tous les beaux manifestes prussiens , auroit eu son plein & entier effet ; mais leurs Majestés Impériales devoient consentir de leur côté à un autre démembrement fort à la convenance du Roi de Prusse & beaucoup plus important que celui de la Bavière. Sur le refus  
que

que le cabinet de Vienne a fait de se prêter à cet arrangement , les armées prussiennes sont entrées en Bohême.

La politique du cabinet de Potzdam a pour principe de défendre la communication par écrit de certaines insinuations qu'elle charge ses ministres de faire dans les cours étrangères , afin de se réserver les moyens de les dédire , si elles ne sont pas accueillies comme elle le désire. Par cette conduite elle n'est jamais compromise.

M. l'Electeur palatin , continue l'auteur , a bien traité , parcequ'en sa qualité de souverain , il a pu disposer à son gré du duché de Bavière , & assurer par là la tranquillité de ses sujets & la sienne propre. Il n'est pas tenu de rendre compte à la cour de Berlin des conditions secrètes qu'il avoit faites avec la maison d'autriche. Quant à celle des Deux-Ponts , qui se plaint d'avoir été lésée dans cet arrangement , comme l'Electeur palatin n'a pas exigé le consentement de son neveu pour ratifier la convention du 3 janvier , il lui a laissé la liberté de faire valoir ses droits , s'il en a , lorsqu'il viendra à hériter de l'électorat palatin & du duché de Bavière.



*L'électeur de Saxe dont le Roi de Prusse se rend aussi le protecteur & le défenseur, avoit son recours à la diète de Ratisbone pour l'examen des prétentions qu'il forme sur l'allodial de la Bavière & le payement des treize millions qu'il exige.*

L'auteur s'amuse & badine sur cette piece, trouvée on ne fait comment, & présentée par la cour de Berlin comme une renonciation de l'archiduc Albert, dont on ne peut prouver l'authenticité que par la copie d'une copie remise par un certain *Quidam* de Darmstadt, qui demande en grâce à l'électeur palatin en la lui envoyant, de ne point le nommer, & qui écrit comme il suit à un de ses amis, conseiller à Manheim.

*Copie de la lettre du Baron de Senkenberg, du 4 Juin 1778.*

„ Je proteste devant Dieu, mon  
 „ ami ! que je suis attaché autant que  
 „ possible au plus digne des Empereurs.  
 „ Cependant ma conscience ne me per-  
 „ met pas, l'Allemagne étant prête d'être  
 „ ravagée par une nouvelle guerre, de  
 „ gar-

„ garder le silence sur ce que je viens de  
 „ trouver sans y penser. En feuilletant  
 „ un tas de papiers & de copies faites par  
 „ moi-même , par ordre de mon pere ,  
 „ sur d'autres copies , il y a quinze ans ,  
 „ & que j'ai reçus depuis peu de Vien-  
 „ ne , il m'est tombé sous la main un titre  
 „ du duc Albert d'autriche , dans lequel  
 „ il renonce formellement à la succession  
 „ de Straubingen, moyennant une somme  
 „ d'argent comptant, en 1429. Ayez donc  
 „ la bonté d'en donner avis à celui des  
 „ ministres que vous jugerez à propos ,  
 „ ou s'il est possible , à S. A. S. Electo-  
 „ rale elle-même ; mais n'en faites part ,  
 „ je vous en conjure , à personne d'au-  
 „ tre , pas même à vos meilleurs amis ,  
 „ afin que je ne cours pas le risque de  
 „ tomber dans la disgrâce de l'Empereur ,  
 „ ce que je crains non seulement pour  
 „ moi même , mais encore plus pour ma  
 „ mère qui demeure à Vienne & qui y  
 „ est fixée probablement pour toujours.  
 „ Si S. A. S. E. l'ordonne , je suis prêt  
 „ à remettre à sa disposition ce titre tel  
 „ que je l'ai , c'est à dire la copie d'une

„ copie , pourvu que S. A. veuille me  
 „ faire la grace de m'accorder une pro-  
 „ messe signée de sa main & scellée , que  
 „ mon nom ne paroîtra pas après l'exhi-  
 „ bition de ce document , & que celui ou  
 „ ceux des ministres qui en doivent né-  
 „ cessairement être instruits , recevront  
 „ la défense formelle & sérieuse de ré-  
 „ veler à qui que ce soit la source d'où  
 „ on a tiré le dit document. „

*Que cet acte soit réellement existant , dit le  
 défenseur de l'électeur palatin & de la  
 cour de Vienne , on doit cependant convenir ,  
 que la manière dont la cour de Berlin se l'est  
 procuré , est singulière & faite pour donner  
 des soupçons sur l'authenticité de l'original.*

L'auteur demande ensuite de quel droit  
 l'Impératrice de Russie intervient dans  
 cette affaire de la Bavière & veut se ren-  
 dre garante de la paix de Westphalie. *A  
 peine , dit-il , connoissoit-on dans ce tems l'em-  
 pire Russe , qui veut aujourd'hui jouer un rôle &  
 se mêler des affaires de l'Allemagne.*

Cette défense se termine par inviter  
 notre monarque à prouver qu'il est le  
 digne



digne défenseur des libertés & de la constitution germaniques, & qu'il doit, pour convaincre l'europe de sa bonne foi, remettre les choses sur le pied où elles étoient à son avènement au trône, & commencer par rendre la Silésie & le comté de Glatz (*c'est ce qu'il ne fera pas*) ; renoncer encore pareillement à ce qui lui est échü dans le partage de la Pologne (*il connoit trop bien ses intérêts pour cela*) Ensuite il seroit tenu une assemblée où toutes les puissances garantes de la paix de Westphalie seroient appelées pour examiner les droits de chacun.

Je crois que la France seroit la première à s'opposer à la tenue de ce congrès, car la plus forte restitution à faire seroit de son côté, & la cour de Vienne renonceroit très volontiers à ses prétentions sur la Baviere, si votre cour vouloit lui rendre tout ce que Louis XIV a conquis sur elle.

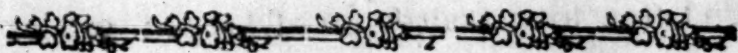
Le publiciste autrichien résume tout son galimathias en disant : *La France doit nécessairement laisser le Roi de Prusse & l'Empe-*

*reur vuider seuls leur querelle. La cour de Versailles n'a rien à redouter de la maison d'Autriche ; ces deux puissances ont trop d'intérêt de rester unies entre elles. Il n'en est pas de même du Roi de Prusse , qui quitte & prend des alliés suivant que son intérêt l'exige. Il nous en a donné des preuves dans la guerre de 1740 & encore depuis. L'influence de la Russie en Allemagne a été la cause du partage de la Pologne , & si l'on n'y prend garde , la politique du cabinet de Berlin sera tôt ou tard funeste à la France.*

Vous voyez , Monsieur ! que je ne crains pas de vous communiquer ce qui paroît contre nous , comme ce qui paroît pour nous. Autant de tems que nos adversaires ne seront pas plus dangereux que l'auteur de l'écrit dont je vous envoie l'extrait, nous leur laisserons noircir du papier sans prendre la peine d'y répondre.

Je suis fâché que votre Reine ne vous ait pas donné un Dauphin ; il faut bien commencer par quelque chose , & j'espère dans un an vous faire compliment  
sur

sur la naissance d'un héritier présomptif.  
Je suis bien sincèrement. &c.



## LETTRE XI.

DE PARIS, le 27 Janvier.

*De M. de, ... au Comte de, ...*

**J**e me souviens, mon cher Comte! quoi-  
que j'étois fort jeune encore, de tou-  
tes les réjouissances que l'on faisoit ici  
à chaque victoire qu'on remportoit sur  
l'ennemi pendant les campagnes de Louis  
XV. Il y en eut de même pour le maria-  
ge du feu Dauphin & pour la naissance  
des princes ses fils. Toute la nation se li-  
vroit alors à une joye pure & naïve; le  
peuple étoit gai & avoit encore toute la  
simplicité & la candeur de son caractère  
primitif. Il y avoit dans ce tems moins de  
beaux-esprits, moins de petites-maitres-  
ses & de femmes à beaux sentimens; elles  
n'affectoient point cette pureté de mœurs,  
mais elles en avoient davantage (\*). On ai-

---

(\*) Nos petites-maitresses & celles qui font de l'es-  
prit ne peuvent plus assister aux comédies de Molière;  
le style de cet homme divin n'est pas, selon elles, assez



moit sa patrie , le métier de soldat étoit en honneur . Aujourd'hui les défenseurs de l'état sont traités en esclaves ; on les conduit à la guerre , comme des chiens à la chasse ; on les forme aux exercices à coups de bâton , & l'on appelle cela perfectionner l'art militaire . Les officiers ne servent plus que par intérêt & pour obtenir des grâces de la cour . La guerre est devenue un métier lucratif pour ceux qui y sont employés ; les grades ne se donnent que très rarement au mérite , c'est l'intrigue qui les obtient presque toujours . Pour être fait lieutenant-général & maréchal-de France , il ne faut qu'avoir perdu

---

châtié , & leurs oreilles sont blessées des termes équivoques & des expressions un peu libres qui se trouvent dans quelques-unes des pièces du Terence françois . Plus le cœur se corrompt , plus on affecte de décence à l'extérieur . J'ai remarqué , dans les sociétés , que les femmes les plus scrupuleuses étoient celles qui mènent la vie la plus dissolue . Il n'y a pas jusqu'aux filles entretenues & qui font métier de galanterie , qui ne se parent du voile de la modestie , & dont la fausse-pruderie ne paroisse alarmée au moindre mot à double sens . . . Où la vertu va-t-elle se nicher ! . . .

du quelques batailles , ou n'avoir vu que le feu de sa cheminée.

C'est par cette raison qu'il regne dans toutes les classes de citoyens une indifférence qui me paroît du plus mauvais présage pour l'avenir. Lorsqu'il arrive quelque nouvelle de la mer ou de l'Amérique , soit avantageuse , soit défavorable , on s'en occupe un instant , & on l'oublie aussitôt pour prendre le plus vif intérêt au succès d'un opera , pour mettre en vogue une mode nouvelle , ou s'occuper d'une jolie fille qui entre dans le monde ( c'est le terme ) pour y vendre bien cher des prétendues prémices qu'elle a déjà données depuis longtems à un entremetteur ou à son perruquier. Tout cela tient beaucoup plus à cœur à nos gens de cour & à nos parisiens , que le succès de nos armes & l'honneur de la patrie n'est plus chez nous qu'une façon de parler.

Le peuple s'attendoit à des fêtes pour l'heureux accouchement de la Reine , mais la misère est si grande qu'on préfère d'employer les sommes que ces réjouissances

auroient coûté au soulagement des in-  
 fortunés qui périssent de faim dans leurs  
 gréniers ou dans les prisons. Au nombre  
 de ces derniers sont des malheureux pe-  
 res- de famille qu'on a privés de leur li-  
 berté parce qu'ils n'ont pu acquitter les mois  
 de nourrice de leurs enfans. Il n'y a que  
 chez nous, je crois mon cher Comte! où  
 cette loi barbare existe. Je ne sais pour-  
 quoi le gouvernement, qui pourroit y re-  
 médier, ne le fait pas. Ne vaudroit-il pas  
 mieux obliger chacune de ces mères à  
 allaiter leurs enfans, lorsque le mari n'a  
 pas le moyen de payer une nourrice, que  
 d'enlever ce malheureux à sa famille & de le  
 tenir emprisonné jusqu'à-ce qu'il ait payé.  
 Si c'est du produit seul de son travail qu'il  
 entretient sa femme & ses enfans, com-  
 ment veut-on que vivent ces derniers,  
 lorsqu'on ôte la liberté & les moyens de  
 gagner sa vie à celui qui pourvoit à leur  
 subsistance. Je suis bien assuré qu'il n'e-  
 xiste point de pareils abus dans les états  
 de votre monarque & qu'il ne les tolére-  
 roit pas. Rien de plus vicieux que notre  
 législation; elle porte encore l'empreinte  
 des



des tems barbares. Notre code criminel est un tissu d'horreurs & d'absurdités; on y tient par habitude. Nos gens de robe sont comme les prêtres qui ne veulent pas qu'on touche à l'encensoir : les premiers tiennent dans leurs mains l'épée & la balance de Thémis; ils tuent avec l'une autant d'innocens qu'ils punissent de coupables; l'or ou la faveur fait pencher l'autre du côté de celui qui fait le mieux faire agir ces deux puissans véhicules. Au reste ce n'est pas en France seulement que dame Justice se permet d'être souvent injuste. J'ai voyagé dans votre pays, & j'ai vu que partout les choses alloient à peu près comme chez nous. Vos régences & vos conseils auliques sont des aëropages redoutables pour ceux qui ont des procès; ils ne décident pas toujours en faveur du bon droit; il n'y a que la peine de mort qu'ils n'infligent pas aussi légèrement que nos juges. Ils ne privent pas non plus un citoyen de sa liberté sans de fortes raisons & vos loix sont à cet égard on ne peut pas plus sages. Mais je m'aperçois que j'oublie de vous parler nouvelle

velle & de finir le récit que j'ai commencé dans ma dernière sur la campagne du comte d'Estaing.

On reproche à ce Vice-amiral de n'avoir pas profité de tous ses avantages pour remporter une victoire complète sur l'ennemi, & de les avoir même perdus sans qu'on sache trop pourquoi. Il pouvoit, dit-on, attendre le général Sullivan dans New-port, comme dans la rade ; la terreur des anglois, à son arrivée, lui assuroit des succès certains. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'à la vue du *Protecteur* & de la *Provence* qui se glissèrent adroitement par la passe de l'ouest, cinq frégates ou corvettes se brûlèrent dans la crainte d'être prises ; elles crurent que les deux vaisseaux ci-dessus étoient l'avant-garde de toute notre escadre. L'inaction du comte d'Estaing facilita en outre à l'amiral Howe, le moyen de se mettre en état de le combattre, ce que notre Vice-amiral auroit pu éviter. Le comte d'Estaing répond à ces accusations, que ce qui l'a empêché de profiter de tous ses avan-

avantages, étoit la crainte qu'il avoit de s'aliéner les esprits des américains , qui n'avoient déjà témoigné que trop de jalousie & dont la méfiance contre les françois ne faisoit que s'accroître de jour en jour par les bruits semés à dessein par les anglois ; il ne pouvoit donc qu'agir avec beaucoup de circonspection , & ne rien faire que de concert avec nos alliés. Il attendit en conséquence onze jours que Sullivan employa à rassembler ses troupes ou milices. Dès que celui-ci eut fait savoir à notre général qu'il étoit en état de se joindre à lui pour attaquer, le comte d'Estaing fit toutes ses dispositions & concerta le plan d'opérations avec les généraux américains. Des personnes qui ont voulu donner un ridicule à ce Vice-amiral, prétendent qu'il ne consulta les officiers commandans que pour la forme , & qu'il commença par leur dire qu'il avoit ordre du Roi de forcer le passage de New-port. Il n'est guères possible de supposer qu'on ait pu prévoir à Versailles, au mois d'avril dernier, que New-port seroit dans le cas

d'être



d'être pris. Ce propos qu'on prête au comte d'Estaing est de toute fausseté.

On prétend que les instructions secrètes du général, portoient ordre de s'emparer de Rhode-Islande , & qu'il devoit faire cette expédition de concert avec les états-unis. Le comte d'Estaing fit donc ses dispositions en conséquence ; huit de nos vaisseaux de guerre aiant , par une manœuvre habile , forcé le passage , parurent devant la ville de New-port sans éprouver la moindre résistance. La tête tourna aux anglois ; ils mirent le feu à leurs magasins, brûlerent le bois qui mettoit leur camp à couvert. Un gros vaisseau de la compagnie , deux frégates & des bâtimens de transport , qui étoient resté mouillés sous la ville & protégés par des batteries , en outre d'une ligne de vieux navires qu'on avoit coulé bas pour fermer le passage , tout cela ne rassura point les anglois. Leur terreur fut si grande qu'ils prirent le parti extrême de brûler tous ces vaisseaux pour qu'ils ne tombassent point entre nos mains. La perte qu'ils

qu'ils firent est estimée à plus de cinq millions en comprenant tant les frégates & chaloupes de guerre qu'ils détruisirent par le feu, que les bâtimens de transport qu'ils sacrifièrent pour fermer l'entrée du port.

D'après des premières dépêches reçues ici, on attendoit à chaque instant la nouvelle de la prise de New-port & de Rhode-Island. Notre ministre de la marine l'avoit annoncée au Roi comme certaine, sur l'avis qu'il en reçut de Londres, d'où on la lui mandoit comme positive. *La surprise & le découragement des anglois, lui écrivoit on, a été si grand qu'ils ont tout abandonné dès qu'ils ont vu paroître les François ; & ceux-ci se sont emparé, sans coup férir, de New-port & de Rhode-Islande. Ils ont incendié tout ce qui se trouvoit dans le premier port, & la perte pour l'Angleterre est très grande & irréparable.* M. de Sartine avoit montré cette lettre au Roi. La consternation qui regnoit à Londres sur des nouvelles reçues de l'Amérique septentrionale, le silence que gardoient nos ennemis nous confirmoient dans l'opinion que ce qu'on avoit écrit

écrit étoit vrai. Mais pendant qu'on se réjouissoit ici de nos succès & qu'on en attendoit la confirmation, voici ce qui se passoit :

Les vaisseaux sous les ordres de notre Vice-amiral mouillèrent un peu au nord de New-port derrière la petite ville de Rhode-Islande qui lui est opposée. Sullivan, aiant sous ses ordres le général Hancock ( celui qui fut président du congrès ) & le marquis de la Fayette , fit toutes les dispositions pour le débarquement de ses troupes formant un corps de dix mille hommes , qui mirent pied à terre dans le nord de l'isle sous la protection des frégates de notre escadre. Le comte d'Estaing devoit de son côté fournir un nombre de troupes pareil à celui des américains ; on lui avoit envoyé à cet effet des bateaux plats. Comme les transports qui étoient sur nos vaisseaux ne suffisoient pas , notre général y suppléa en enrôlant des matelots. Ceci est une faute qu'on ne pardonne pas au comte d'Estaing qui ne devoit pas ignorer que ces sortes de gens

sont



font d'une indocilité insurmontable ; on a bien de la peine à leur faire faire le service sur les vaisseaux , les officiers de marine sont obligés d'employer la rigueur pour les y contraindre ; lorsqu'on voudra les forcer à servir sur terre , il sera encore bien moins possible d'en venir à bout ; à la première occasion qu'il trouveront de s'échapper , ils ne manqueront pas de le faire. D'ailleurs ces marins , sans aucune idée de tactique & de discipline , sans nulle disposition pour le maniment des armes , habillés d'une façon gênante , ne pourront que porter le désordre partout où ils seront. On avoit fait , dit on , toutes ces observations au Vice-amiral pour l'engager à se désister de son projet. On avoit ajouté , qu'en outre du peu d'avantage qu'il retireroit de ces matelots , il s'exposoit à perdre des hommes essentiels pour faire manœuvrer ses vaisseaux , qu'il ne pourroit remplacer par des soldats ; & que dans le cas où il seroit battu , il lui seroit impossible de remettre en mer ; qu'ainsi il courroit le risque de compromettre le pavillon du Roi , si l'escadre

angloise, quoique inférieure, venoit à se montrer dans ce moment. Toutes ces considérations ne purent faire changer le comte d'Estaing, il persista dans la résolution. Tous ses préparatifs étant faits, ce fut le 9 août à trois heures après-midi, que le vaisseau *le Guerrier* qui appareilloit pour protéger la descente, signala l'ennemi. Nos soldats & nos matelots étoient embarqués sur des bateaux plats, lorsqu'on fut l'apparition de l'escadre angloise. Le brave marquis de la Fayette, toujours plein d'activité, de zèle & de bravoure, pressoit la descente de nos troupes; il s'étoit déjà emparé d'un petit fort situé au nord de l'île. Il fallut dans le moment abandonner le plan d'attaque & ne s'occuper que des moyens de défense. Tous les capitaines de vaisseau, sans attendre l'ordre du général, rappelèrent à leurs bords tous les équipages qui en avoient été tirés. Le comte d'Estaing, dans la circonstance critique où il se trouvoit & qu'il auroit dû prévoir, ne savoit quel parti prendre; cependant il falloit se décider promptement pour ne pas exposer  
notre

notre escadre à être incendiée par les brûlots de l'ennemi. Au milieu de ce péril imminent , le Vice-amiral conserva un sang-froid & un calme étonnant ; il ne prit conseil de personne. Le soir il communiqua le plan qu'il avoit formé , qui étoit de s'emboffer. Tous les officiers voulurent lui faire des représentations & lui remontrèrent le danger qu'il couroit , que cette nouvelle position ne le mettroit pas à l'abri des brûlots. Il n'écouta aucun de ces avis & persista dans sa résolution. Comme le service du Roi exigeoit qu'on obéît , on s'occupa toute la nuit à exécuter les ordres du général. On s'attendoit à la pointe du jour à voir paroître l'ennemi qui auroit pu , sans coup férir , nous détruire ; mais le bon génie de notre amiral lui fut encore favorable dans cette occasion , & un heureux hazard le tira du mauvais pas où il s'étoit engagé. Les ennemis qu'il avoit sur sa flotte se réjouissoient déjà de la tache qui alloit être imprimée à sa gloire , mais le comte d'Estaing n'auroit pas survécu à sa défaite. Il dit à un de ses intimes amis qui étoit à bord : *Je connois*



*tout le danger de la position où nous nous trouvons ; il faut vaincre ou mourir. Si la fortune se déclare contre nous , je périrai dans le combat. Si vous me survivez , je vous laisse le soin de me justifier. Vous avez été le témoin de tout ce que j'ai fait , & les ennemis auroient déjà été vaincus , si j'avois été le maître d'agir & si je n'avois pas été trahi . . . . Si j'eusse outre-passé les ordres secrets qui m'ont été donnés , on m'auroit perdu à Versailles. Il a fallu me conformer à des instructions absolument contraires à ce que je devois faire , & aux volontés d'un ministre qui ignore absolument les premiers élémens du métier de la guerre. . . .*

Cependant l'amiral Howe, officier aussi brave qu'intelligent, instruit de nos moindres mouvemens par les américains du parti royaliste , fut averti aussitôt de la position fâcheuse où nous nous trouvions ; il sçut aussi l'emploi que nous avions fait de nos matelots métamorphosés en soldats. En habile capitaine , il saisit cette occasion de remporter une victoire certaine , & fit une telle diligence pour appareiller, qu'il parut dix-neuf heures après notre mouillage devant New-port, Instruit  
par

par une longue expérience sur les vents qui regnent dans ces parages , il savoit que celui qui y souffle pendant une partie de l'été étoit le Sud-ouest , qu'il favoriseroit son entrée & nous empêcheroit de sortir. Assuré qu'il étoit de réussir dans son projet, il avoit pris avec lui tout ce qui étoit nécessaire pour nous brûler, c'est à dire, des bombardes & des brûlots , ainsi que des troupes de débarquement pour agir au besoin. C'en étoit fait de notre flotte, & sa destruction paroïssoit certaine ; l'amiral anglois , prêt à se couvrir de gloire par ses manœuvres aussi habiles que rapides , alloit donner dans la passe de l'ouest, lorsque tout-à coup le vent changea & passa au Nord. Cet événement répandit la consternation dans l'escadre angloise , fit avorter dans un instant tous les projets de l'amiral Howe , & le mit lui-même dans une position aussi critique que celle où se trouvoit le comte d'Estaing quelques heures auparavant. Ce dernier malheureusement ignoroit ce qui se passoit. Il avoit bien reçu l'avis qu'une escadre angloise aussi forte que la sienne étoit partie des

ports d'angleterre; il avoit calculé qu'elle pouvoit être réunie à celle qui étoit devant New-port. Il n'y avoit cependant pas à délibérer, ni d'autre ressource pour se tirer de ce mauvais pas, que de se présenter devant l'ennemi & de profiter du vent pour sortir de l'endroit où l'on étoit. Notre amiral trouva dans toute son escadre la meilleure volonté, & malgré les forces supérieures qu'on croyoit avoir à combattre, on jugea qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre. Pour comble de malheur notre escadre manquoit d'eau pour pouvoir tenir longtems la mer; la portion fut retranchée aux officiers & aux matelots. Pour nouvel accident, un de nos vaisseaux, le *Protecteur*, avoit échoué dans la passe de l'ouest, & l'on craignoit qu'il ne pût se relever & suivre la *Provence*, qui par une meilleure manœuvre étoit venue se joindre à notre flotte dès qu'elle avoit vu paroître celle des anglois.

Ce fut le 10 août à sept heures du matin que le comte d'Estaing prit son parti, après s'être assuré du vent, & qu'il ne couroit aucun risque de rester, en calme,



me , sous la batterie de Breton-point qui étoit formidable & dont il auroit dû recevoir tout le feu. Certain que le vent étoit bien établi dans la passe , il donna le signal de sortir , pour que l'on appareillât sans confusion. Il fit porter les vaisseaux de l'avant garde à petites voiles pour laisser le tems aux autres de se mettre en ligne. Comme les batteries de l'ennemi étoient considérablement renforcées , le passage qu'il avoit à franchir étoit beaucoup plus difficile que la première fois. L'entreprise eut cependant tout le succès désiré par le bon-ordre que le Vice-amiral établit & le feu soutenu des premiers vaisseaux qui favorisa la sortie du reste de notre escadre. Nous n'eumes qu'environ cent vingt hommes tués ou mis hors de combat.

Si cette manœuvre habile fait honneur au comte d'Estaing , elle n'en fait pas moins à tous ses officiers & aux équipages. Ces derniers, excédés de fatigue , & qui depuis quarante huit heures n'avoient pas pris de repos, montrèrent la plus grande ardeur pour combattre. Le *Protecteur*,

sur lequel on ne comptoit plus , s'étoit tiré du danger où il étoit & rejoignit la flotte dès que celle-ci fut sortie de la passe.

On apperçut alors l'escadre ennemie qui mouilloit près de l'île de Black-Island. Sitôt qu'elle nous vit , cette apparition à laquelle elle ne s'attendoit pas lui causa la plus grande surprise. Ses vaisseaux formés en ligne , couvroient les frégates & autres plus petits bâtimens de guerre qui ressembloient à un convoi. On compta en tout 37 voiles , savoir : 13 vaisseaux de ligne, 11 frégates , le reste en bombardes , galeres & corvettes. Comme on avoit imaginé avoir à faire à des forces bien plus nombreuses , on vit avec joye que l'amiral Byron ne s'étoit pas encore joint à Sir Howe. Ce général montoit la frégate la *Venus* ; il parcouroit la ligne. Il mit sous le vent le convoi , se placa en échiquier. Nous vîmes à ses manœuvres qu'il avoit le projet de séparer de son escadre les petits bâtimens , qui se refugièrent en effet à Black-

Is-



Islande , afin de faire sa retraite sans avoir besoin de s'occuper de la conservation de ces derniers.

Le comte d'Estaing de son côté ne s'en laissa pas imposer par la bonne contenance des anglois. Aussitôt que tous ses vaisseaux furent sortis de la passe en ordre de bataille , il ordonna une chasse générale , & de faire force de voiles pour arriver sur l'ennemi. Alors nos vaisseaux , comptant trop sur leur supériorité , rompent imprudemment leur ligne ; ils se mettent à la poursuite de l'escadre angloise avec aussi peu de précautions que s'ils n'eussent eu qu'un convoi à intercepter. Le Vice-amiral oublie qu'il doit rester à son poste ; il se sépare de sa flotte , coudre sur les petits bâtimens de l'ennemi , range la côte de Black-Islande comme pour leur couper la retraite. Il devoit charger quelques frégates de ce soin & ne s'occuper que de l'attaque contre l'escadre angloise. Il sentit enfin la faute qu'il avoit faite , & voyant M. de Barras engagé seul contre l'ennemi , il accourt à son secours. Les autres



vaisseaux n'ayant plus de chef pour les commander, ne manœuvrèrent pas comme ils auroient pu le faire, ce qui ne seroit pas arrivé si le général étoit resté à sa place : il parvint cependant à rétablir l'ordre, mais son adversaire avoit su profiter de ses fautes. L'escadre angloise aiant toujours son ordre de bataille en échiquier, tenoit la bordée du large vent-arrière, tandis que la nôtre tenoit une route différente. La journée s'avançoit, il fallut renoncer à combattre & remettre la partie au lendemain. Le comte d'Estaing ne put se diffimuler que par trop de précipitation il avoit laissé échapper la victoire de ses mains. Le Lord Howe pouvoit pendant la nuit prendre la route de New-Yorck ou de New-port. Notre Vice-amiral détacha un bateau américain qui avoit suivi son escadre. On donna des signaux au patron pour nous avertir à la pointe du jour de la route qu'auroit pris l'ennemi, mais on ne le vit plus reparoître.

Le onze, on revit de nouveau l'ennemi qui couroit l'échiquier dans le même ordre

ordre que la veille & qui faisoit force voiles pour s'éloigner de nous. Le comte d'Estaing donna ordre de se couvrir de voiles pour le joindre ; il fut mal obéi, de sorte qu'il fut le seul avec M. de Barras , commandant du *Zélé*, qui atteignit l'arrière-garde de l'ennemi. Lorsque les autres vaisseaux arrivèrent , au lieu de combattre comme ils se trouvoient , chacun voulut avoir le poste qui lui auroit été assigné dans un combat réglé. On perdit du tems, la nuit survint, & pour surcroit de malheur, on fut assailli d'un coup de vent si violent, qu'il ne fut plus question que de s'occuper de sa propre conservation.

Si le comte d'Estaing fut resté, dit-on, dans Newport deux jours de plus, l'escadre angloise eut essuyé seule le coup de vent ; elle eut été ensuite à la merci de la nôtre ; Rhode-Islande tomboit en notre pouvoir ; la guerre eut été peut-être terminée dans cette seule campagne & l'Amérique reconnue indépendante.

Il est plus aisé de critiquer que d'exécuter. Le comte d'Estaing a fait des fautes,

tes, il est vrai; mais quel est le général qui n'en fait pas ? La plus grande sans doute, c'est de n'avoir par attaqué Howe le 11 août, comme il pouvoit le faire avec avantage. Il eut pu réparer sa faute le 12, s'il avoit été mieux secondé & qu'il n'eut pas essuyé ce coup de vent. On regarde cette campagne comme finie ; le Vice-amiral fera mieux l'année prochaine, l'expérience lui servira de leçon :

Adieu, mon cher Comte ! Je suis &c.

## LETTRE XII.

DE BERLIN, le 20 Janvier.

*Du Comte de.... à Mr. de....*

On me mande de Breslaw, que S. M. a toujours de fréquentes conférences avec le prince de Repnin, ambassadeur de Russie ; que ce dernier a rendu compte à sa souveraine de toutes les démarches que le Roi de Prusse avoit faites pour engager la cour de Vienne à renoncer à ses prétentions sur la Bavière, & de la nécessité où S. M. s'étoit trouvé de  
pren-



prendre les armes pour soutenir les droits du corps germanique & d'un co-état de l'empire. qui, sans son intervention, se seroit trouvé dépouillé d'une succession qui lui appartenoit légitimement. Voici une anecdote que j'ai oublié de vous communiquer, qui est très intéressante & qu'on m'assure être très vraie : Lors de la rupture des négociations au mois de juin, le Roi écrivit encore une lettre à l'Empereur. S. M. Impériale renvoya cette missive sans l'ouvrir, & dit qu'elle n'avoit rien à ajouter à la dernière réponse qu'elle avoit faite. On motive cette conduite de l'Empereur sur l'assurance qui lui avoit été donnée que les menaces que faisoit le Roi n'étoient pas sérieuses, qu'il ne se risquerait jamais d'entrer en campagne & qu'il finiroit par abandonner la cause qu'il avoit soutenue d'abord avec tant de chaleur. On ajoute que le comte de Laschi ne fut pas de cet avis, & que l'Empereur lui aiant dit: „ Je suis curieux de voir comment le „ Roi de Prusse aura reçu la lettre que je „ lui ai renvoyée sans la décacheter. „ — *Il vous apportera la réponse lui-même, répondit*

dit le général antrichien, *Et vous ne tarderez pas à la recevoir.* Il ne se trompoit pas.

Mais pour en revenir à la Russie, cette cour avoit fait remettre à la diète de Ratisbone, le 17 Décembre dernier, par son ministre le baron d'Assembourg, une déclaration dans laquelle elle notifioit le parti qu'elle étoit résolue de prendre relativement à l'affaire de la Baviere, dans le cas où les choses ne s'arrangeroient pas pendant l'hiver, Elle disoit que, si sa médiation étoit sans effet, elle étoit résolue d'agir avec vigueur en sa qualité d'alliée & d'amie du Roi de Prusse & des autres princes d'Allemagne avec lesquels la cour de Berlin faisoit cause commune.

La réponse que le cabinet de Vienne a faite à cette déclaration, portoit en substance „ que Leurs Majestés Impériales „ avoient vu se développer d'une manière „ bien agréable pour elles les sentimens „ & les bonnes intentions qui avoient déterminé l'Impératrice de Russie à faire „ remettre à la diète de l'empire sa représentation amicale, ainsi que la manière „ affectueuse avec laquelle elle avoit bien

„ vou-

„ voulu accepter la médiation qui lui  
 „ avoit été offerte conjointement avec  
 „ S M. T. C. &c. &c.

„ Que S M. l'Impératrice-Reine n'avoit  
 „ pu se dispenser de faire valoir ses droits  
 „ & ceux de sa maison sur une partie de  
 „ la succession de la Baviere ; qu'elle avoit  
 „ cru pouvoir s'entendre à l'amiable sur  
 „ cet objet avec M. l'Electeur palatin.  
 „ Ce procédé, quoique très régulier, ne lui  
 „ avoit pas moins occasionné une guerre  
 „ qu'elle vouloit éviter. Cependant, que  
 „ depuis qu'elle avoit été attaquée, elle  
 „ avoit fait tout ce qui étoit possible &  
 „ convenable à sa dignité pour ramener  
 „ la paix, sans pouvoir y réussir. Qu'elle  
 „ avoit donné les plus grandes preuves  
 „ de sa sincérité dans les conférences te-  
 „ nues à Braunau, en offrant à la cour  
 „ palatine de lui restituer toute la partie  
 „ de la succession de Baviere qui lui étoit  
 „ dévolue, & même de renoncer à tous  
 „ ses droits, sous la condition expresse  
 „ que l'ancien ordre de succession établi  
 „ dans la maison de Brandebourg au su-  
 „ jet des margraviats de Franconie se-  
 „ roit maintenu, Que cette proposition ne  
 „ fut



„ fut faite de la part de l'Impératrice que  
 „ parce qu'elle lui parut fondée, & aussi  
 „ un moyen de ne point altérer les pos-  
 „ sessions actuelles d'Allemagne.... Mais  
 „ il est arrivé, comme l'on sait, que S. M.  
 „ Prussienne a jugé ne pas devoir se pré-  
 „ ter à la paix au prix de cette condes-  
 „ cendance ; que l'on a même cru pou-  
 „ voir se permettre de supposer une ar-  
 „ rière-pensée & des intentions douteu-  
 „ ses à S. M. l'Impératrice. Elle croit au  
 „ reste pouvoir se flatter que toutes les  
 „ puissances impartiales n'ont pu l'en  
 „ soupçonner. Elle espère aussi que S. M.  
 „ l'Impératrice de Russie dont elle con-  
 „ noît & honore l'équité, voudra bien  
 „ être convaincue de cette vérité.

Cette réponse se termine en disant : „ que  
 „ S. M. l'Impératrice abandonne le choix  
 „ des moyens de conciliation à Leurs Ma-  
 „ jestés Impériales & Très Chrétienne, &  
 „ qu'elle ne peut mettre en de meilleures  
 „ mains le soin de ses intérêts & de sa  
 „ dignité. Que cependant elle désireroit  
 „ qu'on préférât à l'idée d'un congrès où  
 „ de toute autre négociation qui pourroit  
 „ causer du retardement, la voie qui pa-  
 „ roitroit

„ roîtroit la plus prompte à ramener la  
 „ paix , s'en rapportant d'ailleurs à S. M.  
 „ Impériale pour faire convenir dès à pré-  
 „ sent d'une suspension d'armes , si elle le  
 „ croit convenable „

Vous voyez , d'après cette réponse de la cour de Vienne , que S. M. Impériale desire la paix. Nous savons cependant que l'Empereur n'est pas du même avis , & qu'il y aura encore quelques coups de fusil de tirés avant qu'on en vienne à une suspension d'armes.

Le Baron de Senkenberg , dont je vous ai parlé , & qui dans l'affaire de la Bavière a rendu son nom célèbre en remettant une copie de l'acte de rénonciation du Duc *Albert d'Autriche* , a eu l'imprudence , à ce qu'on m'écrit , de se rendre à Vienne pour y solliciter , dit-on , une place au conseil aulique de l'empire , vacante par la mort du Baron de Gartner. C'étoit , il faut l'avouer , une grande maladresse que d'aller demander une grace de l'Empereur , après avoir fait une démarche si contraire aux intérêts de la maison d'Autriche. Mais il

y a des gens qui ne doutent de rien , & le Baron de Senkenberg est dans ce cas. Il ignoroit , me mande - t - on , que notre cour , pour justifier l'authenticité de l'acte en question & se laver aux yeux de l'Europe du faux dont on l'accusoit , avoit décliné le nom de celui qui avoit remis copie de cette piece importante. Dès qu'il lut les papiers publics ( ce qu'il auroit dû faire plutôt ) il se hâta de quitter Vienne , mais à peine avoit-il fait deux postes , qu'il fut arrêté par ordre du ministère impérial & constitué comme prisonnier d'état dans une forteresse. Cette démarche étoit un peu violente , car le prisonnier n'est point sujet de Leurs Majestés Impériales. On en a sans doute senti toute l'irrégularité , & l'on m'assure que le Baron de Senkenberg a été relâché sur sa parole-d'honneur qu'il a donnée de ne point quitter Vienne , & de se présenter , toutes les fois qu'il en seroit requis , devant les commissaires nommés pour examiner tout ce qui est relatif à cet acte de renonciation & à sa découverte. Cet examen a été entamé le 26 Décembre dernier. Ce qui est



est arrivé au Baron de Senkendorff doit servir d'exemple à tous ceux qui, n'ayant aucune mission, veulent se mêler des affaires des souverains. Les querelles de ces derniers sont comme celles entre mari & femme , ou entre deux amans ; ils se brouillent ensemble , souvent pour des riens , & lorsqu'ils se raccomodent, ils se disent tout & sacrifient presque toujours ceux qui ont voulu prendre part à leurs différens. Le Baron de Senkenberg s'est conduit avec beaucoup de maladresse ; il auroit pu faire connoître l'existence de l'acte en question , sous le voile de l'anonyme, & indiquer par une lettre qu'on en trouveroit chez lui la copie. Alors il n'eut pas été compromis ; notre monarque au contraire l'eut été, s'il n'eut pas déclaré la source d'où il tenoit cette piece importante, qui décide le cas & annule les prétentions de la maison d'autriche sur la Bavière.

Malgré la déclaration de l'Impératrice-Reine & l'envie qu'elle témoigne de terminer la guerre , ses troupes cependant

ne cessent de harceler les nôtres. Le 25 du mois dernier, le colonel Staader, du régiment de Migazzi infanterie, soutenu par un Major Budey, vint reconnoître notre position dans les environs de la principauté d'Oppeln. Les autrichiens réussirent à repousser nos hussards & à les déloger du poste qu'ils occupoient. Ce succès leur fit croire qu'ils pourroient s'emparer de la ville de Neustadt; mais le régiment d'infanterie du Prince de Prusse qui s'y trouvoit cantonné, leur fit une si chaude réception qu'il furent obligés de s'en retourner plus vite qu'ils n'étoient venus. Le 28, il y eut un autre petit choc entre quelques escadrons de notre cavalerie & celle de l'ennemi. L'intention de ce dernier étoit de nous attirer dans une ambuscade, mais il ne put y réussir. Nous eumes quelques tués & blessés & fîmes notre retraite en bon ordre.

Cette petite guerre cependant ne laisse pas que de fatiguer nos troupes, qui doivent toujours être sur le quivive. L'armée légère de l'Empereur est nombreuse;

se ; elle est commandée par d'excellens officiers, & nous devons être continuellement sur nos gardes pour empêcher toute surprise.

Vous avez perdu un bon général dans le comte de Wurmser. De l'aveu du Roi, c'est une excellente acquisition qu'a fait l'Empereur; il possède à fond toutes les règles de guerre, & son nom nous en impose ; ce n'est pas peu dire, car nous avons la prétention d'avoir quelques régimens de Hussards qu'on peut appeler des troupes d'élite, & ceux de Wurmser sont dignes de nous. Vous voyez que nous savons rendre justice à nos ennemis. Des avis que le Roi a reçus, portent que ce général médite quelque projet. S. M. a envoyé ordre de se tenir sur ses gardes, & elle a déclaré que l'officier qui se laisseroit surprendre dans son poste, seroit cassé & puni suivant l'exigence du cas. Le Roi, pour éviter quelque nouvelle surprise de la part des ennemis, s'est résolu, m'écrit-on, de les prévenir. Depuis l'affaire du 25 & de 28 du mois dernier, il a été en grande correspondance à ce sujet avec



le prince héréditaire , & le résultat a été d'attaquer les autrichiens. Le général de Stutterheim reçut en conséquence l'ordre de s'avancer, le 9 du courant, avec de l'infanterie & de la cavalerie pour les déloger de quelques villages qu'ils occupoient dans les environs de Jägerndorff & de Hölzenplitz. L'ennemi aiant eu avis de la marche de nos troupes , s'étoit déjà replié derrière Pelgersdorff , où il se proposoit de tenir ferme , mais il fut obligé de se retirer après quelques heures de combat. On fit prisonnier le Major de Carlstadt , qui , dans sa retraite , tomba avec son cheval dans un fossé , d'où il ne put se relever à cause de la quantité de neige dont il étoit rempli. On fait beaucoup l'éloge du prince de Hohenlohe , qui, dans toutes ces escarmouches , montre une activité étonnante & se trouve toujours un des premiers à la tête de la troupe qu'il commande.

Le 11 , il y eut une affaire plus sérieuse. Le prince héréditaire aiant résolu de se débarrasser de tous ces postes ennemis dont il étoit entouré , concerta avec le général

ral de Stutterheim les moyens de réuffite, & il fe mit en marche le même jour à cinq heures du matin avec 28 bataillons d'infanterie, 29 efcadrons de cavalerie & de huffards, 2 régimens de cuiraffiers, 28 pieces de canon de 12 livres de balle, 11 obufiers & 8 pieces d'artillerie volante; le général de Falckenheim avoit avec lui la groffe artillerie. Les mefures étoient fi bien prises que nos troupes arrivèrent toutes enfemble à la vue de l'ennemi, qui fe trouvoit en ligne & prêt à nous bien recevoir, ce qu'il fit d'abord par une cannonade affez vive; mais à l'approche de notre avant-garde commandée par le prince de Hohenlohe, il fe retira par les défilés d'Obersdorff vers les hauteurs, où il fut attaqué par nos dragons & huffards. Nous perdimes quelques-uns des nôtres en voulant déloger l'ennemi de quelques redoutes & fortins où il s'étoit retranché près de Mesnick. Ce village, ainfi que ceux de Brunsdorf & Olberdorf, où les autrichiens s'étoient établis, furent brûlés, & tous les ouvrages qu'ils avoient construits pour leur défenfe entièrement détruits. Par cette expédition, le Prince

héritaire a un peu éloigné de lui toutes ces troupes qui harceloient les nôtres , & empêché , à ce qu'on assure , la réussite d'un projet que l'on méditoit contre nous pour tomber en forces sur quelques-uns de nos postes & nous faire un mauvais parti. Dans la relation donnée par les autrichiens sur cette affaire , ils prétendent que nos troupes n'ont pas témoigné toute l'ardeur pour combattre à laquelle on s'attendoit. Nous sommes plus vrais & nous rendons justice à nos ennemis ; ils ont montré dans cette petite affaire tout le courage possible. Malgré cela , nous avons réussi dans notre entreprise & nous les avons obligés d'abandonner les différens postes où ils s'étoient retranchés ; c'est tout ce que nous voulions. Lorsque nos troupes retournoient dans leurs quartiers , les autrichiens parurent vouloir tomber sur notre arrière-garde , principalement sur la colonne du corps du prince-héritaire , commandée par le prince de Hohenlohe ; mais lorsqu'ils virent les dispositions que ce dernier faisoit pour les recevoir , il se contentèrent de quelques volées



volées de canon qu'on leur envoya & se retirèrent. Je ne vous dirai point le nombre de nos morts & blessés ; c'est chez nous comme chez vous & partout ailleurs ; jamais on n'accuse vrai sur ce point, & il n'y a que les défunts qui pourroient donner un démenti aux faiseurs de relations. Il n'y a pas de combat où les autrichiens ne nous tuent ( avec la plume bien entendu ) deux ou trois cens hommes. Nous en faisons autant de notre côté. Il vaut mieux détruire l'espèce humaine de cette maniere que par le canon....

On m'écrit aussi de Breslaw , qu'un nouveau prétendant se met sur les rangs pour la succession de Bavière , & qu'il a adressé à cet effet une grande dépêche au Roi pour le prier d'être son défenseur. Ce rejetton de la maison palatine , qu'on nomme le Prince de *Löwenstein-Wertheim* , soutient qu'il a un droit acquis , plus proche que le duc des Deux-ponts , & qu'il descend de *Frédéric le riche* électeur palatin. On dit que le Roi a plaisanté sur cette prétention & qu'il a dit : *Les branches ai-*

*nées ne sont pas heureuses ; celle de ma maison a porté longtems le nom de Comte ; moi , de la branche cadette , je suis Roi. Je trouverois fort mauvais que quelque petit cousin de Hohenzollern voulût y trouver à redire. Le duc des Deux-Ponts est reconnu , & M. le Prince de Löwenstein vient trop tard. Je ne peux faire droit à sa requête. Vous voyez , Monsieur ! que notre monarque , malgré ses grandes occupations , conserve toujours sa bonne humeur. On me mande qu'il ne se ressent point des incommodités auxquelles il est fort sujet pendant l'hiver. Nous faisons des vœux pour que le ciel nous conserve encore longtems un souverain qui occupe le trône avec tant d'éclat. Notre Princeroyal déploie dans cette guerre un caractère qui nous est d'un augure favorable pour son regne futur. En outre de ses talens pour la guerre dont il a donné des preuves pendant cette campagne, il s'occupe dans son cabinet des moyens de rendre ses sujets heureux lorsqu'il sera leur maître. Il avoue lui-même qu'il aura une tâche difficile à remplir , surtout succédant à un aussi grand Roi que Frédéric. Il veut*

être

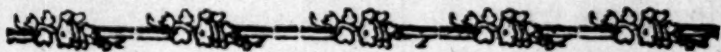
être le pere & l'ami de son peuple. Comme il a montré beaucoup de fermeté dans les circonstances critiques où il s'est trouvé, & qu'il n'a jamais sacrifié ses amis comme il auroit pu le faire pour plaire au Roi, je crois qu'on pourra compter sur sa parole lorsqu'il sera parvenu au trône, & qu'il sera constant dans ses alliances comme dans son amitié. Il vient de montrer la plus grande sensibilité pour la perte d'un homme auquel il étoit très attaché: je veux parler du Baron de Humboltz, qui avoit été son instituteur & l'avoit, pour ainsi dire, élevé. Il auroit pu, un jour, jouer un grand rôle, si la mort ne l'avoit point enlevé.

Comme je suis assez lié avec le ministre d'Angleterre, il m'a dit en confidence que votre cabinet cherchoit à faire rompre l'alliance que la Hollande avoit avec l'Angleterre. Il m'a ajouté que vous vous étiez assuré de la pluralité dans la province de Hollande, & que la ville d'Amsterdam vous étoit absolument dévouée; mais qu'en revanche, le Stadhouder n'étoit pas de vos amis



amis , que ce prince avoit beaucoup à se plaindre de la France à son égard, & surtout de la hauteur avec laquelle vos ambassadeurs le traitoient. Je suis d'opinion que les hollandois feront mal de se mêler de votre querelle avec l'angleterre ; le seul parti sage qu'il aient à prendre, c'est celui d'une parfaite neutralité. Mais pour se faire respecter des deux partis , ils doivent armer par terre & par mer , & faire notifier par leur ambassadeur qu'ils se déclareront contre celle des deux puissances beligerantes qui insultera son pavillon. S'ils ne se conduisent pas de cette manière, je crains bien qu'ils ne soient en mêmetems la dupe des françois & des anglois. Vous voyez avec quelle franchise je vous parle. Vous ne serez peut-être pas de mon avis, mais nous n'en resterons pas moins bons amis. Comme nous ne sommes que spectateurs , nous pouvons raisonner à tort & à travers sur tous les événemens qui se passent. Les acteurs qui représentent sur la scene politique de l'europe sont de trop grands personnages pour prêter attention à ce que nous disons ; ils continue-

tinneront de faire tout ce qui leur plaira, sans déferer à nos conseils. Adieu, Monsieur. Qu'en est-il du procès de mon cher amiral Keppel ? J'en veux aux anglois d'avoir souffert qu'ont traduit ce brave homme en justice. Je suis &c.



## LETTRE XIII.

DE PARIS, le 15 Février,

*De M. de... au Comte de...*

**M**e voici à Paris, mon cher comte ! Je n'ai pu me dispenser de prendre part aux fêtes qui se sont données ici au sujet de l'heureux acouchement de la Reine. Quelle satisfaction ne doit-ce pas être pour des souverains que de regner sur un peuple aussi aimant que les françois ; j'ai encore vu avec plaisir cet enthousiasme de la nation pour ses maîtres. Il faut aussi convenir que Leurs Majestés ont mis toutes les graces & la bonté possible dans la manière dont elles ont reçu les hommages de leurs sujets. Leur affabilité a permis à de simples particuliers d'oser leur  
of-

offrir des fleurs ou autres objets analogues à la fête du jour. Chacun étoit enchanté de pouvoir dire : j'ai présenté telle ou telle chose au Roi & à la Reine, qu'ils ont daigné accepter.

Vous n'avez point dans votre capitale de sainte qui soit la patronne & la protectrice de la ville. Nous autres françois , toujours galans , nous avons choisi pour intercéder en notre faveur en paradis, une jolie paysane de Nanterre ( village situé à une lieue d'ici ). Elle étoit née de pauvres parens, mais elle étoit aussi vertueuse que belle , dit-on. Elle mourut vierge, fit des miracles pendant sa vie & après sa mort. Il paroît que la faveur dont elle jouit dans le ciel n'a point diminué , car , au dire de tous nos parisiens , elle continue toujours d'en faire. Du tems de la maladie de Louis XV , elle fut invoquée comme de coutume , mais ce fut en vain. Quelqu'un qui apprit en sortant de l'église que le Roi n'étoit plus , dit : *Oh pour cette fois notre Gènevieve est tombée en disgrâce, & Dieu ne l'a point écoutée....* —

Vous



„ Votre avez-tort , lui répondit un autre ,  
 „ n'est-il pas mort ? „ . . . . .

Mais pour en revenir à nos souverains, la bonne ville de Paris crut devoir se signaler par des fêtes brillantes & témoigner sa joye dans ce moment d'allégresse. On avoit désespéré que la Reine pût avoir des enfans , mais la naissance d'une princesse donne l'espoir qu'elle en aura d'autres encore & qu'elle accouchera d'un Dauphin. Tous les préparatifs étant faits, Leurs Majestés partirent le 8 de Versailles avec toute la famille royale , & furent reçues, comme il est d'usage, à l'endroit où étoit jadis la porte de la *Conférence*, par le duc de Coëssé, gouverneur de Paris & par le prévôt des marchands qui porta la parole. Le Roi & la Reine quittèrent leurs équipages de voyage pour se mettre dans leurs carrosses de parade, & traversèrent. en grand cortège, tout Paris pour se rendre aux églises de Notre-Dame & Sainte-Géneviève. Leurs Majestés étoient précédées par les princes-du sang.

La

La Reine aiant témoigné le desir qu'elle avoit qu'une partie de l'argent destiné aux fêtes fût employé à marier & établir cent pauvres filles vertueuses avec des artisans honnêtes ; notre archevêque de Paris fit, de concert avec les curés , la répartition de ces mariages sur chaque paroisse. Le choix aiant été fait , on fit venir les futurs époux dans la métropole ; on les rangea sur deux hayes , afin que Leurs Majestés pussent les voir lorsqu'elles traverseroient la nef de Notre-Dame. Ces nouveaux mariés étoient tous en habits uniformes & proprement mis. La dot pour chacun étoit de 500 livres qui devoient être employées à l'achat d'une maîtrise ou autre objet que les mît en état de subsister. La Reine s'étoit engagée à payer les mois de nourrice du premier enfant qui naîtroit de chacun de ces mariages , & promettoit une layette & un tiers de plus du prix des mois de nourrice aux mères qui allaiteroient elles-mêmes leurs enfans. On a beaucoup approuvé cette idée ; le gouvernement devoit même forcer les femmes du peuple de nourrir elles-mêmes ; de cette manière les maris ne seroient plus

plus exposés à être privés de leur liberté par l'impuissance de payer les mois de nourrice. On ajouta à ces cent mariages, celui de deux époux qui depuis 50 ans vivoient ensemble, & qui renouvelèrent la foi qu'ils s'étoient jurée. Ce spectacle m'a attendri jusqu'aux larmes. Les deux sexagénaires avoient à leur suite, leurs enfans, petits-enfans & arrière petits-enfans. On fit jouir ces deux vieillards des mêmes avantages que les autres ; ils furent habillés & reçurent la dot.

Les mariages furent célébrés en présence de Leurs Majestés ; tous ces époux & épouses ne s'attendoient pas à avoir pour témoins de leur union des personnages aussi augustes. La cérémonie finie, le Roi & la Reine se rendirent à l'église de Sainte-Généviève, & retournèrent de ce dernier endroit à la Muette, au milieu d'une foule innombrable qui s'étoit rassemblée partout où ils devoient passer. Leurs Majestés ont paru on ne peut plus contentes de l'accueil qu'elles ont reçu dans la capitale. On rapporte que le Roi a dit à son



auguste épouse : *Vous voyez , Madame ! ce qu'ils font pour la naissance d'une fille ; jugez de ce qu'ils feront , si vous leur donnez un Dauphin.* Il n'est pas possible , mon cher comte ! de mettre plus de graces que n'en met notre Reine dans tout ce qu'elle fait ; elle est pleine de bonté & d'amabilité ; elle n'a point cette fierté à laquelle nous étions accoutumés. Nos Reines jadis ne pouvoient manger avec personne que le Roi ou la famille royale ; les deux tiers de l'année elles mangeoient seules , entourées d'une cour nombreuse & très ennuyeuse. Notre souveraine a réformé cette étiquette ridicule. Nos vieilles duchesses , dont quelques-unes sont remplies de hauteur & de prétentions , n'ont pas approuvé cela ; elles vouloient conserver l'importance que leur donnoit une prérogative antique & absurde ; je veux parler des honneurs du tabouret, dont elles jouissoient en présence de la Reine , tandis que les autres femmes de la cour , qui n'étoient pas duchesses , devoient se tenir debout. Maintenant cet usage n'a plus lieu qu'au grand-couvert. Leurs Majestés font  
des

des soupers très agréables dans les petits appartemens , où elles admettent tour-à-tour les personnes de la cour qui font d'une société agréable. La Reine choisit les plus jolies femmes, sans craindre qu'aucune d'elles puisse devenir sa rivale. Je suis d'opinion que c'est le meilleur moyen pour n'en point avoir ; elle a au reste tout ce qu'il faut pour être préférée.

Une de nos célèbres Terpsicores de l'opera ( Mademoiselle Guimard ) avoit imaginé de donner une fête au Vauxhall de la foire St. Germain , en réjouissance de l'heureux accouchement de notre souveraine. Cette petite Reine de théâtre voulut aussi faire un mariage. La dot consistoit, outre 25 louis de contribution fournie par les danseurs de l'opera, en une souscription de 24 livres pour avoir entrée à cette fête. Chacun s'est empressé de prendre des billets, dont le nombre a formé, dit-on, une somme de plus de trente mille livres. Mais notre archevêque de Paris, rigoriste très sévère, n'a pas voulu permettre que ce mariage fût célébré au Vauxhall ; il a prétendu que ce seroit bles-

ser la décence & les mœurs ; & il obtint en conséquence un ordre de la cour pour empêcher qu'il n'eut lieu dans ce temple du plaisir. La Demoiselle Guimard , qui n'en a pas voulu avoir le démenti , a pris le parti de faire la noce chez elle , sa maison étant très propre à une fête de cette espece.

Je vous annonce avec plaisir , mon cher comte ! que l'amiral Keppel , que vous aimez & moi aussi , vient d'être déchargé de toute accusation. Ce brave officier a confondu ses ennemis & nous a instruit , pendant le cours de son procès , de tout ce qui s'est passé au combat d'Ouessant ; la relation differe un peu de celle donnée par le comte d'Orvilliers. C'est le 11 de ce mois que le jugement a été prononcé par les douze membres du conseil de guerre ; en voici le dispositif :

*La cour , conformément à un ordre des Seigneurs de l'amirauté , en date du 3 Décembre dernier , adressé à Sir Thomas Pye , a procédé à l'examen d'une accusation présentée par le Vice-amiral Sir Hugues Palisser , contre l'ho-*

nora-



*norable amiral Auguste Keppel , pour manque de conduite & négligence de devoirs à plusieurs égards dans les journées du 27 & 28 Juillet 1788., comme il est mentionné dans un papier qui accompagne l'ordre ; ainsi qu'au jugement du dit Vice-amiral sur ces chefs. Et la cour ayant entendu les dépositions des témoins ainsi que la défense de l'accusé , & ayant murement & sérieusement examiné le tout , est d'avis que l'accusation est mal fondée & malicieuse ; vu qu'il a été prouvé que le dit amiral , bien loin d'avoir laissé échapper par manque de conduite ou négligence de devoir dans les deux journées indiquées ci-dessus, l'occasion de rendre un service essentiel à l'état , & d'avoir entaché l'honneur de la marine britannique , s'est conduit au contraire comme un officier judicieux , brave & expérimenté. Pour ces raisons , la cour absout unanimement & honorablement auguste Keppel sur les différens points de l'accusation portée contre lui, & en conséquence il est pleinement & honorablement justifié par la présente.*

Après que le juge-avocat eut fait lecture de ce prononcé , Sir Thomas Pye,

président du conseil de guerre , remettant l'épée à l'amiral Keppel , lui dit :

*Amiral Keppel ! c'est un très grand plaisir pour moi de recevoir dans cet instant les ordres de la cour à laquelle j'ai l'honneur de présider , pour vous féliciter , en vous remettant votre épée , de ce qu'elle vous est rendue avec tant d'honneur ; espérant qu'avant peu vous en ferez encore usage , pour la défense de votre patrie contre nos ennemis, & que votre Souverain vous confiera de nouveau le commandement de ses forces navales que vous méritez.*

On ne fut pas plutôt instruit à Portsmouth de l'issue de ce procès , que la joye fut générale , & aussi grande que si l'on eut remporté une victoire signalée. On se répandit de toutes parts en éloges sur l'impartialité des juges qui s'étoient , disoit-on , couverts de gloire en se mettant au dessus de toute influence , & en n'ayant aucun égard aux recommandations , ni aux intrigues secrètes qu'on avoit fait jouer pour perdre un amiral , qui avoit servi pendant quarante ans sa patrie avec distinction , & qui n'avoit jamais brigué pour obtenir

nir de l'emploi. En effet l'amiral Keppel fut toujours aussi modeste que brave ; jamais on ne le vit faire antichambre chez les ministres ni solliciter des graces ; il attendit toujours qu'on eut besoin de lui. On ne le mit en activité que dans les tems de danger public ; il se comporta de manière à justifier le choix qu'on avoit fait de lui. Il sentit que le grade auquel on l'avoit élevé lui attireroit des ennemis , qu'on chercheroit à ternir sa réputation , mais il se reposoit sur la pureté de ses intentions. Forcé de se justifier , il fit ce qu'il put pour arrêter les murmures. Il se crut obligé de voir le premier Seigneur de l'amirauté ; il s'ouvrit à lui avec la même confiance qu'il l'auroit fait dans le sein d'un ami. Il eut tort , mais le caractère franc & loyal de l'amiral Keppel , ne lui permettoit pas de soupçonner qu'on lui tendroit des pièges & qu'on chercheroit à le prendre par ses propres paroles.

Vous verrez , mon cher comte ! dans les papiers-publics , une lettre de l'amiral Keppel au président du conseil de guerre , qui vous instruira beaucoup mieux que je ne pourrois le faire sur cette affaire.



L'illustre accusé , en sortant du conseil de guerre , fut accueilli avec acclamation par tout le peuple. Tous les capitaines de vaisseaux qui étoient en rade ont donné , le 12 , un grand diner à leur amiral ; on y porta la santé de ce dernier à plusieurs reprises. Le soir il y eut une magnifique illumination dans toute la ville ; on tira un superbe feu d'artifice , suivi d'un grand bal , qui fut ouvert par le duc de Cumberland & la duchesse de Rockingham. Sir Hugues Palisser fut traité comme il le méritoit ; le peuple s'assembla devant la maison qu'il avoit occupée à Plymouth , il en brisa tous les meubles. Il pilla aussi celle du docteur Meck , médecin de la garnison , qui refusa d'illuminer. Le 13 , l'amiral Keppel reçut l'ordre du Roi , d'arborer de nouveau son pavillon sur le vaisseau la *Victoire* ; cette cérémonie eut lieu au milieu des acclamations & des cris de *vivat Keppel, & meure le calomniateur Palisser*. Le Bureau de l'amirauté , protecteur de ce dernier , n'a pas osé se montrer ouvertement en sa faveur. Pour donner une satisfaction à toute la marine qui crioit *Tolle* contre lui , il a notifié formellement

lement que Sa Majesté avoit rayé le nom du chevalier Palisser de la liste des amiraux, & l'avoit pareillement démis de sa place de commissaire de ce bureau.

Ce jugement a produit à Londres la plus grande fermentation, parmi le peuple surtout. Dès qu'on eut l'avis que l'amiral Keppel avoit été absous, la populace, à laquelle s'étoient jointes des personnes de la première distinction, s'attroupa en différens endroits & se livra aux plus grands excès. Outre la maison de Sir Hugues Palisser, on a encore pillé celles du Lord Mulgrave, du capitaine Hood & de plusieurs autres. Comme on paroissoit en vouloir aux Lords North, But & Germaine, & que ces ministres auroient pu être les victimes de la haine qu'on leur portoit, on a été obligé de les faire évader pendant la nuit pour les soustraire à la fureur du peuple. On les regarde comme fort heureux d'avoir échappé; c'étoit le moment de se venger d'eux pour la guerre affreuse qu'ils ont suscitée en Amérique, & qui aura les suites les plus

nestes pour l'Angleterre. Le tumulte a été appaisé par les gardes à pied & à cheval qui sont accourues & ont arrêté quelques mutins.

La chambre des communes, ainsi que le corps municipal se proposent de complimenter l'amiral Keppel & de lui adresser des remerciemens publics pour la conduite qu'il a tenue au combat d'Ouessant & les manœuvres qui l'ont suivi , auxquelles on doit la prise des vaisseaux françois qui revenoient des Indes & de la Chine.

Le ministère anglois doit être un peu honteux de la démarche qu'il a faite ; mais il paroît que ceux qui le composent sont comme les femmes qui se prostituent ; ils ont levé le masque , & cette nation si fiere de sa liberté , n'en fait usage que pour casser des vitres , piller des maisons , & ne montre point cette énergie qui seroit nécessaire pour faire renvoyer des ministres qui se jouent d'elle impunément. La chambre des communes est absolument vendue à la cour , une partie des membres qui la forment son intéressés dans les fournitures



tures de l'armée ou de la marine ; ceux qui n'y ont point d'intérêt sont pensionnés. Il n'y pas d'exemple nulle part d'une pareille corruption. Nos membres du parlement de Paris , qui n'ont point de prétention à la liberté comme les vôtres, s'en montrent davantage les défenseurs. L'autorité leur impose souvent silence, & si notre constitution étoit la même que celle de l'Angleterre , je doute qu'on pût s'assurer de leurs suffrages à prix d'argent, comme cela se pratique chez vous. Nos parlemens de province sont encore plus difficiles à réduire que celui qui est sous les yeux du Roi. Ceux de Rouen , de Rennes & de Grénoble ont parlé quelquefois avec une énergie digne des beaux jours de Rome ; & malgré le pouvoir suprême de notre souverain, qui ne connoit d'autre volonté que la sienne , il défère cependant quelquefois à celle de nos aëropages.

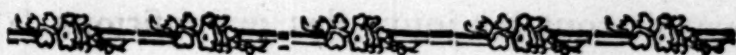
Je trouve que le Roi d'Angleterre est beaucoup plus despote que le nôtre. Il ne peut , à la vérité , faire usage de lettres de cachet , mais il a d'autres moyens de  
se

se venger de ceux qui osent lui résister. Il fait, malgré la nation, une guerre injuste, & l'accable d'impôts pour subvenir aux fraix qu'elle coûte. Si la chambre des communes étoit composée d'hommes vertueux, auroit-elle jamais dû souffrir cet acte du timbre & celui pour le thé qui a revolté ses colonies ? Devroit-elle aujourd'hui consentir aux subsides que l'Angleterre, déjà épuisée, doit payer pour entretenir des flottes & des troupes étrangères pour faire la guerre à ses propres sujets ?

Quant à nous, mon cher Comte ! nous jouons le rôle qui nous convient. Nous avons une ancienne injure à venger, & nous avons profité des circonstances. Je ne vous dirai point que les moyens que nous avons employés soient bien légaux, mais il ne tenoit qu'aux anglois d'en empêcher l'effet. La longue prospérité dont ils ont joui, leur a tourné la tête ; ils ont cru détruire nos flottes comme en 1757, mais ils se sont trompés ; nous avons eu le tems de méditer le projet que nous  
avons

avons d'abaisser nos rivaux , & nous y réussirons.

Dans ma prochaine lettre , je vous donnerai des nouvelles de notre comte d'Estaing , qui l'a échappé belle en se retirant à Boston. Il a été poursuivi par l'amiral Byron qui lui étoit bien supérieur en forces , mais heureusement il lui a échappé. Adieu , mon cher comte. Je suis &c.



## LETTRE XIV.

DE BERLIN, le 28 Janvier.

*Du Comte de... à Mr. de...*

On m'écrit que le comte de Goertz , employé si efficacement auprès du duc des Deux-Ponts pour dissuader ce prince de tout partage de la succession de Bavière avec la maison d'autriche , vient d'expédier deux couriers au Roi , qui sont arrivés à dix huit heures d'intervalle l'un de l'autre. S. M. après la lecture des dépêches envoyées , a travaillé pendant cinq  
heu-



heures dans son cabinet avec son secrétaire intime qui a la partie des affaires étrangères. Ce travail a eu , dit-on , pour objet de nouvelles instructions à donner au comte de Goertz , qui doit se rendre dans différentes cours d'Allemagne pour y négocier au nom du Roi , mais on ignore encore ce qu'il sera chargé de traiter.

Nous avons , Monsieur ! un puissant parti pour nous en Allemagne , & S. M. reçoit tout les jours des propositions de la part de différens princes de l'empire , qui offrent de se joindre à lui pour soutenir la cause de la Bavière & le maintien des libertés germaniques. On me mande que , depuis quelques jours , il se trouve à Breslaw un certain Baron de Grothausen , colonel au service de Hanovre ; qu'il a eu plusieurs conférences avec le Roi qui auroient eu pour objet de faire une guerre générale en Allemagne , & d'obliger la France de s'en mêler , ce qui lui occasionneroit double dépense & l'empêcheroit de porter toute son attention du côté de sa marine. On ne croit pas que le  
né-

négociateur hanovrien obtienne ce qu'il  
 désire ; ce n'est pas à l'âge de 68 ans que  
 notre monarque s'engagera dans une nou-  
 velle guerre qui pourroit être semblable  
 à celle de 1756. Comme il a tout lieu d'être  
 content de la conduite que tient votre  
 cour à son égard , il ne veut point se  
 brouiller avec elle. La manière dont l'an-  
 gleterre s'est comportée envers lui , le  
 met dans le cas de lui rendre la pareille ;  
 il la laissera se battre seule avec vous.  
 Comme il n'a point de marine ni de co-  
 lonie , peu lui importe que l'Amérique soit  
 indépendante & que le commerce de la  
 Chine & des grandes Indes se fasse exclu-  
 sivement par les anglois ou par les fran-  
 çois. Mais il lui importe beaucoup que  
 notre constitution germanique soit con-  
 servée dans toute son intégrité , & que la  
 maison d'autriche ne devienne pas la sou-  
 veraine de toute l'Allemagne , comme l'an-  
 gleterre veut l'être des mers.

On prétend que la cour de Londres a  
 fait demander la garantie de l'élec-  
 torat de Hanovre , dans le cas où la

Fran-

France voudroit y faire une invasion. Le Roi a répondu que S. M. très Chrétienne étoit le bon ami de M. l'électeur de Hanovre, qui n'avoit rien de commun avec le Roi d'Angleterre ; que le premier fournissoit des troupes auxiliaires à la Grande-Bretagne , comme le Landgrave de Hesse & le Margrave d'Anspach , & que la France ne pouvoit pas trouver cela mauvais, ....

Les anglois sentent aujourd'hui la faute qu'ils ont faite de se brouiller avec nous. S'ils étoient resté nos alliés & qu'ils eussent rempli fidèlement leurs engagements, jamais la guerre qu'ils ont à soutenir n'auroit eu lieu.

L'intention du Roi , suivant ce qu'on m'écrit de Breslaw , est de commencer la campagne de bonne-heure. On a tenu des conférences à ce sujet en présence du prince de Repnin. S. M. seroit d'avis que l'armée Russe se porte dans la Pologne autrichienne ; par cette manœuvre , elle appuyeroit l'aile gauche du Roi & lui faciliteroit les moyens de tenter quelque coup

im-



important sur la Bohême , en supposant qu'on soit décidé à y entrer. Ce projet éprouve , dit-on , des contradictions ; le prince-royal de Prusse , qui s'est couvert de gloire à la retraite de notre armée , travaille à un autre plan. Le prince Henri & le prince héréditaire en font autant de leur côté.

Malgré tous ces préparatifs , je suis toujours d'opinion que la paix se fera , & qu'une seconde campagne n'aura pas lieu. Si cela dépendoit de l'Empereur , on ne poseroit pas bas les armes de sitôt ; mais comme il est subordonné aux volontés de sa mere , il faudra qu'il se conforme à tout ce qu'elle voudra , & je fais à n'en pouvoir douter qu'elle est résolue de faire la paix à tel prix que ce soit.

En attendant , nous continuons de nous battre ; nous venons d'éprouver un échec auquel le Roi a été fort sensible. Le 18 de ce mois à 4 heures du matin , le général de Wurmsér , à la tête de 19 bataillons d'infanterie , 3 régimens de cavalerie , 1500 croates & quelques arquebusiers , se trou-

va aux portes de Habelshwerdt, sans qu'on eut eu le moindre avis de sa marche. Les portes furent brisées en un instant à coups de canon & occupées aussitôt par l'ennemi. Sa cavalerie s'étant avancée sans éprouver la moindre résistance, s'étoit mise en ordre de bataille au milieu de la ville. Notre régiment de Luck, qui se trouvoit dispersé dans ses quartiers, n'eut pas même le tems de prendre les armes & de se réunir pour faire tête à l'ennemi; il fut forcé de se rendre prisonnier ainsi que le général-major qui le commandoit, le prince de Hesse-Philipstadt. Les drapeaux, la caisse militaire, les munitions, tout fut pris; il ne se sauva qu'un détachement de 72 hommes commandé par le Major Raab, qui se trouvoit de l'autre côté de la ville à quelque distance de la porte. L'ennemi, sans perdre de tems, se porta avec un bataillon d'infanterie contre la redoute près d'Oberschwerdelsdorff; elle étoit occupée par 60 hommes du régiment de Berrenhäuer. Le capitaine Capeller qui les commandoit fit une vigoureuse résistance, & malgré la supériorité des autrichiens,

chiens , il se maintint dans son poste jusqu'à l'arrivée d'un renfort qui lui fut envoyé. Mais ce secours fut inutile , & après un combat des plus opiniâtres il fut forcé de se rendre avec toutes les troupes qui lui restoit. Pendant que l'on en étoit aux mains , 150 hussards de Rosembusch du corps du général Wunsch accoururent , mais leur nombre étoit trop foible pour qu'ils pussent rien opérer. Ce succès de nos ennemis , dû à la négligence de ceux qui étoient aux avant-postes & à quelques autres circonstances qu'on ne dit point , causera la disgrâce d'une partie des officiers qui ont été faits prisonniers , ainsi que celle du général qui les commandoit. Le Roi ne pardonne pas qu'on se laisse battre , & encore moins surprendre. Le capitaine Gattenhoffen , qui commandoit 150 hussards de Laffow hors la porte de la ville par où l'ennemi est entré , sera , dit-on , dégradé. Habelshwerdt a été mis au pillage , & le butin qu'ont fait les autrichiens est assez considérable. Mais un des plus grands avantages qu'ils ont retiré de cette expédition , c'est que le général



de Wunfch se trouve fort incommodé de leur voisinage, & l'on croit que pour se mettre à couvert de quelque nouvelle entreprise, il sera obligé de transférer son camp de Hassitz à Glatz. Nous voudrions bien prendre notre revanche, mais cela ne sera pas aisé. Il faut rendre justice aux autrichiens; leurs troupes sont sans cesse aux aguets, il est presque impossible de les surprendre; nous avons essayé plusieurs fois de le faire & toujours sans succès.

Selon des avis reçus, l'Empereur est d'intention de faire marcher 70 mille hommes de ses troupes vers la Silezie, à l'effet d'y attaquer le prince héréditaire. S. M. a ordonné que, si cette nouvelle se confirmoit, l'armée de S. A. S. fût augmentée à proportion, afin ce prince soit en état de bien recevoir les ennemis. On nous promet un prompt secours de la part des Russes; mais comme ces alliés se hâtent lentement dans tout ce qu'ils font, on ne peut trop compter sur eux. Le Roi attend une réponse de Vienne, qui doit déterminer la paix; l'intention de S. M. I. étant

étant de mettre fin à une guerre qu'elle est fâchée d'avoir commencé.

Je viens de recevoir des détails plus circonstanciés sur la malheureuse affaire de Habelschwert; nos troupes s'y sont montrées avec le plus grand courage. L'attaque commença à la porte de Bohême; en voulant forcer la porte de Glatz où se trouvoit une piece de canon chargée à cartouches, le capitaine d'Alton, qui étoit à la tête de sa troupe, fut tué roide sur la place. Lorsque les ennemis furent entrés dans la ville, ils furent obligés de disputer le terrain pied-à-pied; nos piquets & nos gardes se défendirent avec la plus grande bravoure. Nos gens firent feu des maisons dans lesquelles ils étoient, & les autrichiens perdirent beaucoup de monde. Le général prussien, prince de Hesse-Philipsstadt, aiant été amené prisonnier au colonel Baron d'Alvinzi, cet officier lui représenta que toutes les troupes étant rassemblées sur la place, il étoit inutile de faire résistance, & qu'il ne tenoit qu'au prince de mettre fin au carnage. S. A. S. s'y refusa en disant que son co-

lonel rassembloit encore des troupes. Enfin obligés de céder au nombre, nos gens durent se rendre; mais ce ne fut qu'après avoir fait payer cher aux autrichiens la surprise d'Habelschwerdt. 25 officiers ont été faits prisonniers, ainsi que 7 à 800 soldats & bas-officiers. Le nombre des morts & des blessés est considérable de part & d'autre. Ceux des nôtres qui s'étoient retranchés dans les maisons, ont tué beaucoup de monde aux assaillans.

Pour nous consoler ici de l'affaire d'Habelschwerdt, on vient de publier une relation de ce qui s'est passé près de Wiedenau, Zugenhals & Zuckmantel, où les ennemis avoient envie de pénétrer pour entrer de ce côté dans la Silésie. Le général de Wunsch, qui en fut instruit, prévint les autrichiens, & fit marcher en avant le major de Legensfeld avec quatre bataillons vers Paschkaw, pour observer leurs mouvemens. Comme ils paroissoient tenir ferme dans ce poste, il s'avança lui-même contre Wiedenau à la tête de deux bataillons. A son approche l'ennemi se retira à Zuckmantel. Zigenhals étant

aban-



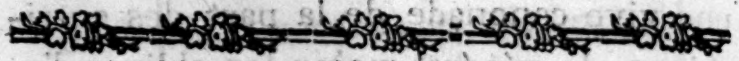
abandonné , notre général y mit 400 hommes , marcha en avant & donna l'ordre d'attaquer les redoutes sur les hauteurs de Helzimberg & de Bischofskuppe. Après une vive canonade de la part des autrichiens , le général-major les obligea d'abandonner les quatre redoutes où ils s'étoient retranchés. Nos troupes s'emparèrent également de Zuckmantel. Cette petite affaire n'équivaut pas à celle d'Habelschwerdt ; on dit qu'elle a coûté à l'ennemi quelques cents hommes que nous lui avons tués.

Le général de Wunsch , pour témoigner aux bataillons qui ont attaqué les redoutes combien il étoit content de leur bravoure , leur a accordé la permission de battre la marche des grenadiers. Vous voyez comment , avec peu de chose , on encourage les gens à se faire tuer.

La princesse Amélie a reçu une lettre du Roi , dans laquelle il lui mande , qu'il lui annoncera dans peu des nouvelles pacifiques , & qu'il espère , avant de mourir

rir , avoir la gloire de s'être montré le défenseur de la constitution germanique, & d'y avoir réussi.

Adieu, Monsieur ! Je suis &c.



## LETTRE XV.

VERSAILLES, le 28 Février.

De Mr. de... au Comte de...

**N**otre brave marquis de la Fayette est arrivé de l'amérique. Les nouvelles qu'il a apportées de ce pays sont fort intéressantes. Il a fait la route sur la frégate américaine l'*Alliante*, que le congrès avoit fait équiper pour le transporter en europe avec M. de Barras & le chevalier de Rimondis, qui furent blessés dans le combat qu'ils ont eu à soutenir contre l'amiral Howe, lorsque le comte d'Estaing sortit de la rade de Newport pour combattre l'escadre angloise.

M. de la Fayette a manqué d'être la victime de son bon cœur & de son humanité. Durant la traversée de Boston ici, il avoit accueilli sur sa route l'équipage du vaisseau britannique le *Sommerfet*, qui avoit échoué.

échoué sur le cap Cod. Cet équipage étoit composé de 60 hommes; on les engagea à s'enroler sur la frégate pour y faire le service, ce qu'ils acceptèrent. Par reconnaissance, ces anglois formèrent entre eux le projet d'égorger tous les françois qui se trouvoient sur le vaisseau, & de ne laisser la vie qu'au seul marquis de la Fayette, qu'ils se propofoient de conduire en triomphe à Londres. Cette entreprise abominable auroit réussi, sans un matelot hollandois qui refusa d'entrer dans un complot aussi horrible. Il fit des représentations à ses camarades, leur remontra que ce seroit payer de la plus noire ingratitude ceux qui les avoient secourus dans le danger où ils se trouvoient; il ne put réussir à les persuader. Alors il découvrit le complot; les coupables furent saisis & mis aux fers; on leur fera subir la peine due au crime qu'ils vouloient commettre. Le retour subit de M. de la Fayette avoit fait croire ici qu'il apportoit quelque mauvaise nouvelle de l'amérique, mais on s'est trompé. Il se rendit, en arrivant, chez son beau-pere le duc d'Ayen &



chez M. le comte de Maurepas. Ce dernier le reçut d'une manière très distinguée, causa longtems avec lui sur les affaires de l'amérique. Le marquis de la Fayette l'assura que, malgré les efforts du parti que les anglois conservoient encore parmi les insurgens, ces derniers ne retourneroient jamais sous la domination de l'angleterre, & que la France pouvoit compter sur le général Washington qui étoit l'ame du congrès; qu'il ne souffriroit jamais une réconciliation avec la mère-patrie, ni ne feroit point la paix avec l'angleterre que l'indépendance des états-unis ne fût reconnue. Le Mentor fut content du récit qu'on lui fit des fermes dispositions où étoient nos alliés. Comme M. le marquis de la Fayette avoit quitté la France sans permission du Roi, il ne put avoir une audience de S.M. Vous concevez bien que cette petite disgrâce n'est que pour la forme seulement, & quelle ne durera pas longtems. La manière dont s'est conduit en amérique le prétendu coupable, fera bientôt oublier la légère faute qu'il a commise. Il est muni  
de

de lettres de la part du congrès, dans lesquelles il est fait la mention la plus honorable des services qu'il a rendus pendant la campagne. M. Francklin est chargé de lui remettre, au nom de ses commettans, une épée d'or garnie de diamans, comme une marque de la reconnoissance de ceux pour lesquels il a combattu. Les états-unis de l'amérique ont profité de l'occasion pour envoyer à M. Francklin le titre de ministre plénipotentiaire, à la place de celui de député qu'il avoit eu jusqu'alors, avec pouvoir de déployer son nouveau caractère non seulement près de S.M.T.C. mais aussi dans toutes les autres cours de l'europe où les affaires des américains exigeroient sa présence. Ceci prouve que nous avons anticipé la commission du congrès en reconnoissant M. Francklin comme ministre plénipotentiaire, lors qu'il n'étoit encore que le député des états-unis.

Le jugement porté dans l'affaire de l'amiral Keppel produit ici une grande sensation, ainsi que le discours que cet officier

cier prononça devant le conseil de guerre, dans lequel il justifie la conduite qu'il a tenue depuis le 30 Juin. Il ne pût, dit-il, attaquer les françois, n'ayant sous ses ordres que 20 vaisseaux de ligne, tandis que ces derniers en avoient 32 dans les eaux de Brest, en outre d'un grand nombre de frégates.

Il ajoute qu'ayant fait voile une seconde fois avec son escadre composée de 30 vaisseaux de ligne, dans les premiers jours de Juillet, il rencontra les françois qui en avoient 32, & qui lui parurent un peu surpris de le trouver avec des forces à peu-près égales. *Je ne prétends pas*, continue l'amiral, *jetter aucun blâme sur la conduite du comte d'Orvilliers; je me plais à croire qu'il est brave & qu'il a eu des raisons particulières pour se conduire comme il l'a fait. J'ai cherché à l'attaquer pendant plusieurs jours, il a toujours évité le combat, & je n'aurois pu l'y forcer si le vent ne m'eût pas été favorable le 27; j'en profitai. J'ai, comme on l'a vu, combattu & battu mon adversaire; quoique je l'aye même forcé à chercher un asyle dans ses ports, le succès de mes efforts ne répondit cependant point à mes vœux. Je me hâtai*  
d'at-



d'attaquer l'ennemi une seconde fois ; à quoi il a tenu que je n'aye pu remplir mon dessein , c'est ce qu'on verra par les témoignages que je produirai. J'aurois pu , il est vrai , ordonner la chasse des trois vaisseaux qui étoient en vue le matin du 28 Juillet , mais avec très peu d'apparence de succès. Je préférerois donc de rentrer à Plymouth avec ma flotte maltraitée pour la remettre en état de tenir la mer , n'oubliant pas cependant de laisser deux vaisseaux de ligne pour protéger la rentrée de nos flottes marchandes , ce qui a eu lieu. Cet extrait seul de la défense de l'amiral Keppel le justifie déjà complètement , & prouve plus que toute autre chose que le combat du 27 a été entièrement à son avantage , & qu'il est resté maître du champ de bataille , puisqu'il a laissé deux vaisseaux en station pour assurer le retour des flottes angloises & intercepter les nôtres , ce qui lui a réussi. Il seroit trop long de vous entretenir sur tous les objets qui servent à la justification de l'amiral anglois & qui ne font pas beaucoup d'honneur à nos officiers. Ces derniers mériteroient bien qu'on tint un conseil de guerre contre eux.

On

On a joué ici sur le mot du livre de *Loc*. Nos femmes ont porté des bonnets au *Loc*; leurs coiffures étoient au *Loc*, dans les sociétés on employoit le mot *Loc* à tous propos. Vous connoissez notre frivolité, mon cher Comte! elle est toujours la même. Il est heureux pour nous d'avoir une sainte providence qui nous conduit. Nos ministres, nos généraux ont beau faire des sottises, cette première raccommode toujours tout.

Le marquis de la Fayette a vu le Roi dans une audience secrète; il s'est acquitté, à ce qu'on assure, auprès de S. M. d'une commission importante dont-il étoit chargé de la part du congrès. Mais pour ne point encourager les gens de qualité qui sont au service de sortir du royaume sans permission du Roi, on est convenu que le marquis s'abstiendrait pendant quelque tems de paroître à la cour. Il se consolera de cette petite disgrâce apparente à St. Germain en Laye chez le maréchal de Noailles son beau-pere, où toute la cour s'empresse d'aller le voir. Ce jeune héros ne peut qu'intéresser à tous égards: possesseur d'une fortune très con-

fidé-

fidérable , aiant une femme charmante ,  
il a tout quitté pour aller affronter les  
plus grands dangers. Voila ce qu'on peut  
appeler de la vraie bravoure. Ceux qui  
n'ont d'autre ressource que le métier des  
armes, sont obligés d'exposer leur vie pour  
faire fortune. M. de la Fayette n'étoit  
point dans ce cas ; il a voulu mériter par  
des services signalés des honneurs qu'il  
auroit pu obtenir comme tant d'autres ,  
sans sortir de la France & en passant seu-  
lement trois ou quatre mois à son régi-  
ment & le reste de l'année à la cour ou  
à Paris.

Nous avons appris par M. de Barras bien  
des détails sur le comte d'Estaing , qu'on  
ignoroit. Ce général n'eut pas seulement  
à combattre les ennemis des américains &  
les nôtres , il trouva parmi nos alliés les  
états-unis des difficultés beaucoup plus  
grandes encore. Le meurtre commis  
dans la personne du comte de St. Sauveur,  
dont je vous ai parlé dans mes dernières,  
resta impuni. On avoit, seulement pour la  
forme, rendu une ordonnance, dans la-  
quelle on promettoit 300 piastras à celui  
où



ou celle qui dénoncerait les auteurs du tumulte dans lequel M. de Saint Sauveur fut tué & plusieurs officiers françois blessés. Le comte d'Estaing parut content, en apparence, de cette satisfaction, qui ne produisit aucun effet. Boston étoit rempli de Torys qui détestoient les françois; il fallut donc user de beaucoup de politique & d'adresse dans un pays où l'on devoit se tenir en garde contre ceux qui passaient pour nos amis, encore plus que contre les ennemis.

Le comte d'Estaing qui avoit beaucoup à se plaindre du général Sullivan, en reçut à son départ de Newport une lettre des plus injurieuses, dans laquelle il lui disoit les choses les plus défagréables. Le Vice-amiral n'y fit point de réponse & se contenta de l'envoyer au congrès. Arrivé à Boston, il en reçut une seconde, dans laquelle Sullivan lui reprochoit d'avoir fui sans aucun motif raisonnable, & finissoit par lui dire qu'il attendoit le retour de son escadre pour accélérer la conquête de Rhode-Islande.

Ce

Ce manque d'égards pour le Vice-amiral chargé des ordres du Roi, auroit dû engager le congrès à punir ceux qui en étoient les auteurs ; mais le pouvoir de ce dernier n'étoit pas encore assez bien établi ; le peuple avoit encore trop d'influence, on n'osoit le contredire dans la crainte qu'il ne se revoltât ; il nous détestoit. Sullivan, ainsi que tous les officiers qui servoient dans son armée, avoient écrit contre nous & indisposé les habitans de Boston au point qu'on mit en délibération si l'on ne braqueroit pas le canon contre nous pour nous empêcher d'entrer dans le port de cette ville.

Vous pouvez juger, mon cher Comte, de la perplexité d'un général qui se trouve dans un pareille situation. M. d'Estaing n'étoit sorti d'un embarras que pour tomber dans un autre. Après avoir échappé au danger d'être enfermé dans la rade de Newport par l'amiral Byron, il s'étoit vu exposé à être attaqué dans la rade de Nantucket, où notre escadre étoit mouillée sans ordre & hors d'état de se défendre. Elle manquoit absolument de tout ;

ses équipages étoient dans l'état le plus pitoyable ; une partie étoit malade & l'autre accablée de fatigue & découragée devoit faire le service. Suivie de près par l'amiral Byron, elle s'attendoit à chaque instant à le voir paroître, & si l'amiral anglois eut su profiter de ses avantages, nous nous serions difficilement tirés de ce mauvais pas.

Le premier soin de notre amiral en arrivant à Boston, fût de chercher à se procurer des vivres dans toutes les parties de l'amérique dépendantes des états-unis. Il communiqua au congrès les instructions qu'il avoit à ce sujet, & pria le magistrat de faire son possible pour lui fournir ce dont il auroit besoin, afin de le mettre en état de remplir sa mission en concourant avec lui aux moyens d'assurer aux américains leur indépendance. De la manière dont on écouta les demandes du vice-amiral, il sembloit qu'il demandoit une grace. Après avoir délibéré fort longtems sur ce qu'on feroit, on finit par ne lui accorder que la moitié de ses demandes.

Le



Le vaisseau le *Languedoc* avoit besoin d'une nouvelle mâture ; on n'en put point trouver. Le Vice-amiral fut obligé de prendre celle du *Tonnant* ; le *Tonnant* prit celle d'un vaisseau de 74 canons. On échangea ainsi toutes les mâtures jusqu'à celles de 50 canons, les seules que les américains pussent fournir. Quant à cet article, on ne doit pas accuser nos alliés de mauvaise volonté ; il n'étoit guères possible d'exiger d'eux des mâtures pour des vaisseaux du premier rang, on n'en avoit jamais construit chez eux. Nous sommes en outre très difficiles sur ce point,

Pour ce qui est des vivres, on pourroit reprocher à M. le comte d'Estaing, ainsi qu'à l'administration, d'avoir souffert qu'on encombrât tous les vaisseaux de marchandises, à la place de munitions de bouche, objet bien plus nécessaire dans les circonstances. Tout autre ministre que M. de Sartine n'eut pas permis que Messieurs de la marine royale se fissent marchands ; ces pacotilles sont absolu-

ment contre les ordonnances du Roi, mais comme il y en avoit beaucoup pour le compte du ministre de la marine lui-même, les officiers ont cru pouvoir suivre ce mauvais exemple. M. le comte d'Estaing n'a pas osé s'y opposer ; il avoit déjà assez d'ennemis, & il s'en feroit fait encore davantage. Arrivé en Amérique, il reconnut la faute qu'il avoit faite, mais il étoit trop tard.

Pendant qu'on perdoit du tems à Boston, à se procurer tous les objets dont on avoit besoin & qu'on n'obtenoit qu'à grand'peine, le général américain étoit toujours devant Newport, où il s'impatientoit, car il ne pouvoit agir seul contre les Anglois. Il accusoit le comte d'Estaing de trahison & le rendoit responsable des événemens. D'accusé qu'il étoit, il devenoit accusateur. Ne recevant point de réponse aux différentes lettres qu'il avoit écrites, il engagea le marquis de la Fayette à aller trouver le comte d'Estaing. Ce dernier, plein de zèle pour le service du Roi, partit aussitôt à cheval & fit environ 60 milles

milles en sept heures de tems (distance qui se trouvoit entre l'armée de Sullivan & Boston). Il parla au comte d'Estaing, & s'étant convaincu par lui-même de l'impossibilité où étoit le Vice-amiral d'envoyer du secours, il repartit & arriva la nuit même que Sullivan fit une retraite qui le couvrit de gloire. Ce général est réellement un homme de tête & de mérite ; en mettant à part la haine qu'il paroît avoir pour nous, on ne peut se dispenser de rendre justice à ses talens guerriers. La conduite qu'il a tenue paroîtra pardonnable, si l'on réfléchit à la mésintelligence qui regne presque toujours parmi nos généraux, & qui dans la guerre de 1757 a causé tous les malheurs de la France.

Cette désunion & cette jalousie existeront autant de tems que nos Rois ne se montreront pas à la tête de leurs armées, comme fait le vôtre, & qu'on ne punira pas sévèrement ceux qui manquent à leurs devoirs. Il n'est pas étonnant au reste que nous ayons été si mal accueillis à Boston ;



la défiance que les partisans de l'Angleterre avoient inspirée contre nous étoit faite pour tenir nos alliés dans la crainte ; ils étoient même autorisés à nous soupçonner de mauvaise foi , vu la conduite que nous avions tenue envers eux en leur envoyant des marchandises de France dont la plus grande partie étoit de rebut ; ce qui avoit aggravé nos torts vis-à-vis d'eux avec raison.

Ceux qui sont revenus de l'Amérique avec M. le marquis de la Fayette , disent que la haine du peuple contre nous étoit si grande à Boston , que sans M. Hancock qui faisoit lui-même la patrouille de nuit pour contenir les mécontents , nous aurions été obligés de nous réfugier à bord de nos vaisseaux pour ne pas courir le risque d'être massacrés par la populace. Vous pouvez juger avec quelle circonspection on devoit agir dans une position aussi délicate. Le comte d'Estaing , instruit par l'expérience , fut obligé de se rendre impénétrable pour éviter d'être croisé dans ses nouveaux projets , com-

me

me il l'avoit été depuis son arrivée en amérique.

D'après le rapport de M. de la Fayette, il paroît que ce n'est pas la faute de notre Vice-amiral, si l'expédition contre Rhode-Islande a manqué, & qu'on n'en doit attribuer la cause qu'aux américains qui d'abord, à son arrivée en amérique, lui refusèrent les secours dont il avoit besoin & ne les lui fournirent ensuite qu'au poids de l'or; lui donnerent de mauvais pilotes côtiers, enfin le trahirent en avertissant les anglois de tous les projets qu'il avoit.

Le comte d'Estaing se trouvoit enfermé à Boston, comme il l'avoit été à Newport. Il avoit eu l'avis que l'amiral Byron croisoit avec une escadre de 16 vaisseaux de ligne entre le cap St. Anne & les Bancs. Il se décida à mettre à la voile & à se battre, s'il rencontroit l'ennemi. Les vents lui furent encore favorables comme ils lui avoient été lors de son combat avec Sir Howe. L'amiral Byron avoit quitté Sandy-Hook, le 18 octobre, pour se rendre à la hauteur de Boston. Il fut assailli le 1.

**N**ovembre d'une tempête horrible vis-à-vis le cap Cod; elle dura deux jours. Il a perdu, dit-on, le *Sommerfet* de 64 canons; tout l'équipage, qui s'est sauvé, doit avoir été fait prisonnier par les américains. Plusieurs autres vaisseaux ont été si maltraités qu'il n'est plus possible qu'ils tiennent la mer, ce qui a forcé le général anglois de se retirer dans ses ports & de nous laisser le passage. Vous voyez mon cher comte! que le bon génie de notre Vice-amiral ne l'abandonne pas dans toutes les crises où il se trouve; il devrait par reconnoissance élever un autel au dieu des vents, qui, dans cette campagne, l'a si bien secondé. Le comte d'Estaing a dû mettre à la voile le 4. novembre pour les Antilles. On espere que dans sa route il pourra intercepter un transport de quatre à cinq mille hommes, sous les ordres du général Grant, & qui sont escortés par le Commodore Hotham.

La mission des commissaires anglois envoyés pour traiter d'un accommodement avec les américains, est absolument manquée. On se prépare ici, ainsi qu'en an-



gleterre, à pousser vigoureusement les opérations de la campagne prochaine. Suivant les derniers avis reçus, les hostilités ont déjà commencé dans l'Inde. Nous avons formé différens projets d'attaque, qui, s'ils réussissent, feront beaucoup de mal aux anglois. Nous sommes assurés d'avoir l'Espagne pour alliée, malgré tout ce que le cabinet de St. James fait pour l'empêcher. Nous pouvons aussi, à ce qu'on assure, compter sur la Hollande, & nous avons réussi à diminuer l'influence du Stadhouder dans les affaires de la république.

Le chevalier Yorck a dans le duc de la Vauguyon un rival dangereux à combattre; ce dernier a faisi parfaitement le caractère de la nation. Le ministre d'Angleterre, qui habite ce pays depuis trente ans, fait des sottises d'écolier, dont nous profitons & qui seront funestes à la superbe Albion.

Adieu, mon cher Comte! Notre campagne d'amérique n'a pas été plus heureuse que celle de vos armées en Bohême.

ne regrette dans tout cela que les braves gens qui ont été les victimes du droit canon des souverains.....



## LETTRE XVI.

DE BERLIN, le 14 Février.

*Du Comte de... à M. de...*

Nous venons de prendre notre revanche de l'affaire malheureuse d'Habelschwert. Ce n'est pas par surprise que nous avons vaincu, mais en bataille rangée. Il est vrai qu'à la guerre tous les moyens sont bons pour battre son ennemi, mais il est plus glorieux de le forcer de nous céder la victoire comme nous venons de le faire. Voici ce qui s'est passé : Le Roi, m'écrivait-on, reçut l'avis par un de ses espions, que les autrichiens avoient fait préparer un grand nombre de traîneaux, & qu'ils se propofoient de s'en servir dans peu pour transporter leur artillerie & tenter une expédition. Le général de Möllendorff, en qui le Roi a la plus grande confiance, reçut l'ordre de pénétrer

rer en Bohême & de prévenir les des-  
 feins de l'ennemi. Ce général se mit en  
 marche, le 4 de ce mois, avec le corps d'ar-  
 mée qu'il a sous ses ordres ; il entra en  
 Bohême par Einsiedel. Il avoit donné or-  
 dre au général Teufel d'en faire de même  
 par Nickelberg & Grab, &, suivant que  
 les circonstances l'exigeroient, de se join-  
 dre à lui, ou simplement de lui couvrir  
 le flanc du côté de Töplitz. Toutes les  
 dispositions étant faites, le général de Möl-  
 lendorff prit ses quartiers de cantonne-  
 ment entre Seida & Porchenstein. Le 5  
 à une heure du matin, il se mit en mouve-  
 ment avec son avant-garde formée de 400  
 chasseurs, de deux bataillons de gréna-  
 diers, commandés par le prince de Des-  
 sau, & de deux régimens d'infanterie,  
 qui devoient être suivis quelques heures  
 après par d'autres bataillons. La marche  
 se fit directement vers le pas de *Böhmisch-  
 Einsiedel* ; il y avoit dans cet endroit des  
 retranchemens gardés par des Croates qui  
 voulurent faire quelque résistance, mais  
 ils furent tous ou chassés ou faits prison-  
 niers. A huit heures du matin environ,  
 l'avant-garde du général Möllendorff avoit  
 passé



passé toutes les montagnes & pris poste au pied de ces hauteurs. Quelques centaines de dragons & hussards autrichiens voulurent attaquer des patrouilles de notre avant-garde , mais ils furent repoussés jusqu'à Brix. Ceux qui étoient dans ce dernier endroit , avertis par les feux d'allarme, prirent aussitôt les armes. Le général de Kinski & le général-major de Thun qui les commandoient, furent se ranger à droite & à gauche de la ville sur une hauteur protégée par un ruisseau & un marais. Dès que notre cavalerie se fut formée, elle attaqua celle des autrichiens & la repoussa jusques derrière la ville. Ce fut alors que l'ennemi commença à nous canonner avec deux batteries de quatre pieces de canon chacune; Nous y répondimes par dix des nôtres qui produisirent un si bon effet, que nous délogeames les ennemis du poste qu'ils occupoient; ils se retirèrent sur des hauteurs qui étoient à quelque distance de la ville. Nous les suivimes avec six escadrons & de l'infanterie, & nous les attaquames de rechef. Pendant que nous étions occupés à leur faire quitter ce nouveau poste, le régiment

ment de Lobkowitz dragons , qui s'étoit  
 tenu caché derrière une hauteur, tomba  
 sur le flanc de nos escadrons ; mais un  
 capitaine qui commandoit 100 hommes  
 de cavalerie de notre avant-garde, le prit  
 lui-même à revers, tandis que le général  
 Dufedon attaquoit ces dragons par le  
 flanc. Cinq officiers & cent hommes restè-  
 rent sur la place ; deux officiers & 112  
 dragons furent faits prisonniers. Ce régi-  
 ment a perdu dans cette affaire au moins  
 la moitié de son monde.

On s'attendoit toujours à voir arriver  
 la colonne commandée par le général-ma-  
 jor de *Teufel*, qui devoit venir par Ni-  
 ckelsberg & Grab ; mais celui-ci ne put  
 joindre le corps d'armée à cause de la  
 grande quantité de neige qui l'empêcha  
 d'avancer. Le général de Möllendorff se  
 trouva par là forcé de se retirer le len-  
 demain matin 6. On trouva à Brix un pe-  
 tit magasin de farine , de foin & d'avoine,  
 ainsi qu'une quantité d'uniformes pour le  
 régiment de Kinski. On emporta ce qu'on  
 put & le reste fut détruit. Nous avons  
 fait environ 300 prisonniers & pris deux  
 pie-

pieces de canon. Nous avons calculé que cette affaire coûte à l'ennemi plus de 600 hommes.

Le général de Möllendorff a donné pendant cette action des preuves de la plus grande bravoure ; il s'est montré dans les endroits où le danger étoit le plus grand, il encourageoit nos troupes par sa présence ; il eut un cheval de tué sous lui, son aide-de camp le fut en prenant ses ordres, ainsi qu'un officier du régiment de Wunich, qui se trouvoit à ses côtés. L'on présume que cet événement pourra en amener d'autres. Dès que le tems le permettra & que les routes seront praticables, on a le projet de faire marcher le général Reizenstein sur Egra, avec de l'artillerie & des matières combustibles, pour brûler, s'il est possible, le grand magasin des autrichiens qui est de ce côté & qu'on évalue à trois millions de florins. Il s'en trouve encore d'autres du côté de Saaz, de Töplitz, Auffing, Commothen & Caden qui ne peuvent manquer de tomber entre nos mains. Si cela nous réussit,

nos



nos ennemis ne pourront pas entrer en campagne aussitôt qu'ils se le proposent, & nous leur taillerons en attendant des croupières.

Cette expédition du général de Mollendorff & le succès qu'elle a eu, a fait grand plaisir à notre monarque. Il a écrit à ce général dans les termes les plus flatteurs pour lui en témoigner sa satisfaction. Cette faveur méritée de M. de Möllendorff a soulevé l'envie contre lui; on a voulu lui nuire dans l'esprit de S. M. mais il n'a pas eu de peine à confondre tous ses ennemis. On m'assure qu'il est en correspondance réglée avec le Roi, & qu'il l'instruit secrètement de tout ce qui se passe à l'armée du prince Henri. L'amitié des Rois, Monsieur! est toujours dangereuse, & quoique le nôtre ait beaucoup de fermeté dans le caractère, il a souvent prêté l'oreille aux calomnies adroites de certains personnages qui savoient s'insinuer près de lui. Avec beaucoup d'esprit, il a été trompé par des gens qui en avoient peu. Il étoit persuadé que de pareils hommes ne pouvoient ou n'oseroient pas lui en imposer.

S. M.

S. M. a écrit au prince Henri pour qu'il fasse partir pour l'armée tous les officiers généraux qui sont sous ses ordres. Tous les corps prussiens & Saxons qui étoient en quartier d'hiver dans cet électorat, ont quitté leurs cantonnemens pour entrer en campagne. On est convenu avec la cour de Vienne de toutes les conditions pour l'échange de prisonniers. Elle se fera tous les ans, à l'époque du 15 Janvier, pendant la durée de la guerre.

Le Roi vient d'écrire à la princesse Amélie, que la guerre le rajeunissoit, qu'il ne s'étoit jamais si bien porté. *Je ne me ressens point*, lui dit-il, *de ma goutte, ni de toutes les infirmités auxquelles je suis sujet pendant l'hiver. Je bois, je mange & je dors bien. Je ne sais pas si mon neveu est aussi content de ma santé que je le suis: Je le fais attendre longtemps après ma succession, que je lui laisse volontiers, d'après les preuves qu'il m'a données qu'il est en état de la défendre contre ceux qui voudroient lui enlever quelques territoires que j'ai joints à l'héritage. Je pars, ma chère sœur! pour Schweidnitz. Si leurs Majestés impériales persistent à vouloir continuer la guerre, je suis*  
très

*très résolu à la leur faire. La France & la Russie se donnent toutes les peines possibles pour faire accepter leur médiation; je leur ai dit mon dernier mot, je ne changerai point.*

On m'écrivit de Breslaw qu'il est arrivé un courier au ministre de France, pour lui annoncer que la cour de Vienne paroît disposée à accepter les offres que lui font les cabinets de Petersbourg & de Versailles, d'interposer leurs bons offices pour la conclusion d'un accommodement. Le Baron de Bréteuil seroit nommé de la part de la France, & le prince de Repnin de la part de la Russie. On n'est pas d'accord sur le lieu où se tiendront les conférences; on voudroit qu'il fût à portée des armées autrichienne & prussienne, afin de pouvoir mettre plus de célérité dans les négociations. Le marquis de Pons, votre ambassadeur, a expédié un courier au Roi à ce sujet. S. M. lui a, dit-on, fait répondre, „qu'elle seroit toujours „ disposée à faire la paix lorsque les conditions s'accorderoient avec sa gloire „ & les intérêts de ceux dont elle avoit



„ pris la défense ; mais qu'il falloit bien  
 „ convenir de ses faits avant de mettre  
 „ bas les armes , pour ne pas être obligé,  
 „ après avoir perdu son tems , de recom-  
 „ mencer à se battre“.

La cour de Saxe vient de répondre au mémoire que celle de Munich a fait publier au mois de décembre dernier relativement aux prétentions de l'Electrice douairiere de Saxe sur la succession allodiale de Bavière. Comme cette piece est très volumineuse , je ne vous en envoie point d'extrait , les feuilles publiques vous en parleront. Ce n'est au reste qu'une répétition de tout ce qui a déjà été dit en partie dans *l'Exposé des motifs*. On prétend que c'est cette Electrice douairiere de Saxe qui , dans le voyage qu'elle fit à Berlin , a instruit le Roi de tout ce qui se traitoit secrètement entre l'Electeur palatin & la cour de Vienne au sujet de la Bavière.

Adieu Monsieur ! Je suis toujours &c.

LET-

---

*LETTRE XVII.**VERSAILLES, le 20 Mars.**De Mr. de.... au Comte de....*

On va établir de nouveaux emprunts pour mettre notre gouvernement en état de subvenir aux fraix de la seconde campagne. Je vous avoue que je ne vois pas bien encore comment cette guerre finira. Je suis très assuré que l'indépendance des américains sera reconnue, mais qu'y gagnerons nous ? Rien, si ce n'est un dérangement total dans nos finances, auquel on voudra remédier lors qu'il n'en fera plus tems. Nous devons faire, dans ce moment, une double dépense ; car pour soutenir les américains que nous avons revoltés contre la mere-patrie, nous sommes obligés de leur fournir de l'argent. Accablés nous-mêmes par la masse énorme de notre dette nationale, au lieu de chercher à la diminuer, nous prêtons des sommes considérables à des gens qui, avec la meilleure intention du monde, pourroient bien ne pas nous les rendre. Le directeur

des finances qui est toujours l'idole de nos parisiens , mais qui n'est pas la mienne , augmente , quoiqu'on en dise , le fardeau de l'état & ruine les familles. Voici mon raisonnement à ce sujet :

On pourroit écrire des volumes sur l'usage pernicieux des emprunts. L'Angleterre & la France sont les seules puissances qui aient eu & qui aient encore recours à ces ressources ruineuses ; elles donnent pour gage aux prêteurs le produit des impositions qui se prélevent sur les peuples ; mais il est un terme à tout. La dette de la France , dans ce moment , est de trois milliards au moins ; celle de la Grande-Bretagne la surpasse encore. Avec près de cinq cens millions de revenus par année , le Roi ne peut suffire à toutes les dépenses. L'Empereur , avec un revenu de deux cens millions , entretient une armée de près de trois cens mille hommes , paye ses ministres & tous ceux qui sont employés dans l'administration intérieure , ainsi que les pensions & autres charges de l'état ; il fait encore chaque année des épargnes qu'il met  
dans



dans son trésor. La banque qu'il a établie trouve de l'argent autant qu'elle veut à quatre pour cent. Une autre administration des finances, qui est vraiment un problème à résoudre, c'est celle du Roi de Prusse. Ce monarque, avec cent vingt de nos millions au plus, a fait & fait encore des choses incroyables. Pourquoi? C'est qu'il est lui-même son contrôleur-général & le premier garde de son trésor royal. Il n'a point chez lui cette armée de traitans, de banquiers, d'agioteurs qui sont la ruine des états où l'on tolère toutes les opérations qu'ils se permettent de faire, par le besoin qu'on a d'eux lorsqu'il faut se procurer de l'argent.

Le papier n'a, comme l'argent, qu'une valeur de convention fondée uniquement sur la confiance; tout ce qui peut altérer cette confiance, diminue nécessairement la valeur de ce papier qui se donne en paiement. Celui qui l'achète, ne le prend qu'en raison des risques qu'il coure; & comment croire aux promesses que fait le gouvernement de l'aquiter, lorsqu'on sait qu'il contracte des engagements au de-

là de ce qu'il peut tenir, & qu'il ne dépend que de lui de les annuler, comme cela s'est déjà fait tant de fois ? Qu'opposer à la volonté d'un ministre des finances, qui, au moyen d'un arrêt du Conseil, supprime des charges sans en rembourser la finance ; qui rompt les baux que le Roi a faits avec des particuliers ; qui attire dans les coffres du Roi, par l'appât d'un gros intérêt, tout l'argent des capitalistes, & ruine par ce moyen quantité de familles ? Mon pere ne peut disposer des biens que le sien lui a laissés, ni les placer à fond perdu sur sa tête & sur la mienne, au préjudice de mes enfans, par la raison que ces derniers, après ma mort, se trouveroient frustrés d'une légitime, dont mon pere & moi devons leur rendre compte, & la leur rendre telle que leur bisayeul nous l'a transmise. Tout ce qui tend à renverser cet ordre social, devrait être pros crit dans un bon gouvernement. C'est cependant ce que fait le directeur des finances, & ce qui lui attire l'admiration d'une partie de la nation.

Le grand mot du guet qui vole de bouche en bouche c'est : *Il soutient le crédit public*. Moi je réponds : c'est un charlatan qui ne donne que des palliatifs & qui tuera le malade dont il veut opérer la guérison : Un ambitieux qui attirera sur la France une foule de malheurs, & qui, par les projets qu'enfante son cerveau, prépare une révolution funeste à la nation.

Voyez , mon cher Comte ! quelle conséquence il y a dans notre conduite. Nous sommes tellement accablés d'impositions qu'il n'est plus possible d'en mettre de nouvelles ; nous avons aujourd'hui recours aux emprunts ; & pourquoi ? pour soutenir une guerre onéreuse & rendre indépendans des sujets revoltés qui refusaient de se soumettre à l'impôt du timbre, & à recevoir du thé. Si les anglois tentoient de soulever les sujets de notre monarque, par la raison qu'on force les malheureux habitans de la campagne à acheter du sel , que dirions nous ? Croyez-vous que le françois qui pense , ne fera pas des réflexions sur cette indépendance



de l'amérique , si elle a lieu comme je le crois. Ne fera-t-il pas fondé à rappeler au Roi l'engagement solennel , que ses prédécesseurs & lui ont pris avec la nation , de ne point mettre d'impositions sans le consentement de cette dernière. Depuis que les états-généraux n'ont plus lieu , on a forcé les parlemens , qui se disoient leurs représentans , d'enregistrer tout ce qu'on vouloit ; mais ils n'avoient pas le droit de le faire. Louis XIV , si jaloux de son autorité , avoua qu'il ne pouvoit imposer le dixième sans le consentement unanime de la nation. On le lui accorda sous la condition qu'il seroit supprimé du moment où les besoins de l'état cesseroient, Il ne le fut cependant point , & que d'impôts onéreux n'ont pas été établis depuis ! C'est à ce monarque , à qui nous avons donné le surnom de grand, qu'on est redevable de ces troupes nombreuses que nous avons eu depuis constamment sur pied , sous le prétexte spécieux de nous mettre à couvert des invasions de nos voisins : Nous avons fait de notre Roi un despote qui ne  
con-

connoit plus d'autre volonté que la sienne. Tout militaire cesse d'être citoyen ; il doit une obéissance aveugle aux ordres qu'on lui donne. Ce nouvel état qu'il embrasse lui fait oublier jusqu'aux devoirs du sang ; si on le lui ordonne , il se battra contre son père , son frère & ses enfans s'il en a. Un simple citoyen , qui devient ministre sous un Roi foible , peut tout ce qu'il veut. Il arme , au nom de son maître , une milice avec laquelle il exerce les plus grandes injustices ; il leve de force des impôts , ou il en établit ; il déclare la guerre à ceux de ses concitoyens qui osent lui résister. Voilà une image de ce qui se passe dans ce moment en angleterre , & de ce qui s'est passé plus d'une fois chez nous. La guerre des Cevennes a terni la splendeur du regne de Louis XIV & imprimé un tache inféaçable à sa gloire.

Depuis la révolution opérée par votre monarque dans l'art de la guerre , nous avons été continuellement occupés à refondre nos ordonnances militaires , mais toutes ces innovations n'ont eu d'autre effet que de détruire cet esprit national qui fai-

soit toute notre force. Nos troupes ne  
 sont plus ce qu'elles étoient sous les Con-  
 dé, les Turenne, & même sous les Saxe; il  
 ne regne plus parmi elles cet enthousias-  
 me & cette bravoure qui distinguoient  
 autrefois nos guerriers. On veut à présent  
 traiter nos soldats comme de simples ma-  
 chines, mais jamais le génie françois ne  
 s'assujettira à ce qu'on exige de lui. Quels  
 hommes avons nous à la tête de nos ar-  
 mées? Ceux qui mériteroient d'être em-  
 ployés, ne le sont point; ceux qui ont  
 perdu des batailles sont comblés d'hon-  
 neurs; dans tout autre pays ils seroient  
 couverts de honte & d'infamie. On a dé-  
 gradé le métier des armes; ce n'est plus par  
 esprit de patriotisme qu'on l'embrasse,  
 mais par intérêt & par ambition. Comme  
 c'est le seul état où l'on puisse dominer im-  
 punément sur ses semblables, on le pré-  
 fère à tout autre. Au reste, Monsieur!  
 c'est chez vous comme chez nous; les exé-  
 cuteurs du despotisme sont partout les mê-  
 mes. Du moment où le gouvernement mi-  
 litaire ne trouve plus de bornes à son pou-  
 voir, il n'existe plus de nation, les peu-  
 ples courent deux-mêmes sous le joug du  
 pre-



premier conquérant qui veut les asservir. Cependant il se peut qu'une nation reprenne tout à coup son énergie & brise avec éclat les fers sous lesquels elle paroissoit accablée. Un garçon Imprimeur (le docteur Francklin) a opéré la révolution de l'Amérique ; un simple particulier anglois (Washington) tient tête à toutes les forces de l'Angleterre. Cet exemple devroit faire trembler les Rois. . . .

Etes-vous bien persuadé, mon cher comte ! que notre intention soit de rendre libre le commerce des mers ? Le comte de Vergennes voudroit persuader cela à toute l'Europe, mais personne n'y croit. On nous soupçonne au contraire de vouloir arracher à l'Angleterre le trident de Neptune qu'elle s'est arrogé pour nous en emparer nous-mêmes. Il faut, dit-on, ici, établir un équilibre entre les puissances maritimes ; comment s'y prendra-t-on pour y parvenir ? Si nous faisons cause commune avec l'Espagne & la Hollande, comme on l'assure, voilà cet équilibre rompu. Sera-ce la Suede & le Danemarck qui le rétabliront ? Sera-ce la Russie avec ses armées navales qui n'e-

xistent que dans les gazettes , qui formera le contre-poids ? Je regarde comme un bonheur pour l'Europe que nous ayons voulu devenir une puissance maritime ; si nous n'avions pas eu la manie d'avoir des colonies , avec l'argent qu'elles nous ont coûté , nous aurions pu faire la conquête de tous les états qui sont nos voisins. Ayant des côtes à garder , des possessions dans l'amérique & dans l'Inde à conserver , nos guerres de terre sont moins fréquentes. Le regne de Louis XV n'en offre que deux dans cinquante huit ans.

La guerre de 1757 a changé ce système d'équilibre qui rassembla toutes les puissances au congrès de Westphalie. Les maisons d'Autriche & de Bourbon , ces deux anciennes rivales , ont réuni leurs intérêts dans la vue d'écraser la maison de Brandenbourg. Mais la guerre injuste qu'il lui ont faite n'a servi qu'à augmenter sa gloire. Frédéric s'est emparé de la balance germanique , & il sera maintenant difficile de l'arracher de ses mains.

Adieu , mon cher comte ! je soumets mes idées à vos lumières. On assure que nous

nous sommes choisis pour médiateurs entre votre maître & l'Empereur.



## LETTRE XV.III.

DE VERSAILLES, le 10 Mars.

*Du même, au même.*

**L**e comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne, a de fréquentes conférences avec notre comte de Vergennes. Comme nous voulons, à tel prix que ce soit, faire déclarer sa cour en notre faveur, nous ne négligeons pour y réussir aucun des moyens qu'offre la politique. Entre nous soit dit, mon cher comte ! si le cabinet de Madrid entendoit bien ses intérêts, il ne se mêleroit pas de cette querelle, où je ne vois rien à gagner pour lui. Je suis au contraire d'opinion qu'il en fera la dupe. Pour le déterminer, nous lui faisons les plus belles promesses ; vous en jugerez par une conversation qui a eu lieu entre le comte de Maurepas & M. de Vergennes, il y a quinze jours environ, & dont je vais vous rendre le précis.

*Le*



*Le comte de Maurepas.*

Eh bien, Monsieur de Vergennes! j'avois raison, comme vous voyez, de ne pas vouloir la guerre, & cette première campagne où devoient s'opérer tant de merveilles, s'est réduit à rien. Il a fallu ce procès de l'amiral Keppel pour que nous fusions instruits de ce qui s'est passé à Ouefant. Le Roi n'est pas content qu'on lui en ait imposé comme on l'a fait sur ce combat, il ne l'est pas non plus de la conduite qu'ont tenu les américains envers M. d'Estaing. Je vous ai justifié près de S. M. qui vouloit vous faire quelques reproches à ce sujet.

*Le comte de Vergennes.*

Je ne m'attendois pas, je vous l'avoue, à ce qui s'est passé à Boston, surtout d'après ce que m'avoit dit M. Francklin. Si je dois ajouter foi à ce que m'écrit Gérard, ce sont les intrigues de l'Angleterre qui ont occasionné cette défiance des insurgens, à l'arrivée du comte d'Estaing dans ce pays. Le congrès a désavoué tout ce qui s'étoit fait, & j'ai lieu de penser que les états-unis, convaincus de la nécessité

cessité d'assurer leur indépendance, sentiront le besoin qu'ils ont de nous pour secouer entièrement le joug de l'Angleterre, & que pénétrés de la pureté de nos intentions, ils répareront pendant cette campagne les torts qu'ils ont eus avec nous.

Quant à cette guerre dont vous me parlez, Monsieur le Comte ! à laquelle vous vous êtes opposé ; vous savez que j'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher, mais que j'y ai été forcé par les circonstances. Je vous ai donné dans le tems communication de l'insinuation qui me fut faite par les députés des états-unis (Francklin & Déane) dans laquelle ils m'instruisoient des ordres qu'ils avoient reçus du congrès, de traiter de la paix avec l'Angleterre, s'ils n'avoient pas une réponse de ma part sur l'objet de leur mission. Je pris les ordres du Roi à ce sujet. Cette affaire fut discutée dans un conseil d'état ; on convint que les choses étoient trop avancées pour pouvoir reculer, & la guerre fut résolue à la pluralité des voix.

*Le*

*Le comte de Maurepas.*

Je me souviens fort bien de tout ce qui s'est passé alors ; je me rappelle aussi que vous aviez assuré que l'Angleterre ne feroit point la guerre ; que , trop divisée chez elle , le parti de l'opposition ne consentiroit pas à de nouveaux subsides ; que , d'après les avis que vous aviez reçus , elle n'étoit pas en état de mettre en mer 40 vaisseaux de ligne. Vous voyez cependant qu'elle est dans ce moment bien supérieure à nous en Amérique & quelle a mis sur pied en très peu de tems une escadre de même force que la nôtre , avec laquelle elle a fait échouer tous nos projets , intercepté nos flottes marchandes & fait un tort infini à notre commerce.

*Le comte de Vergennes.*

J'ai été trompé par les espions que j'avois à Londres ; ils l'ont été eux-mêmes. Le cabinet de St. James ne s'est décidé à la guerre que d'après les avis qu'il reçut de l'Amérique , que le parti royaliste étoit encore tout-puissant dans ce pays & qu'à l'approche des François , les insurgens  
 trai-



traiteroient avec l'Angleterre. Il avoit quelque raison d'ajouter foi à ce qu'on lui mandoit, d'après l'accueil peu favorable qui avoit été fait au comte d'Estaing. Cependant il est très certain que le congrès n'a jamais varié dans ses principes & sa conduite, & qu'il n'a voulu entendre à aucune des propositions qui lui furent faites par les commissaires anglois. Il a agi avec nous de bonne foi à cet égard, en envoyant à M. Francklin les réponses qu'il avoit faites à ces commissaires.

Quant au combat d'Ouessant, vous savez ce que je vous en ai dit dans le tems, & combien j'ai désapprouvé le retour de notre escadre à Brest, dans un moment où il étoit de la plus grande nécessité qu'elle tint la mer pour protéger la rentrée de nos flottes marchandes. Comme ceci ne regarde point mon département, je ne peux me permettre aucune réflexion. Vous savez au reste la réponse que vous a faite le ministre de la marine à ce sujet, & la raison pour laquelle cette flotte est rentrée.... Ce n'est plus un secret,

puisque l'amiral Keppel l'a rendue publique.

*Le comte de Maurepas.*

Le Roi a quelques inquiétudes sur cette guerre ; il craint qu'on ne se soit avancé trop légèrement. Que pensez-vous de l'Espagne ? Croyez-vous qu'elle se décide promptement ? Où en êtes-vous avec elle ?

*Le comte de Vergennes.*

Je vous ai rendu compte de ce que j'avois fait jusqu'à présent. Vous connoissez cette cour & savez combien elle met de lenteur dans ses délibérations. Le Roi seul est pour nous ; les anglois ont encore un parti puissant dans ce pays. J'ai fait insinuer à S. M. que c'étoit le moment de reprendre sur les anglois les possessions qu'ils avoient enlevées à l'Espagne dans la Méditerranée ; que nous lui faciliterions la conquête de Port-Mahon, du fort St. Philippe & de Gibraltar. Cette proposition a flatté l'amour-propre du monarque ; le duc de Crillon, qui possède toute sa confiance, lui en a démontré la pos-

possibilité. Si les anglois refusent d'accepter les conditions que le comte d'Almodavar est chargé de leur proposer, la cour de Madrid ne tardera pas à déclarer son adhésion à notre traité avec les américains.

*Le comte de Maurepas.*

Entre nous soit dit, si l'Espagne connoissoit bien ses vrais intérêts, elle ne se mêleroit point de cette guerre, qui ne peut tourner qu'à son désavantage. Je crois la conquête de Mahon & du fort St. Philippe possible, mais elle doit renoncer à Gibraltar, que je regarde comme imprenable, surtout par les Espagnols.

*Le comte de Vergennes.*

Ceci est mon secret; je le crois comme vous, mais pour déterminer le Roi d'Espagne, il falloit bien lui persuader la possibilité de cette conquête, & il y croit très fermement. Pour moi, je n'ai d'autre objet que d'obliger les anglois à diviser leurs forces; le siege de Gibraltar les mettra dans la nécessité de tenir une escadre dans la Méditerranée; les espa-



gnols les tiendront toujours en échec de ce coté; nous pourrons alors renforcer nos flottes en amérique & envoyer une escadre dans l'Inde. Le cabinet de St. James a cru un moment qu'il pouvoit nous engager dans une guerre sur le continent, mais j'ai fait échouer son projet. La guerre de Bavière va être terminée, comme vous savez, par notre médiation & celle du cabinet de Petersbourg. La Russie qui craint de s'en susciter une avec les Turcs, gardera une parfaite neutralité. Le Danemarck & la Suede profiteront de la liberté des mers pour faire le commerce tout le tems que durera notre guerre avec l'Angleterre. Je suis presque assuré de la Hollande; si les anglois la forcent de rompre la neutralité, elle se déclarera en notre faveur, malgré toutes les intrigues du Stadhouder, de son tuteur le duc de Brunswic & de leurs partisans. Le duc de la Vanguyon a négocié avec beaucoup de succès dans ce pays; il s'est assuré, comme vous savez, de la majorité dans l'assemblée des états-généraux, où la Grande-Bretagne a perdu toute l'influence qu'elle avoit, par la maladresse de son ambassadeur. J'espère

pere, avec tous ces moyens, forcer la cour de Londres à nous demander la paix avant trois ans, l'état de ses finances ne lui permettant pas de faire la guerre plus longtems.

*Le Comte de Maurepas.*

La situation des nôtres n'est pas meilleure; les sommes que cette premiere campagne a coutées sont énormes, & les avantages que nous en avons retirés ne me paroissent pas proportionnés aux dépenses qu'on a faites. Je ne vous cacherai pas que le Roi voit avec peine ces emprunts qui se succedent avec tant de rapidité & dont l'effet sera une augmentation de la dette passive de l'état, qui perpétuera les impositions & empêchera S. M. de s'occuper du soulagement de ses peuples comme elle en a eu l'intention depuis le commencement de son regne. Cette facilité de trouver de l'argent, fait qu'on en abuse. Je n'ai pas dissimulé au Roi que ces emprunts en viager & ces loteries coûtoient cher à l'état. Necker se fait un mérite de procurer tous les fonds dont on a besoin, sans mettre d'impositions. Lorsque jé l'ai pla-

cé à la tête des finances je savois bien qu'il ne pourroit point faire de miracles, mais il ne m'avoit pas dit les moyens qu'il emploieroit.

*Le Comte de Vergennes.*

Je vous avoue, Monsieur le Comte ! que j'ai été on ne peut pas plus surpris de vous voir faire ce choix ; vous deviez laisser cet homme au trésor royal où il étoit parfait pour la partie de la comptabilité. Il falloit conserver M. Taboureau au contrôle-général ; c'étoit un honnête-homme, qui connoissoit à fond cette partie, ayant passé presque toute sa vie dans les intendances. M. Necker, excellent banquier, n'avoit aucune des connoissances nécessaires pour occuper la place à laquelle vous l'avez élevé.

*Le Comte de Maurepas.*

Vous avez raison, mais il nous falloit de l'argent & du crédit ; le genevois me promit l'un & l'autre. Taboureau ne vouloit plus être contrôleur-général ; il me sollicitoit depuis longtems pour obtenir du Roi sa retraite. Il s'étoit occupé, pendant



dant son ministère, des moyens de réparer le mal qui existoit dans nos finances, mais le remede qu'il vouloit employer étoit violent. Je m'y opposai ; à mon âge, on aime sa tranquillité. J'aurois eu toute la France contre moi ; je ne demande pas mieux que de faire le bien , mais je veux le faire à mon aise. Le Roi a la meilleure volonté , il voudroit voir tout son peuple heureux, mais il est plus aisé de vouloir que d'exécuter. J'étois incertain sur le parti que je devois prendre , lorsque Necker vint s'offrir & m'assura qu'il avoit trouvé le moyen de rétablir le crédit de la France chez l'étranger ; que sans qu'il fût besoin d'augmenter la recette, il se faisoit fort de fournir aux fraix de la guerre, si elle avoit lieu , ainsi qu'à l'entretien & à l'augmentation de notre marine qui seroit mise sur le pied le plus respectable. Il me communiqua son plan que je trouvai assez clair ; toutes les opérations qu'il se proposoit de faire étoient tellement combinées & liées ensemble, qu'une seule manquant , tout l'édifice devoit

s'écrouler. *Vous voyez, me dit-il, que pour mettre à exécution les projets que je propose, il me faut un pouvoir illimité. Je ne puis travailler en sous-ordre, ni me servir que de ceux dont je suis assuré. J'ai beaucoup d'ennemis; si je les employois, ils ne manqueroient pas de faire avorter mes projets.* Je consentis à le laisser absolument le maître de ses opérations. Il me fit alors les plus belles promesses, mais je n'y crus point; il me vanta son désintéressement, je n'y crus pas davantage. Je savois à quoi m'en tenir à cet égard, sa maison de banque lui tenoit compte des honoraires qu'il refusoit.

J'eus beaucoup de peine à déterminer le Roi à accepter Necker; j'y réussis cependant. J'ai à présent tout lieu de me repentir de ce que j'ai fait pour cet homme. D'un côté je suis accablé de plaintes de la part des gens de la cour & des financiers; de l'autre, je n'approuve pas les réformes qu'il a faites ni la manière dont il fait manquer de parole au Roi en résiliant les baux des fermiers des postes & des messageries; mais si je le contrariois dans ses opérations, il ne manqueroit pas de m'accuser  
d'être

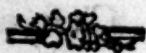
d'être la cause que ses projets ont manqué. Je le laisse donc agir à son gré, & lui-même, par la conduite qu'il tient, ne fait que hâter sa chute. Il a pris avec le Roi un ton tranchant qui n'est pas fait pour réussir. Le monarque me porte quelque fois ses plaintes à ce sujet ; il est fatigué dell'amour-propre du personnage, qui dans chaque travail qu'il fait avec S. M. n'oublie jamais de parler de son *désintéressement*, d'assurer qu'il ne tient point à sa place ; qu'il ne l'a acceptée que pour opérer le bien public ; qu'il est le seul capable de rétablir l'ordre dans les finances. Cet égoïsme est revoltant. Tous les souverains aiment à apprécier eux-mêmes le mérite de ceux qu'ils emploient ; c'est leur faire mal sa cour que de se louer soi-même devant eux, & de leur mettre à chaque instant le marché à la main. Necker, à force de dire qu'il ne tient point à sa place, sera pris au mot. Je fais qu'il a le projet de devenir ministre, mais il ne le fera jamais. Il voudroit alors régir le conseil, comme il fait des commis de ses bureaux. C'est un esprit trop inquiet & trop turbulent, qui doit être subordonné.....

Q 5

Vous



Vous voyez , mon cher Comte ! par cette conversation entre deux de nos ministres , que d'une part nous sommes assurés d'avoir des alliés qui nous aideront à faire tête à l'Angleterre , & que cette dernière n'en a point ; que pour déterminer l'Espagne , nous lui promettons Gibraltar , qu'elle n'aura jamais : que d'un autre côté , la faveur du directeur des finances n'est pas aussi grande qu'elle le paroît & qu'on ne le conserve en place que forcément. Je vous avoue que je crains les suites de tous ces emprunts ; ils préparent de grands maux à la France. Malheur aux états qui sont obligés d'avoir recours à de pareilles ressources ; elles font sur un royaume le même effet que les mouches cantharides sur un malade ; elles le raniment pour quelques instans en lui communiquant une vigueur factice , & finissent par le tuer. Adieu , mon cher Comte ! Je suis &c.



---

## LETTRE XIX.

DE BERLIN, le 6 Mars.

*De Mr. de... au Comte de...*

Nous allons faire la paix, Monsieur! Je vous ai dit dans ma dernière, que le marquis de Pons, votre ambassadeur près du Roi, avoit été chargé de faire des propositions pour un accommodement. La chose est vraie, ce ministre a remis à S. M. un plan à ce sujet auquel on a répondu par un contre-plan qui lui a été communiqué, non par écrit mais verbalement. La cour de Vienne, qui commence à reconnoître qu'elle a eu tort de former des prétentions sur la succession de Bavière, a aussi remis de nouvelles propositions à M. le Baron de Bréteuil, votre ambassadeur à Vienne, qui paroissent plus conciliatoires que toutes celles qu'elle avoit faites jusqu'alors. Les voici:

10. Elle consent, d'après l'insinuation qui lui a été faite par la cour de Versailles, à ne garder de ses acquisitions en
- Ba-

Bavière que la partie située entre le Danube, l'Inn & la Salza, faisant partie du district de Burghausen. 20. Qu'il soit fait un accord entre S. M. Prussienne & S. A. S. E. Palatine au sujet de la succession des pays de Juliers & de Bergue. Le Roi a paru assez content de ces propositions. Il restera encore plusieurs points à régler après la signature de ces préliminaires, surtout pour ce qui regarde les prétentions allodiales. S. A. E. Palatine a nommé à cet effet le comte de Tarring-Seifeld pour assister aux conférences qui se tiennent à Breslau ; on lui a donné pour adjoint le Secrétaire de légation de la cour palatine , qui étoit ici. D'après tous ces arrangemens , il n'y a plus lieu de douter que la paix ne soit très prochaine.

Cependant les armées prussienne & autrichienne n'ont point encore quitté leurs positions respectives ; les troupes légères font toujours des excursions. Les autrichiens ont pillé un village dans le district de Schweidnitz ; ils ont aussi enlevé un Major du régiment de Wunsch  
avec



avec quatre drapeaux. Ces petites expéditions ressemblent un peu à celles des corsaires , & n'ont d'autre objet que d'exercer les troupes à la petite-guerre: tant-pis pour celui qui ne se tient pas sur ses gardes. Le Roi ne pardonnera pas au Major qui s'est laissé surprendre ; il est , comme je vous l'ai déjà dit , inexorable sur cet article , & je crois qu'il a raison.

Le Roi , malgré les apparences d'une pacification prochaine, n'en est pas moins parti de Breslau le 18 du mois passé pour se rendre à l'armée ; il a marché avec sa brigade de Reischenbach vers Silberberg. Une partie des troupes qui étoient cantonnées dans les districts de Landshut & de Schweidnitz se sont mises en mouvement pour entrer dans le comté de Glatz. Les impériaux , dès qu'ils ont eu avis de notre marche, ont évacué ce comté qu'ils occupoient. Le général d'Anhalt, qui avoit reçu l'ordre de s'avancer vers Habelschwerdt, en a repris , dit-on , possession & fait prisonniers quelques autrichiens qui ne purent se sauver.

Dans

Dans le cas où la paix rencontreroit encore des difficultés, S. M. est décidée à ne point perdre du tems en négociations inutiles; le plan pour la campagne est arrêté & combiné de manière qu'on forcera la grande armée autrichienne à abandonner son camp de Königgrätz. Le Roi convient qu'il a commis une grande faute en s'engageant dans la Bohême, comme il l'a fait; le site montueux & resserré de ce pays ne lui a jamais permis de faire agir ses troupes comme il l'auroit voulu, ni de forcer l'ennemi à une action décisive. Sa jonction avec le prince Henri a été démontrée impossible; on a perdu un tems infini à vouloir l'effectuer. On a commis de grandes fautes de part & d'autre; l'armée impériale pouvoit battre le Roi de Prusse; elle ne la pas fait. Celle du prince Henri auroit pu prendre Prague & mettre le général Laudon en échec; rien de tout cela n'a été exécuté. Il a regné, à ce qu'il paroît, de la mésintelligence dans l'armée du prince Henri, ce qui a empêché S. A. R. de faire ce qu'elle auroit voulu. On dit beaucoup de

de choses à ce sujet dont je ne peux vous faire part avant d'être certain de leur réalité. Dans cette première campagne, il n'y a que notre Prince-royal qui se soit vraiment distingué par les belles manœuvres qu'il a faites lorsque le Roi se retira de la Bohême, & qu'il fût chargé de couvrir sa retraite.

Dans ce moment arrivent des nouvelles de Breslau qui annoncent la paix comme certaine. On ajoute aux conditions que je vous ai dit plus haut, que la Saxe reçoit en indemnité des ses prétentions, la principauté de Mindelheim en Suabe, & la somme de huit millions d'écus payables à différens termes.

Le Roi, qui ne veut rien pour lui, obtient la succession libre des margraviats de Franconie qui lui seront assurés & garantis.

La longueur du territoire cédé à la maison d'autriche en Bavière, s'étendra depuis Scharding jusqu'à Wilderhoff, & sa largeur depuis l'Inn jusqu'aux frontières de l'autriche.

Leurs



Leurs Majestés Impériales ont, à ce qu'on assure, déjà signé les préliminaires. Si cela est vrai, la paix est infaillible. Teschen est le lieu choisi pour la tenue du congrès; le Baron de Bréteuil sera un des médiateurs pour la France, le prince de Repnin pour la Russie; le comte de Cobenzl pour L. M. Impériales, le Baron de Riedesel pour le Roi de Prusse, & le comte de Zenzendorff pour la Saxe. Tous ces plénipotentiaires doivent être rendus à Teschen pour le 10 de ce mois, jour où les conférences doivent commencer. Cette succession de Bavière tente bien des gens. On m'écrit que le duc de Wurtemberg & l'archevêque de Salzbourg forment aussi des prétentions, qu'ils ont portées à la diète de l'empire. Si chacun veut avoir part à cet héritage, il ne restera rien à l'Electeur palatin. Admirez, Monsieur! le désintéressement de notre monarque; il seroit mieux fondé peut-être que tout autre à faire valoir ses droits; il ne le fait pas, il se rend au contraire le défenseur de ceux à qui on veut ravir une succession qui leur appartient légitimement.

Tout

Tous les états de l'empire, d'après cette conduite , auront lieu d'être convaincus que notre intention n'est point de porter atteinte à la constitution germanique , comme on a voulu le faire entendre.

Le général de Wartemberg, chez qui j'ai soupé hier, m'a dit que, le 26 du mois dernier, il avoit reçu un courier de la part du Roi avec l'ordre de suspendre les fournitures pour les troupes, & de contremander tous les préparatifs qui se faisoient pour les différentes livraisons à faire pour la campagne prochaine, en accordant des dédommagemens convenables aux entrepreneurs. En conséquence de cet ordre, des estafettes ont été envoyées à tous les collèges de guerre avec injonction de suspendre tous les envois. Notre imprimerie royale de Berlin travailloit jour & nuit à de nouveaux écrits qui devoient paroître sur l'affaire de la Bavière, dont quelques-uns étoient de la plus grande force; on en a arrêté l'impression.

Tom. II.

R

Je

Je ne peux vous exprimer la joye que l'on ressent ici de cette paix. Le peuple s'étoit porté en foule à la poste, à la premiere nouvelle qu'on reçut de Sibelberg où se trouve le Roi, que les préliminaires de la paix étoient signés. Le comte de Sacken, ministre d'état & de guerre, se trouve ici depuis quelques jours. Il est venu, dit-on, par ordre du Roi pour tirer du dépôt des archives plusieurs documens nécessaires à la confection de l'accommodement pour la succession de Baviere.

Vous ferez étonné peut-être de la promptitude avec laquelle cette paix s'est faite. On assure qu'elle est due en partie aux soins du prince de Kaunitz qui a toujours désapprouvé cette guerre qu'il regardoit comme injuste. Il s'en est expliqué vis-à vis l'Impératrice-Reine avec cette noble franchise qui caractérise ce ministre, & dont il ne s'est jamais départi dans les affaires qu'il a traitées. Le Roi de Prusse a été longtems prévenu contre lui, mais il est revenu maintenant du préjugé qu'il avoit,



avoit , & rend justice à ce grand homme. On m'assure même que, depuis plus de trois mois , il est en correspondance secrète avec lui & avec l'Impératrice , & qu'étant tombés d'accord de leurs faits , les préliminaires avoient été arrêtés de part & d'autre. On dit cette correspondance entre le Roi & le prince de Kaunitz on ne peut pas plus intéressante. Le monarque a dit en confidence à quelqu'un : *Cette guerre de Baviere m'a appris à connoître le prince de Kaunitz ; c'est un des plus grands ministres qui aient existé depuis longtems ; il mérite que la nation qu'il a si bien servie , lui élève un monument qui fasse passer son nom à la posterité la plus reculée.....*

Un pareil éloge n'est pas suspect de la part de celui qui l'a fait , car le Roi n'est pas plus prodigue de louanges que d'argent ; il faut avoir bien mérité de lui , pour en obtenir l'un ou l'autre.

Votre ambassadeur , le Baron de Bréteuil , s'est très bien conduit , à ce qu'on dit , dans cette affaire ; il a fait ce qu'il a pu pour concilier les choses , mais iligno-

roit ce qui se passoit entre le Roi de Prusse, l'Impératrice & le prince de Kaunitz. On m'assure que l'Empereur n'en étoit pas plus instruit, & qu'il a été fort étonné, lorsqu'il se disposoit à entrer en campagne, de voir la paix faite à son insçu. On dit ce jeune monarque fort avide de gloire; son génie actif ne peut s'accoutûmer à cette vie oiseuse qu'il est forcé de mener à Vienne, où il ne joue à la vérité qu'un rôle très passif. Il n'a rien à dire autant de tems que sa mere vivra. Comme chef de l'empire, c'est le premier potentat de l'europe, mais il n'a ni troupes ni états. Ceux qui connoissent sa façon de penser assurent que, dès qu'il sera le maître, son regne s'annoncera par de grands événemens auxquels on ne s'attend pas. Son principal système est celui de l'économie; un trésor bien rempli & un militaire nombreux toujours prêt à agir, sont, selon lui, les deux bases sur lesquelles doivent reposer un état. Il n'aime pas les prêtres ni les moines; ces hommes tout-puissans jouent leur dernier rôle sous Marie-Thérèse. Si cette pieuse prin-

princesse favoit le sort qu'on prépare à ceux qu'elle a tant chéris & protégés , elle en mourroit de douleur.

Votre Pontif romain , Monsieur ! perd tous les jours de ses droits. Rome, qui jadis dispoit des royaumes & des empires, se voit à la veille de perdre entièrement l'influence qu'elle s'étoit acquise dans toutes les cours de l'europe. On ne redoute plus les foudres du Vatican ; vous autres surtout , messieurs les françois ! vous vous êtes montrés en tout tems des catholiques très désobéissans, & votre exemple a perverti les autres nations qui , sans vous , croiroient encore à l'infailibilité du Pape.

Adieu , Monsieur ; je suis toujours , votre tout dévoué &c.



## LETTRE XX.

DE VERSAILLES, le 15 Avril.

De M. de... au Comte de....

Je vous fais mon compliment sur votre paix avec l'Empereur. Nos parisiens



se réjouiroient volontiers comme vos Berlinoïis, si un courier de Londres venoit nous annoncer que S. M. Britannique reconnoit l'indépendance des américains ; que convaincue enfin du tort qu'elle a eu d'écouter les conseils perfides de ses ministres, elle ne veut pas aggraver le mal en continuant la guerre injuste qu'elle fait à ses colonies. Ce parti seroit, je crois, le plus sage que George III. pourroit prendre, mais son tuteur Buth s'oppose, dit-on, à l'envie qu'auroit le Roi de faire la paix ; il lui a persuadé au contraire que cette guerre d'amérique lui faciliteroit les moyens de se rendre monarque indépendant, & de secouer le joug sous lequel le parlement d'angleterre le tenoit asservi. N'allez pas regarder ce que je vous dis, mon cher Comte ! comme un rêve ; le projet des Lords Buth, Stormont, Sandwich, Germaine & North étoit de rendre leur souverain despote, & nous y aurions donné volontiers les mains.

Savez-vous que notre comte de Vergennes, avant de se déclarer pour les  
amé-

américains, avoit offert à la cour de Londres de lui fournir des secours pour soumettre ses colonies ; qu'il fit proposer verbalement à Lord Buth de l'aider à réduire le parti de l'opposition , & à rendre le Roi d'Angleterre aussi souverain que le nôtre. Ces fiers Brétons, si jaloux de leur liberté, ont été à la veille de la perdre, sans s'en douter ; il n'a tenu qu'à très peu de chose que ce projet ne fût mis à exécution. Je crois que S. M. Britannique & ses ministres ne sont pas à se repentir de n'avoir pas accepté les offres qu'on leur fit alors. Ce qui les en empêcha, c'est qu'ils nous soupçonnerent d'avoir des vues cachées, & ce fut à tort. Le comte de Vergennes n'avoit d'autre objet que de changer la constitution angloise qu'il n'aime pas ; les principes qu'il a adoptés dans son ambassade de Constantinople , lui font détester le gouvernement republicain ; il ne connoit que le despotisme. Vous savez comment il a operé la révolution de Suede ; la même chose auroit eu lieu en Angleterre, sans la moindre effusion de sang. Je connois quelques-uns des acteurs qui ont été em-

ployés dans cette négociation importante; rien n'a été proposé par écrit de part & d'autre; on n'a voulu laisser aucune trace de ce qui a été traité sur cet objet, afin que personne ne fût compromis. Si le comte de Vergennes eut réusé dans ce projet, il se seroit immortalisé. On auroit pu dire aux anglois :

*Tu dormois, Albion!*

*Pendant qu'on te forgeoit des fers.*

M. de Vergennes voyant qu'il n'avoit pu parvenir à persuader le cabinet de St. James, adopta le projet du duc de Choiseul, qu'il avoit d'abord rejeté. Comme il n'avoit aucune notion sur tout ce qui avoit été fait à cet égard, & qu'il n'existoit aucune piece au bureau des affaires étrangères sur cet objet, il en conféra avec M. de Maurepas. Le Mentor, qui n'en favoit pas plus que lui, ne put lui donner de réponse. Il y a quelques mois que ce premier-ministre s'informa si on ne pourroit pas trouver quelqu'un de ceux que le duc de Choiseul employoit dans les affaires secrètes; on trouva ce que l'on cherchoit, Mr de.... étoit re-

tiré



tiré des affaires depuis l'exil du duc; il jouissoit d'une fortune honnête & n'avoit point cherché à obtenir de nouveau de l'emploi. Un de ses amis, qui lui fut envoyé par M. de Maurepas, le déterminna à aller voir ce ministre; il se rendit à l'invitation. Le Mentor le reçut avec beaucoup d'affabilité, & lui dit: „ Je fais, „ Monsieur! que vous avez été le confi- „ dent du duc de Choiseul, qu'il vous a „ employé dans des affaires importan- „ tes; pourriez-vous me donner quel- „ ques renseignemens sur la révolution „ qu'il vouloit opérer en Amérique?

*Je peux vous satisfaire, Monsieur le Comte! Et répondre à toutes les questions que vous me ferez à cet égard. Je n'ai pas quitté M. le duc de Choiseul, depuis le moment qu'il est entré au ministère, jusqu'à celui de sa disgrâce. A son avènement au département des affaires étrangères, il trouva la France plongée dans une guerre malheureuse; ses armées de terre découragées par l'ignorance des généraux qui les commandoient; sa marine détruite Et celle de l'Angleterre victorieuse sur toutes les mers. Il vit qu'il étoit impossible de réparer le mal par la voie des ar-*

mes ; il opposa le génie de la politique à celui de la victoire qui s'étoit déclaré contre nous & nos alliés. Son coup d'essai fut le pacte de famille par lequel il engagea l'Espagne à se joindre à nous , & lui fit adroitement partager nos pertes & la honte de notre défaite , ce qui nous assurait au besoin un allié qui saisiroit avec empressement l'occasion de se venger , lorsqu'elle se présenteroit. Il fit , comme vous savez , une paix beaucoup plus glorieuse que nous n'avions lieu de l'espérer , après les revers que nous avons essuyés ; cette paix , quoiqu'en disent ses ennemis , nous fut bien plus avantageuse qu'à l'Angleterre. Lors de sa conclusion , le Duc méditoit déjà les moyens d'une vengeance lente & combinée ; il s'y prépara dans le secret. Il avoit des émissaires en Amérique qui l'instruisoient de tout ce qui se passoit ; il savoit par eux à quel degré le mécontentement des colonies étoit porté par les taxes auxquelles on vouloit les assujettir ; il entretenoit les troubles dans ces contrées sans qu'on pût le soupçonner d'en être le fauteur. A Londres , il fomenta les divisions , & soutint le parti dont Wilkes , soutenu par lui , étoit le chef. Dans l'Inde , il suscita à l'Angleterre un ennemi puissant & redoutable dans la personne d'Hyder-Ali-Kan.

Vaste

*Vaste dans ses projets , il enchainoit par sa politique les puissances du Nord. D'un côté, il s'assuroit de la maison d'autriche par l'espoir d'une alliance avec l'héritier du trône , & il arrêtoit l'activité du Roi de Prusse par la crainte de cette union. D'un autre , il tenoit la Russie occupée à calmer les troubles d'un royaume , qu'il avoit suscités lui-même & qu'il entretenoit sourdement; tandis qu'il faisoit négocier à Constantinople pour allumer le feu de la guerre entre ces deux empires & sauver la Pologne des fers qu'on vouloit lui faire porter. La rupture qu'il cherchoit de faire naître entre la Porte & la Russie , avoit pour objet d'engager l'Angleterre dans cette querelle; son alliance avec la cour de Pétersbourg l'obligeoit à lui fournir des secours par mer : alors la France , de concert avec l'Espagne , tomboit sur l'Angleterre & lui faisoit la loi.*

*L'impulsion que la politique du duc de Choiseul avoit donnée à toute l'europe étoit si forte , qu'il s'étoit fait redouter de tous les cabinets, & le succès de ses projets étoit certain , s'il avoit eu le tems de les mettre à exécution. La déclaration de guerre qu'il vouloit faire en 1770 à l'Angleterre , de concert avec l'Espagne , étoit un coup de maître. Ses ennemis qui virent la gloire qu'il*



*qu'il alloit acquérir, vinrent trouver la comtesse du Barri pour l'engager à demander au Roi le renvoi du duc de Choiseul. Voici le langage qu'ils lui tinrent.*

„ Si vous n'empêchez, Madame ! le duc  
 „ de Choiseul de faire la guerre, vous  
 „ vous perdez ainsi que vos amis. Il se cou-  
 „ vrira de gloire par cette entreprise  
 „ dont le succès est certain ; vous serez la  
 „ première victime qu'il sacrifiera , &  
 „ nous éprouverons ensuite toute sa haine,  
 „ pour vous avoir portée où vous êtes  
 „ aujourd'hui. Il n'y a pas à balancer en-  
 „ tre votre chute & la sienne ; vous pou-  
 „ vez tout sur l'esprit du Roi ; le parti  
 „ qui vous est opposé est puissant, son  
 „ triomphe est prochain ; il vous est en-  
 „ core facile de le renverser & de rendre  
 „ le votre victorieux. Vous vous assurez  
 „ par là une faveur durable ; vous gou-  
 „ vernerez en souveraine & n'aurez plus  
 „ à craindre une cabale acharnée depuis  
 „ si longtems contre vous. (\*)

*La*

---

(\*) Un seul personnage de la cour de Madame Dubarri refusa de se prêter à cette infamie : ce fut le comte d'Escars, premier maître-d'hôtel du Roi ; je dois

*La comtesse du Barri eut de la peine à se décider ; on la força, & la lettre d'exil fut surprise au Roi dans un moment où ce monarque n'avoit pas toute sa tête à lui.*

„ Mais êtes vous bien persuadé, demanda le comte de Maurepas, que cette guerre auroit eu les suites heureuses qu'on s'en promettoit ? J'ai entendu parler bien différemment à ce sujet.

*Le succès étoit certain. Les anglois étoient dans la plus grande sécurité, presque tous leurs*  
ma-

---

le nommer. Lors qu'on lui fit part du projet qu'on avoit, il répondit : *J'ai à me plaindre du duc de Choiseul, & j'ai désiré son renvoi ; mais comme il s'agit ici de la gloire du Roi & de l'honneur de la nation, je dois oublier ce qu'il m'a fait. Je me retire, Madame ! & ne veux obtenir aucune faveur de vous à ce prix.* Il tint parole, & ne demanda jamais rien à la favorite ni aux ministres qui furent placés par elle. Ce défintéressement fait le plus grand honneur au comte d'Escars, qui par sa naissance & son esprit étoit fait pour jouer un grand rôle. Rempli de connoissances, s'exprimant avec facilité, mettant beaucoup de dignité dans ses manières, il eut rempli avec distinction les fonctions d'ambassadeur. C'eut été un bonheur pour la France, si tous ceux qui entouroient la favorite avoient pensé comme lui.

matelots étoient en mer, il n'en avoient pas dans les trois royaumes un nombre suffisant pour faire le service de 20 vaisseaux de ligne. Nous avions dans nos ports soixante-quatre vaisseaux prêts à mettre à la voile, sans compter les frégates & autres bâtimens; l'Espagne pouvoit en joindre quarante à notre escadre. Nous arrêtons le commerce des anglois sur toutes les mers, nous détruisons leur marine marchande, nous prenons tous leurs matelots & forçons la cour de Londres à faire la paix aux conditions qu'il nous auroit plu de lui imposer.

Ses projets étoient aussi vastes que bien combinés, & par sa politique profonde il auroit rendu Louis XV l'arbitre de l'Europe. Par son exil, il en a résulté des effets tout opposés: les troubles de la Pologne en ont occasionné le démembrement; la guerre entre la Russie & les Turcs n'a servi qu'à augmenter la gloire & la puissance de la première; l'Angleterre s'est mise en état de défense & a acquis une prépondérance dans l'Inde que la guerre projetée lui auroit ôtée.

„ Quel but avoit le duc de Choiseul,  
 „ demanda M. de Maurepas, en soulevant  
 „ les colonies & en entretenant les di-  
 „ visions entre elles & l'Angleterre?

Ce-



*Celui d'occuper la Grande-Bretagne par des querelles intestines qui la missent hors d'état de lever des subsides pour nous faire la guerre : de reprendre le Canada & de la forcer en faisant la paix , à nous céder différens territoires dans l'amérique septentrionale. „*

*Vouloit-il rendre l'amérique indépendante ? Quels étoient ses projets à ce „ sujet ? „*

*Non ; il voyoit mieux les choses. La proposition lui en avoit été faite , mais il répondit que ce seroit créer une puissance nouvelle qui tôt ou tard deviendrait redoutable pour l'europe ; qu'il falloit que les colonies fussent retenues sous un joug quelconque , dont il seroit dangereux de les affranchir. On commettrait, disoit-il, un crime de lexe-politique en les rendant libres ; ce seroit un mauvais exemple pour les autres , & pareillement pour les peuples de l'europe , à qui il pourroit aussi un jour prendre l'envie de se soustraire à l'autorité des souverains qui les gouvernent. Nous devons, nous autres ministres , travailler pour le présent & pour le futur , & prévoir le mal qui pourroit résulter pour l'avenir de projets mal conçus qui offrent , à la première vue , quelques avantages , & qui sont funestes aux états qui les adoptent.*

*Je*

„ Je suis assez de l'avis du duc de Choi-  
 „ seul, répondit M. de Maurepas, mais  
 „ on a été forcé par les circonstances de  
 „ se conduire comme on l'a fait. On a  
 „ commis de grandes fautes sous le der-  
 „ nier regne. A mon arrivée ici, où je  
 „ n'étois pas venu depuis trente ans, je  
 „ n'ai trouvé aucun plan; il a fallu créer  
 „ un nouveau système; il n'est plus possi-  
 „ ble maintenant de revenir sur ses pas.  
 „ Cependant nous avons, comme vous  
 „ voyez, fait tomber les anglois dans le  
 „ piège.

*Il ne tenoit qu'à eux de l'empêcher. La France en 1775 étoit sans marine; le ministre de Boisne l'avoit laissée dépérir durant les quatre années qu'il occupa ce département. Si les anglois avoient attaqué la France à l'avènement du Roi au trône, le mauvais état de nos finances ne permettoit pas de soutenir la guerre. Il se sont laissé amuser, & la politique de M. de Vergennes n'a fait que suivre celle du duc de Choiseul, en continuant d'entretenir la division entre l'Angleterre & ses colonies. S'il eut eu à faire à tout autre ministre que le Lord North, les choses eussent tourné bien différemment.*

Le

Le comte de Maurepas ne voulut pas en entendre davantage. Il dit à Mr. de....

„ Je vous remercie de tout ce que vous  
 „ venez de me dire ; il y a beaucoup de  
 „ choses que j'ignorois & dont j'aurois  
 „ fait usage , si j'en avois été instruit plutôt.  
 „ Si je puis vous être bon à quelque chose ,  
 „ je me ferai un plaisir de vous obliger “.

Cette conversation , mon cher comte ! vous mettra un peu au fait de tout ce qui a précédé notre guerre avec les anglois , & vous donnera une idée du plan qu'avoit formé le duc de Choiseul , qui me paroît bien supérieur , à tous égards , à celui qu'on a adopté.

On étoit inquiet au sujet du comte d'Estaing , qui n'avoit point donné de ses nouvelles depuis son départ de Boston. On vient enfin d'apprendre qu'il est arrivé le 8 décembre à Port-Royal de la Martinique.

Le 12, il reçut la nouvelle que le général Grant avoit débarqué à St. Lacie avec dix régimens anglois , sous la protection de sept vaisseaux de guerre commandés par l'amiral Barrington. Le comte



d'Estaing fit sur le champ embarquer 4500 hommes & vola au secours de cette île. Il trouva l'escadre angloise emboissée dans le grand cul-de sac de St. Lucie & protégée par des batteries établies sur terre; la disposition du local ajoutoit encore à sa force; il étoit impossible de la combattre avec avantage. Cependant les françois débarquerent le 15.; ils trouverent tous les ouvrages qu'on avoit faits pour la défense de l'île occupés par les anglois. A la premiere attaque, nos troupes s'emparèrent d'une redoute, qu'ils ne purent conserver faute de munitions; dans la seconde, qui dura trois heures, nous ne pumes gagner un pouce de terrain. Le canon des anglois chargé à mitraille fit un très grand ravage parmi nos troupes, qui furent enfin forcées de se retirer. Nous avons eu dans cette affaire environ mille hommes tués ou blessés, parmi lesquels se trouve 35 officiers. Nos troupes se sont rembarquées sans que les anglois les ayent inquiétées. L'escadre du Roi est rentrée à Port-Royal de la Martinique. L'île de St. Lucie n'étoit gardée que par 150 hommes environ; ce fut une faute  
bien

bien essentielle que de n'y avoir pas mis une plus forte garnison. Cette petite troupe a capitulé après notre départ. C'est un abri pour les anglois d'où ils pourront nous inquiéter. Notre comte d'Estaing n'est pas heureux dans ses expéditions, la déesse de la victoire ne paroît pas être de ses amies. Adieu, mon cher Comte! Je suis &c.



## LETTRE XXI.

VERSAILLES, le 20 Avril.

*Du même, au même.*

Les anglois, mon cher comte! vont avoir un nouvel ennemi à combattre...

Il paroît une ordonnance du Roi, en date de la fin de l'année dernière, qui permet au comte de Nassau d'armer contre les ennemis de l'état & de lever à cet effet un corps de volontaires en son nom. Je vous assure que si ce prince étoit à la tête de 20000 hommes, il donneroit de la tablature aux anglois. Il est brave de sa personne, & a tout ce qu'il faut pour acquérir de la gloire dans le métier des ar-

mes. Il aura l'inspection absolue de son corps de volontaires, & pourra l'employer où bon lui semblera & comme il voudra. S. M. accorde aux officiers les mêmes honneurs, droits & prérogatives qu'à ceux de ses troupes de marine, & leur avancement fera le même que celui des troupes réglées. Beaucoup de jeunes gens de famille ont pris parti dans cette nouvelle légion, qui est composée d'infanterie, de dragons & d'artilleurs. Le prince choisira parmi sa troupe 80 hommes qui seront destinés pour sa garde; le Roi lui fournit 20 piéces de canon. On ne doute pas que ces volontaires, sous un pareil chef, n'aient des succès, & que ce dernier ne tente quelque expédition importante.

Comme l'intention de S. M. est d'agir avec vigueur pendant cette campagne, & que nous avons surtout besoin de matelots, l'on a invité la jeunesse à s'enrôler en cette qualité, avec promesse d'un prompt avancement pour ceux qui se distingueroient, & de donner aux autres leur congé, dès que la paix seroit faite. Comme nos parisiens n'ont pas en général le pied marin, n'ayant jamais vu que la rivière de

Seine



Seine & fait de voyage par eau que de Paris à St. Cloud, on ne croit pas que cette invitation en engage un grand nombre d'aller affronter les dangers que l'on court sur mer. Ils préfèrent le service de terre.

Je vous ai parlé dans ma dernière de la prise de Ste Lucie. On accuse M. le comte d'Estaing de n'avoir pas fait tout ce qu'il auroit dû pour reprendre cette île, avant que les anglois aient eu le tems de s'y fortifier. L'envie qu'avoit le Vice-amiral de leur arracher cette conquête, l'a empêché de prendre les mesures nécessaires pour le succès de cette expédition. Mr. de Bouillé, gouverneur de la Martinique, lui avoit représenté toutes les difficultés qu'il rencontreroit, mais il persista dans son projet. L'attaque a été vive de part & d'autre; le comte de Löwendhal, à la tête du régiment d'Armagnac, a fait des prodiges de valeur; mais la résistance vigoureuse qu'opposèrent les anglois, rendit tous ses efforts inutiles & il fut obligé de se retirer. Il a fait sa retraite dans le meilleur ordre possible. Le régiment d'Armagnac & un détachement de celui de Hainault ont le plus souffert. Les vo-

lontaires & les milices de l'île n'ont pu tenir contre le feu meurtrier de l'ennemi ; ils se sont retirés sans pouvoir nous être d'aucune utilité.

Le comte d'Estaing s'étoit imaginé qu'il pourroit engager une action avec l'amiral anglois, mais celui-ci avoit pris une position si avantageuse, que c'eut été exposer la flotte du Roi à une destruction totale, que de vouloir le combattre. L'objet actuel de notre Vice-amiral, est de faire tous ses efforts pour empêcher la jonction de Byron avec Barrington, qui attend encore un renfort du Commodore Rowsley.

Nous aurons pour la campagne prochaine une marine respectable: deux nouveaux vaisseaux, le *Royal-Louis* de 110 canons, & le *Citoyen* sont prêts à mettre à la mer. Nous en avons encore plusieurs autres sur le chantier, auxquels on travaille jour & nuit.

Comme nous nous disposions à faire un armement pour l'Inde, à l'effet de mettre à couvert nos possessions dans ces contrées, nous recevons la fâcheuse nouvelle

velle que les anglois nous ont pris Pondichéri le 27 octobre dernier , après un siège de deux mois & dix jours. Ceci prouve que les anglois étoient bien décidés à nous faire la guerre, & qu'ils avoient donné ordre de nous attaquer , dès le commencement de l'année dernière. On dit pour les justifier , qu'aussitôt après notre déclaration du 13 mars de la même année , la cour de Londres expédia un émissaire par la Méditerranée & le passage de Suez, qui fit le trajet en soixante jours & porta l'ordre au général Hector Munro de nous attaquer. Le 8 août, les troupes angloises commencèrent à se rassembler sur le *Mont-rouge* , distant de quatre lieues de Pondichéri, Le 21, lorsqu'elles furent toutes arrivées , on marcha en avant & on s'empara de la *Haye de l'enclos* , distante d'une portée de canon de la place. Le 6 & le 7 de Septembre , la tranchée fut ouverte au nord & au sud de la ville, & le 18 les batteries de canon & les mortiers commencèrent leur feu. Le commandant de Pondichéri, M. de Bellecombe, fit la plus vigoureuse résistance;



il espéroit toujours recevoir des secours d'europe. Il n'avoit point eu d'avis de notre rupture avec l'angleterre ; une simple lettre qu'il avoit reçue au mois de Mars de la part du ministre de la marine , lui disoit que les divisions entre l'amérique & l'angleterre pourroient bien entraîner la France dans une guerre ; qu'il devoit en conséquence se tenir prêt à tout événement, mais que, dans le cas d'une rupture , il seroit averti. D'après cette lettre, M. de Bellecombe ne s'attendoit à rien moins qu'à être attaqué. Malgré cela il fit pendant 70 jours la plus belle défense ; les anglois avoient fait une brèche considérable au bastion nommé l'*Hôpital* , ainsi qu'à la face orientale de celui situé au nord-ouest ; ils se préparoient à donner l'assaut le 17 octobre. M. de Bellecombe voyant que la garnison étoit épuisée , & n'ayant aucun espoir d'être secouru , envoya le 16 son aide-de camp au général Munro avec une lettre contenant les conditions auxquelles il consentoit à rendre la place. La capitulation fut signée le lendemain , elle renferme 26 articles. La

gar-

garnison de Pondicheri étoit forte de 3000 hommes environ , dont 900 européens. Nous avons perdu pendant le siège 250 hommes; 500 ont été blessés. Les troupes angloises étoient composées de 1500 européens & 11000 hommes du pays ; on leur a tué pendant le siège 300 hommes , & 700 ont été blessés. La perte de Pondicheri n'est pas la seule que nous ayons faite : en conséquence de l'article 24 de la capitulation , les anglois ont pris possession de Chandernagor , ainsi que des factoreries que nous avions dans le Bengale à Yanaon , Karical & Masulipatan.

Le commodore Vernon , qui a contribué à la prise de Pondicheri , s'est battu le 10 août contre M. de Tronjoly. Les deux escadres étoient composées chacune de cinq vaisseaux à peu-près d'égale force ; la victoire resta indécise. Les anglois réparèrent pendant la nuit les dommages qu'ils avoient reçus , pour nous attaquer de nouveau le lendemain ; mais M. de Tronjoly s'étoit retiré à Pondicheri. Le commodore Vernon reparut le 21 août , dans le dessein de bloquer notre escadre.

Celle-ci réussit à s'échapper pendant la nuit. Le 25, la frégate la *Sartine* fût prise par l'ennemi. Vous concevez que ces nouvelles sont bien peu agréables ; décidé comme on l'étoit à faire la guerre aux anglois , on auroit pu mieux prendre ses mesures pour conserver nos possessions dans l'Inde. La perte que nous venons d'essuyer est considérable , & nous n'avons rien fait jusqu'à présent qui puisse nous en dédommager.

Je dois vous joindre ici la réponse faite à l'article premier de la capitulation de Pondichery, par lequel M. de Bellecombe demandoit de sortir avec tous les honneurs de la guerre , tambour - battant , mèche allumée &c. &c.

„ Répondu par le général Munro: *Que la belle défense que M. de Bellecombe & sa garnison ont faite , mérite les plus grands éloges & tous les honneurs qu'il demande ; Qu'il sera permis à la garnison de sortir par la porte de Wellmore avec tous les honneurs de la guerre ; qu'elle mettra sur le glacis ses armes en monceaux par l'ordre de ses propres officiers ; qu'elle les y laissera avec ses tambours , ses canons & ses mortiers.*



*tiers. L'on permet aux officiers de garder leurs armes, & au régiment de Pondicheri, par égard pour M. de Bellecombe, de garder ses drapeaux.*

D'après la rélation angloise, il paroît que le Nabab d'Arcote a beaucoup contribué à la conquête de Pondicheri, en fournissant à nos ennemis des troupes, de l'argent & des vivres en abondance.

Je vous observerai que toutes ces fâcheuses nouvelles nous sont venues par la voie de Londres; nous n'en avons pas encore reçu de directes sur nos mauvais succès dans ces contrées. Notre lieutenant de police-marin, pour se disculper, a fait répandre le bruit que notre perte a été exagérée par les anglois; mais quoi qu'il en puisse dire, la prise de Pondicheri est certaine, & il auroit pu l'empêcher, s'il avoit mis le brave Bellecombe en état de tenir tête aux anglois, & qu'il eut fait passer des forces navales plus considérables dans l'Inde. Cette escadre de M. de Tronjoly, composée d'un vaisseau de 64 canons, de deux frégates & de deux autres

très mauvais navires ne pouvoit pas sauver Pondicheri. Vous devez rire chez vous, mon cher Comte! en voyant les sottises que nous faisons, & certainement votre monarque ne choisira pas pour ministre de la guerre son lieutenant de police de Berlin. Il falloit dans le moment actuel à la tête de notre département de marine, un homme de nom, ou un des intendants des ports de Brest ou de Rochefort, qui connût le métier & fût en état de diriger les operations.

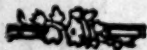
Si le Roi ne sévit point contre l'insubordination de la marine royale, & ne l'oblige pas à escorter nos vaisseaux marchands, notre commerce maritime sera ruiné en peu de tems. Les corsaires anglois infectent les mers; plusieurs navires venant de St. Domingue ont été pris par eux. Deux vaisseaux de ligne & deux frégates avoient reçu l'ordre de fortir de l'Orient pour aller à Vigo prendre sous leur escorte trois vaisseaux richement chargés venant de l'Inde; ils sont rentrés sous le vain prétexte qu'il regnoit une maladie épidémique parmi leurs équipages

ges. Un autre ministre que M. de Sartine auroit cassé les capitaines de vaisseau & lieutenans de frégate qui ont ainsi éludé ses ordres. C'est l'harmonie qui regne entre la marine royale & la marine marchande des anglois, qui les rendra toujours supérieurs à nous sur mer, & nos succès sur eux ne seront jamais qu'éphémères. Le duc de Choiseul, qui savoit vouloir, connoissoit l'esprit d'indépendance de ce corps. Convaincu de la foiblesse du Roi, qui ne l'auroit pas soutenu dans la réforme qu'il vouloit faire, il céda ce département au duc de Praslin son cousin, qui n'osa pas non plus faire des changemens dans sa constitution; il se contenta de réformer des abus & de rétablir la marine qui, sous le lieutenant de police Berrier, avoit été détruite. Ce protégé de Madame de Pompadour, qu'elle avoit élevé au ministère, accoutumé à ne commander qu'à des espions, voulut prendre le même ton avec les officiers de la marine. Il reçut de la part de ce corps des mortifications qui l'humilièrent; il crut ne pouvoir mieux s'en venger qu'en  
le



le réformant entièrement, & en vendant les vaisseaux du Roi au commerce. Malgré les fautes que fait M. de Sartine, on doit lui rendre la justice qu'il a mis notre marine sur un pied respectable, & qu'il a bien réparé le mal fait par le ministre de Boisnes. Croiriez-vous que la cabale opposée au duc de Choiseul, en laissant détruire les soixante-quatre vaisseaux de ligne qui se trouvoient dans nos ports lors de l'exil de ce ministre, avoit en vue par là de le rendre odieux à la nation & de l'accuser d'avoir dissipé les sommes qu'il avoit employées au renouvellement de notre marine. Mais le fait étoit trop notoire pour que cette accusation pût prendre faveur. Il n'y a, je crois, que notre pays où des intrigues aussi abominables soient tolérées.

Adieu, mon cher comte! Donnez-moi des nouvelles de votre congrès de Teschen, & croyez-moi pour toujours, votre affectionné &c.



---

LETTRE XXII.

BERLIN, le 30 Mars.

*Du Comte de.... à Mr. de....*

**I**l n'y a plus de doute sur la paix, Monsieur ! Le Roi après avoir resté quelque tems à Silberberg & Renschenberg, en est revenu & a fixé son séjour à Breslaw jusqu'à nouvel ordre. L'armistice a été publié dans l'armée du Roi, & successivement dans celle du prince Henri & les autres corps détachés qui sont sous les ordres de différens officiers-généraux.

Les lettres de Teschen disent que, le 11, tous les ministres médiateurs & plénipotentiaires étoient arrivés dans cette ville. Le même jour, le Baron de Bréteuil rendit des visites & donna un grand diner. Le prince de Repnin en fit autant le 12. Le 13, les conférences ont commencé par l'envoi d'un premier *Memoria*. L'on garde un profond silence sur ce qui se traite. On m'écrit qu'en outre des affaires de Bavière, il sera encore question de

de quelques autres objets assez importants.

Aux ministres que je vous ai déjà nommés qui assistent au congrès, il faut encore joindre le Baron de Hohenfels pour le duc des Deux-Ponts, & le Baron de Goldheim que l'Electeur palatin a adjoint, comme ministre plénipotentiaire, au comte de Tarring-Seifeld.

On imaginoit que toute hostilité auroit cessé, d'après les bruits de paix qui s'étoient accrédités depuis le commencement de Février. On a été fort étonné d'apprendre que le général comte Olivier Wallis & le général de Clairfait ayent tenté le 28 du mois dernier une expédition contre Neustadt dans la haute Silésie ; ils ont réduit cette ville en cendres de gaîté de cœur, sans qu'il en soit rien résulté de glorieux pour leur souveraine ni pour eux. Le colonel de Winterfeld qui commandoit dans cette ville & avoit sous ses ordres le régiment du prince de Prusse, fit la plus belle résistance. Sur la sommation qui lui fut faite de se rendre, il



il répondit „ que Winterfeld ne savoit que  
 „ mourir , & qu'il se défendrait jusqu'à  
 „ la dernière goutte de son sang , ainsi que  
 „ tous les prussiens qu'il commandoit. Il  
 tint parole & fit si bonne contenance qu'il  
 ne fut pas possible à l'ennemi de le forcer.  
 Il reçut des renforts qui le mirent en état  
 de se maintenir sur une hauteur voisine  
 de la ville qu'il ne put sauver des flam-  
 mes. On rend justice à cet égard à l'Im-  
 pératrice , qui certainement n'a eu aucu-  
 ne part à cette expédition & qui en saura  
 mauvais gré à ceux qui l'ont faite.

Le Prince - Royal , en revenant de la  
 tournée qu'il avoit faite à Troppau & Jä-  
 gerndorff , vit encore cette malheureuse  
 ville fumante , & ses infortunés habitans  
 dans la plus grande consternation. Il fit  
 soulager les pauvres & promit d'implorer  
 les bontés du Roi pour le rétablissement  
 de leur ville.

S. M. a écrit à l'Imperatrice pour se  
 plaindre de la conduite de ses généraux ;  
 qu'elle eseroit que pareille chose n'arrive-  
 roit plus, ou qu'elle useroit de représailles.

Il n'est pas encore décidé si les postes occupés de part & d'autre sur les territoires respectifs seront évacués. Le général de Wurmsér se maintient toujours à Ruckers , Reinertz & Lewin dans le comté de Glatz. Le Roi a envoyé pour l'observer le lieutenant-général de Wunsch. On croit cependant que toutes hostilités ont cessé depuis le 9 de ce mois, jour auquel l'armistice a été publié.

Notre ministre-plénipotentiaire au congrès de Teschen, M. le Baron de Riedesel, a remis à Mrs. les médiateurs & aux ministres un *Promemoria* sur les moyens de concilier les choses entre les cours de Vienne, Berlin & Munich, qui donne en même tems une idée claire & précise de l'affaire de la succession de Bavière. Le comte de Zinzendorff en a fait autant de son côté pour justifier le rôle que sa cour a joué dans cette guerre, l'électeur de Saxe qui a de grandes prétentions à former sur l'allodial de l'héritage de Bavière, aiant été absolument oublié dans la convention du 3 Janvier.

On

On m'assure que messieurs les médiateurs & ministres qui sont à Teschen n'auront pas grand'chose à faire. Le Roi , m'écrit-on , prépare tout à Breslau , & travaille très assiduellement sur cette affaire avec les ministres de Finkenstein & Hertzberg. On m'ajoute que ce monarque est en correspondance directe avec S.M. l'Impératrice-Reine & que toutes les conditions de la paix sont déjà arrêtées entre les deux souverains à l'insçu des médiateurs. Ce congrès a pour objet, dit-on , quelques autres arrangemens qu'on ne fait pas encore & dont on sera instruit sous peu de tems.

Il se débite dans ce moment une nouvelle qui , si elle est vraie , ne vous fera pas plaisir. Voici ce qu'on écrit de Pétersbourg.

*Les François ont perdu Pondichéri & presque toutes les possessions qu'ils avoient dans l'Inde. Le cabinet de Londres , furieux de la conduite que la cour de France tenoit avec lui , imagina de lui porter un coup sensible auquel elle ne s'attendoit pas. Au mois d'avril dernier , il arriva*



ici deux officiers avec de fortes recommandations de la part de S. M. Britannique près de l'Impératrice, pour requérir d'elle qu'elle permît que ces deux émissaires traversassent ses états & se rendissent par Moskow, Kiow & Astrakan à Madras, & qu'on leur donnât une escorte pour les accompagner jusqu'aux confins de l'empire Russe. Cette demande fut accordée ; les officiers anglois se remirent aussitôt en route, & furent presque toujours escortés par des tartares qui veillèrent avec le plus grand soin à leur sûreté. Ils ne mirent que 70 jours à faire le trajet de Pétersbourg à Madras. Ils arriverent au mois de Juillet & remirent au général Munro les dépêches dont ils étoient porteurs. Ce dernier fit aussitôt toutes ses dispositions pour attaquer les françois, qui étoient dans la plus grande sécurité & qui ne furent informés de ce qui se passoit en europe qu'après l'attaque de Pondichéri. Les anglois avoient fait passer à Madras des avis de leur rupture avec nous par trois endroits différens : le premier par Pétersbourg, le second par l'isthme de Suez, le troisieme par le commodore Vernon. Les officiers qui prirent la route de Pétersbourg arriverent, dit-on, les premiers dans l'Inde. C'est à eux qu'on doit les succès qu'on

*qu'on a eus contre Pondichery & les autres établissemens françois. Pondichery doit avoir capitulé vers la mi-octobre. Si vous ignorez cette nouvelle, je vous l'apprends, & vous pouvez la regarder comme certaine.*

Le favori de l'Impératrice de Russie, qui a joué un si grand rôle dans la révolution dont Pierre III. a été la victime, est tombé tout-à fait en disgrâce; c'est le prince de Potemkin qui lui succède. Ce dernier possède déjà toute la confiance de sa souveraine; on le compare au duc de Choiseul. On dit qu'il a infiniment d'esprit, qu'il travaille avec une facilité étonnante. La vie qu'il mène est très dissipée, mais il ne néglige point les affaires de l'état, qu'il traite comme une partie de plaisir. Cette manière d'être est assez du goût de l'Impératrice, qui en fait de même. Cette souveraine est une femme à bons mots; elle plaisante sur tout & ne manque jamais de décocher l'épigramme lors qu'elle en trouve l'occasion, principalement contre la France qu'elle n'aime pas.

Le rôle de médiatrice qu'elle joue à Teschen, a surtout pour objet d'établir l'égalité entre elle & la France, & même d'obtenir pour ses ambassadeurs la préséance, que vous lui avez disputée jusqu'à présent. Elle n'a pas oublié la tracasserie que lui a faite le duc de Choiseul, qui lui refusa dans une dépêche le titre de Majesté Impériale. Elle prétend que cette qualification lui soit déferée, & que ses ambassadeurs aient le pas immédiatement après ceux de l'Empereur. Cela va faire naître une dispute d'étiquette dont je suis curieux de voir l'issue. On m'assure que l'Impératrice a dit :

*Le comte de Vergennes m'accordera tout ce que je voudrai, pourvu que je ne me mêle point de la guerre qu'il fait à l'Angleterre. C'est un fort bon homme, qui n'y regarde pas de si près. Il n'a dans la tête que l'indépendance de l'Amérique, & satisfera volontiers à la demande que je lui fais. C'est un caprice de femme, auquel une nation polie comme la française ne peut manquer de déferer....*

Des nouvelles de Teschen, arrivées hier, disent que l'on ne paroît pas fort  
con-



content de part & d'autre. Jusqu'à présent on ne s'est occupé que de disputes de rang & de presséance. Cependant, d'après la déclaration du Roi, publiée le 7 de ce mois à Breslaw, on auroit cru que toutes les difficultés étoient aplanies. Voici de quelle manière on s'y exprimait : *Attendu que les négociations ouvertes ici pendant cet hiver, sous la médiation des puissances amies, ont eu tout le succès qu'on en desiroit, on est convenu d'assembler un congrès qui sera tenu par les ministres plénipotentiaires des puissances médiatrices & intéressées dans la ville de Teschen déclarée neutre à cet effet, afin de mettre la dernière main à la pacification & de signer les traités déjà rédigés. En conséquence les plénipotentiaires de notre cour & de celles de Pétersbourg, Dresde, Munich & des Deux-Ponts se sont mis en route d'ici avant-hier &c. Breslaw le 7 Mars 1779.*

Je vous joins ici copie d'une déclaration de l'Impératrice, qui n'avoit pour objet que de faire donner votre comte de Vergennes dans le piège qu'on lui tenoit. Elle commençoit par féliciter l'Impératrice-Reine sur le triomphe qu'elle ma-

guanimité venoit de remporter sur elle-même, en  
 n'écoulant que son amour pour la paix. Et en  
 sacrifiant sa gloire au desir de rétablir la tran-  
 quillité: conduite qui surpasse en éclat les plus  
 brillantes conquêtes Et faite pour la rendre im-  
 mortelle. Après cet espece d'exorde très  
 adroit, elle ajoute „, quelle avoit proposé  
 „ au Roi Très-Chrétien que les deux  
 „ cours médiatrices enverroient chacune  
 „ une personne de confiance, sans carac-  
 „ tère public, à Ausbourg, Nuremberg,  
 „ où telle autre ville neutre de l'allema-  
 „ gne qu'il plairoit à S. M. T. C. de choisir,  
 „ pour y traiter de la paix sans aucune  
 „ apparence extérieure de congrès & sans  
 „ aucune formalité ni étiquette, mais  
 „ simplement sur le pied d'une assemblée  
 „ ordinaire. Que les puissances bellige-  
 „ rantes seroient invitées à y envoyer  
 „ de leur côté, sur le même pied, cha-  
 „ cune une personne de confiance; mais  
 „ sans que celles-ci conférassent entre  
 „ elles ni entraissent dans aucune discus-  
 „ sion, vu que tout devroit se faire par  
 „ les médiateurs, qui ne manqueroient  
 „ pas de les consulter toutes les fois qu'il  
 „ seroit nécessaire; mais qu'on ne les  
 „,lais-

„ laisseroit pas s'aboucher les uns avec  
 „ les autres, avant que les médiateurs  
 „ ne fussent d'accord entre eux sur les  
 „ faits & que tout ne fût prêt à être si-  
 „ gné “.

D'après une pareille déclaration, votre  
 cour ne s'attend pas au coup-de-Jarnac qu'on  
 lui prépare à Pétersbourg. Vous verrez  
 qu'en paroissant vouloir écarter toute  
 formalité de rang & d'étiquette, on n'a  
 eu en vue que de vous amuser, & qu'a-  
 présent on va tenir un tout autre langage à  
 votre Baron de Bréteuil. Souvenez vous  
 de ce que je vous dis.

Je crois au reste fermement à la paix,  
 d'après les mesures que l'on prend ici  
 pour arrêter toutes les fournitures &  
 pour le renvoi des employés. Le Baron  
 de Schullenbourg, en conséquence d'un  
 ordre du Roi, s'est rendu à Dresde où il  
 est arrivé le 11 de ce mois, pour donner  
 des congés à tous ceux qui servoient dans  
 les vivres & qui n'étoient pas compris  
 dans l'état de paix. S.M. leur accorde,  
 en forme de gratification, un mois de  
 leurs appointemens. Les généraux de  
 Mdl-



Möllendorff & de Löllhöfel & le colonel de Gaudi sont chargés de regler tout ce qui concerne la vente de chevaux de trait & de tous les équipages superflus. On a mis un embargo sur les bateaux qui se trouvent sur l'Elbe pour pouvoir s'en servir à transporter notre artillerie.

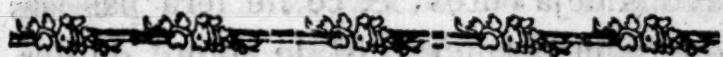
D'après toutes ces mesures, vous voyez qu'on est bien certain de la paix & qu'elle auroit pu se faire sans le congrès de Teschen. Des avis ultérieurs que je reçois de cette ville, portent que le prince de Repnin a débuté par former de grandes prétentions, & qu'on n'est pas encore d'accord sur le rang que doivent avoir messieurs les médiateurs au congrès.

Adieu, Monsieur! Je suis toujours votre affectionné &c.

P. S. On assure qu'un ingénieur autrichien a reçu ordre de dresser un état des pertes occasionnées par l'incendie de Neustadt; que S. M. I. veut tenir compte des dommages causés aux malheureux habitans de cette ville. Elle a fort désapprouvé la conduite du général qui a fait cette

ex-

expédition & l'on croit qu'il est tombé en disgrâce.



## LETTRE XXIII.

VERSAILLES, le 15 Mai.

*De Mr. de.... au Comte de....*

Tandis qu'on est occupé chez vous, mon cher comte ! de négociations de paix, nous le sommes ici des moyens de pousser avec vigueur la campagne qui va s'ouvrir. Vous avez vu par ma dernière que nous étions déjà instruits de la prise de Pondichéri ; cette perte à laquelle nous ne nous attendions pas dérange un peu nos projets. Ce que vous me marquez s'accorde avec les avis que nous avons reçus de Londres sur les mesures que les anglois avoient prises pour attaquer nos établissemens dans l'Inde avant que nous pussions les mettre en état de défense. Nous aurions donc dû prévenir ce coup & envoyer M. de Tronjoli avec une escadre plus forte ; il auroit pu alors battre le commodore Vernon & secourir Pon-

Pondicheri. Au reste il faut mettre cette faute au nombre de toutes celles que nous avons déjà faites, & ce ne fera pas sans doute la dernière. M. le comte de Vergennes a promis au Roi qu'avant la fin de cette année, il susciteroit à l'Angleterre deux nouveaux ennemis qui seroient redoutables pour elle & la forceroient à faire la paix : il entend sûrement par là l'Espagne & la Hollande. On est impatient ici de savoir ce que fera la première. Le comte d'Almodavar est toujours à Londres; les ministres anglois le cajolent & font tout ce qu'ils peuvent pour se le rendre favorable; mais comme nous avons le Roi d'Espagne pour nous, nous espérons que le cabinet de Madrid ne tardera pas à se déclarer en notre faveur. Le comte d'Aranda, qui nous est entièrement dévoué, fait tous ses efforts pour fixer l'irrésolution de sa cour. La conquête de Gibraltar est un appât bien attrayant pour le monarque espagnol; & comme je vous l'ai dit, le duc de Crillon lui a persuadé que rien n'étoit si facile. Nous n'avons point au reste garanti  
le



le succès de l'entreprise, & si elle échoue, ce n'est point à nous qu'on pourra s'en prendre. Nous ne voulons pas même y jouer un rôle comme acteurs, nous ne ferons que spectateurs intéressés.

Nos négociations en Hollande vont assez bien : nous avons réussi à mettre la division entre les membres des états-généraux. Notre duc de la Vauguyon continue de faire des merveilles dans ce pays. L'arrêt du conseil d'état du Roi, du 14 de Janvier dernier, sollicité par notre ambassadeur en faveur de la ville d'Amsterdam, a produit son effet & déroulé absolument le parti opposé. Vous voyez, mon cher comte ! que l'intérêt fait tout. Entre nous soit dit, je ne sais si la province de Hollande fait bien de se brouiller avec ses autres sœurs. L'article III. de cet arrêt du conseil annonce quelques mesures secrètes prises entre le Roi & cette province. On y dit :

*S. M. considérant que la ville d'Amsterdam a fait les efforts les plus patriotiques pour déterminer la republique à se procurer de la part de*  
la

la cour de Londres l'assurance d'une liberté illimitée pour son pavillon, par une suite de son indépendance & de l'intégrité du commerce que lui assurent le droit des gens & les traités; S. M. voulant donner à la dite ville un témoignage éclatant de sa bienveillance, conserve aux bâtimens frétés par les habitans qui sortiront de son port, la liberté promise par l'article premier de l'arrêt du 26 de Juillet dernier, concernant la navigation des neutres, ainsi que l'exemption du fret, à l'exception des bâtimens employés au cabotage dans les ports de France, pour lesquels l'arrêt du conseil du 16 Juillet 1757 continuera d'être exécuté. S. M. conserve en outre aux habitans de la dite ville les avantages dont jouissent les denrées qui leur sont propres & les productions de leurs manufactures, conformément à ce qui se pratique présentement.

Par le quatrième article, le Roi assure exclusivement aux bâtimens Amsterdamois l'exemption de tout droit de fret. Vous concevez que cette préférence accordée à une seule province, a lieu d'offenser les autres. Il y a eu à ce sujet de grands débats dans l'assemblée des états généraux, mais le parti qui nous est dévoué

voué l'a emporté, malgré tous les efforts de l'Angleterre pour l'empêcher, & la vive opposition des membres des états qui prévoient les suites de cette union de la province de Hollande avec la France.

Depuis 1778, M. le duc de la Vauguyon négocioit secrètement à Amsterdam. Il ne cachoit point ses démarches, mais on ignoroit ce qu'il traitoit. Le chevalier Yorck, ministre de la Grande-Bretagne, étoit si persuadé de son influence sur les délibérations des états-généraux, qu'il ne daigna pas faire attention à notre ambassadeur; il se permettoit même des propos indécents sur son compte. En politique comme à la guerre, tous les moyens sont permis; ce n'est pas celui qui séduit qui est coupable, c'est celui qui se laisse séduire. Le duc de la Vauguyon ne dut en partie ses succès qu'au ton de hauteur que prenoit la cour de Londres vis-à-vis de Leurs Hautes Puissances. Un ministre adroit n'eut pas suivi à la lettre les instructions qu'on lui donnoit; il eut adouci les termes & cherché à se concilier les esprits, mais le  
che-



chevalier Yorck faisoit tout le contraire & il engagea le Stadhouder dans de fausses démarches que S. A. n'auroit jamais faites sans lui.

Il faut cependant rendre justice à ce prince : il fait ce qu'il peut pour conjurer l'orage dont sa patrie est menacée. Convaincu qu'il est de l'intérêt de la république de garder une parfaite neutralité , il employe tous les moyens pour déterminer Leurs hautes Puissances à maintenir ce système. Mais peut-il se flatter d'y réussir, tant qu'il se montrera partisan zélé de l'Angleterre ? Au reste, comme le parti que prendra la Hollande doit assurer la prépondérance à l'une ou l'autre des deux puissances belligérantes, nous devons faire l'impossible pour l'engager à se déclarer en notre faveur.

La Hollande jouit d'une considération méritée qu'elle doit chercher à conserver à tel prix que ce soit. Protéger son commerce, veiller à la sûreté de ses possessions dans l'Inde, ne jamais prendre aucune part aux querelles des puissances de  
l'eu-

l'europe , voila l'unique tâche que les régens de cette république ont à remplir. Ainsi que l'angleterre , elle doit faire consister toute sa puissance dans ses forces maritimes ; elle n'a besoin de forces de terre que pour garder ses frontières. La situation de son territoire la met dans le cas de ne pas craindre une invasion ; elle doit toujours se souvenir qu'elle a eu des Ruiter & des Tromp qui ont fait sa gloire sur mer , qu'elle est une puissance maritime , mais qu'elle doit renoncer à l'espoir de devenir une puissance de terre. Je fais qu'une certaine influence agit pour une augmentation de troupes ; mais cette augmentation me paroît inutile , surtout dans un moment où toute l'attention de la république doit se porter du côté des forces navales.

La république a des avantages réels sur la Grande - Bretagne & sur nous ; son corps politique a plus de consistance que le nôtre & celui des anglois. Toujours agitées par des mouvemens convulsifs , occasionnés par des changemens de ministres ou des projets mal conçus , depuis

1770, la France & l'Angleterre ont éprouvé des secousses violentes, la première par sa querelle avec ses parlemens, la seconde par ses démêlés avec ses colonies. Cependant, malgré les avantages de la constitution batave, il est à craindre que les deux factions qui se forment en hollande, n'attirent sur cette république des maux affreux. Elle doit se souvenir de celles des *Kabell jaws* & des *Hæcks* qui déchirent son sein pendant plus de cent ans; de la mort de Barnewelt & du massacre des frères de Witt. Si elle n'y prend garde, elle est à la veille de voir renaître de pareils troubles; son intérêt est de se tenir étroitement unie au Stadhouder; il lui faut un chef. Lorsque la république romaine étoit en danger, on nommoit un dictateur, dont les pouvoirs cessoient dès que la tranquillité étoit rétablie. C'est la maison d'Orange qui a sauvé la hollande en 1747. Les armes de Louis XV étoient victorieuses partout; Guillaume IV oublie les torts qu'on avoit avec lui, il répare autant qu'il est en son pouvoir les pertes qu'a souffert sa patrie, & lui fait faire la paix. Par reconnoissance, on le nomme Stad-



Stadhouder, capitaine & amiral général; ces charges sont rendues héréditaires dans sa famille, même dans la branche féminine. On paroît aujourd'hui se repentir de ce qu'on a fait, & l'on semble oublier les services que la maison d'Orange a rendus. Si ce qu'on me dit est vrai, il est question de dépouiller le Stadhouder d'une partie de son autorité, & de rendre à chaque province tous les droits qu'elles lui ont cédés lors de la révolution de 1747. Je ne fais de quel œil votre monarque verroit son neveu perdre une partie de ses prérogatives. On m'assure que ce qui se passe n'est pas vu avec indifférence par votre cour. Vous me ferez plaisir, mon cher comte ! de me mander ce que vous saurez à cet égard.

Nous avons été un peu fâchés de la perte de Pondichéri & de toutes nos possessions sur la côte de Coromandel, mais nous en sommes dédommés par la prise de tout le Sénégal, qui a eu lieu sans coup-férir. C'est le duc de Lausun qui a fait cette expédition. Le vicomte d'Arrot, colonel d'infanterie, & M. de Chavagnac,

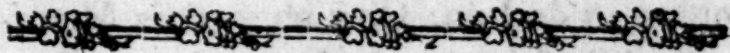
lieutenant de vaisseau , nous ont apporté cette bonne nouvelle. Je n'ai point cette fois à vous donner la liste des morts & blessés que nous a coûté cette conquête ; grace à la complaisance du gouverneur anglois, qui capitula à la première sommation qui lui fut faite , après quelques coups de canon qui lui furent envoyés par un de nos vaisseaux de guerre. Si les anglois sont maintenant les maîtres de la mer indienne , nous le sommes de la riviere de Gambie. Cette possession nous fera d'un grand avantage pour la traite des nègres & nous rend maîtres du commerce de la gomme & de toutes les autres productions de l'afrique. Le duc de Laufun est nommé gouverneur-général du Sénégal ; le Vicomte d'Arrost en a le commandement.

Quoiqu'on en dise , la conquête du Sénégal ne vaut pas celle de Pondichéri, qui donne aux anglois une prépondérance dans l'Inde équivalente à une domination absolue. On ne se dissimule point ici cette vérité, & l'on fait des dispositions pour prendre sa revanche dans ces contrées.

Le

Le comte d'Estaing a donné de ses nouvelles. Il mande qu'il est occupé d'une expédition contre quelques-unes des possessions angloises aux antilles, dont il a dessein de s'emparer ; que les amiraux Byron & Barrington sont à sa poursuite, mais qu'il ne les craint pas. Les anglois ne cessent de faire des prises sur nous ; ils viennent de s'emparer de la *Louise Elisabeth* venant de l'Inde & de la Chine avec une cargaison de deux millions cinq cents mille livres.

J'ai l'honneur d'être &c.



## LETTRE XXIV.

DE VERSAILLES, le 20 Mai.

*Du même, au même.*

Nous avons vu arriver ici le mois dernier le duc de Lausun de retour du Sénégal ; il a été accueilli par le Roi on ne peut pas plus favorablement. Il a rendu compte à S. M. de son expédition. Comme sa présence n'est plus nécessaire dans ces contrées, & qu'il a pris toutes ses mesures pour conserver cette conquête,



il veut employer son épée ailleurs pour le service de sa patrie. On dit qu'il va être chargé d'une expédition très importante, mais c'est encore un mystère.

J'ai oublié de vous dire dans mes dernières, que notre cabinet voulant se justifier sur la rupture avec l'Angleterre, & prouver que c'est cette dernière qui a commencé les hostilités; laissant de côté la déclaration remise par M. le marquis de Noailles, notre ambassadeur à Londres, & nos liaisons avec les américains; ne fixe l'époque de la déclaration de guerre qu'au 17 de Juin. On a engagé S. M. d'écrire à ce sujet une lettre au duc de Pen-thievre, conçue en ces termes.

*Mon Cousin ! je suis informé qu'il s'est élevé des doutes sur l'époque à laquelle doit être fixé le commencement des hostilités, & qu'il pourroit résulter de cette incertitude des contestations préjudiciables au commerce. C'est pour les prévenir, que j'ai jugé à propos de vous expliquer plus particulièrement ce que je vous ai déjà fait assez connoître dans ma lettre du 10 Juillet. Je vous charge en conséquence de mander à tous ceux qui sont sous mes ordres, que c'est l'insulte faite*

*faite à mon pavillon par l'escadre angloise en s'emparant le 17 Juin de l'année dernière de mes frégates la Pallas & la Licorne , qui m'a mis dans la nécessité d'user de représailles , & que c'est à ce jour 17 Juin 1778 que l'on doit fixer le commencement des hostilités commises contre mes sujets par ceux du Roi d'Angleterre ; la présente n'étant à d'autre fin. Sur ce , je prie dieu &c. &c.*

Les anglois ne paroissent pas faire grande attention à ce que nous disons pour justifier notre rupture avec eux. La division regne à Londres comme en Amérique ; le parti de l'opposition fait tout ce qu'il peut pour renouveler le ministère , mais il n'y réussira pas. Le parti de la cour triomphe partout, & nous en sommes charmés. Nous serions bien fâchés que le cabinet de St. James eut d'autres chefs que ceux qui sont maintenant à la tête des affaires. Nous sommes trop contents d'eux , & ceux qui leur succédroient ne seroient sûrement pas autant dans nos intérêts....

Je vous ai parlé du Prince de Nassau, à qui le Roi a donné la permission de le-

ver une légion. Ce prince, toujours actif & brave, a voulu tenter une expédition contre l'île de Jersey le 30 avril dernier. Aiant fait toutes ses dispositions en conséquence, il mit à la voile de St. Malo à six heures du soir. Les troupes à ses ordres étoient embarquées sur 42 chaloupes & autres bâtimens; M. de Champ-Bertrand, qui montoit la frégate *la Diane*, prit sur les vaisseaux du Roi 500 hommes. On se trouva en peu de tems au large, avec un vent des plus favorables; mais à l'entrée de la nuit, il survint une forte pluie qui fut suivie d'un calme parfait, & força toute cette petite flotille de rester à cinq lieues de Jersey sans pouvoir avancer. Mr. de Champ-Bertrand s'approcha de la côte pour la reconnoître & pour faire taire les batteries qu'on y avoit élevées; mais les pilotes qui crurent la frégate en danger, firent des représentations à leur officier. Il se retira, & dit au prince de Nassau qu'il n'avoit vu qu'un petit fort sur cette partie de la côte. Le premier demanda des chaloupes canonieres, ordonna à ses officiers-majors de rassembler



tous les bâtimens qu'ils pourroient ; ils n'en purent avoir que quinze. On s'approcha de la côte, où l'on vit sur le rivage cinq pieces de canon & 450 hommes rangés en front qui nous attendoient. Cette bonne contenance n'en imposa point au prince de Nassau ; il prit la résolution d'exécuter la descente & dévançant plusieurs des bâtimens qui l'accompagnoient, il donna ordre de le suivre & de courir à pleine voile sur la côte. Mais il ne trouva point dans les équipages des bâtimens cette bonne volonté à laquelle il s'attendoit ; ils refusèrent le service. On employa vis-à-vis d'eux prieres & menaces, rien ne put les engager à obéir. Le vent étant devenu frais , ensuite violent , on fut obligé de reprendre la route de St. Malo.

D'après le rapport du prince, il paroît certain que, s'il eut été secondé, il auroit réussi à s'emparer de cette île. Toute sa troupe témoignoît la plus grande envie de combattre, & l'on ne doit attribuer ce non-succès qu'à la mauvaise volonté des patrons des chaloupes & au-

tres petits bâtimens qui n'ont jamais voulu s'approcher de la côte. Des lettres de Bretagne assurent cependant que le vent & la marée ont beaucoup contrarié cette expédition, qui ne pouvoit s'effectuer qu'en faisant échouer les bâtimens. C'étoit, dit-on, le projet du prince de Nassau; mais les patrons & maîtres des barques tenoient plus à leurs propriétés qu'à la gloire de celui qui les commandoit.

Mr. de la Motte-piquet a mis à la voile avec cinq vaisseaux de guerre, deux munitionnaires de 50 canons & cinq frégates. On ignore sa destination, mais on espere qu'il aura du succès. C'est un excellent officier, aimé de son corps & qui dans l'occasion fera son devoir.

On a reçu des nouvelles ultérieures du comte d'Estaing. Il a été joint par le comte de Grasse, & mande qu'il tient la mer depuis la prise de Ste Lucie; mais qu'il n'a pas vu paroître l'amiral Byron, dont la flotte doit être en mauvais état à cause des maladies qui regnent parmi  
ses

ses équipages. Notre Vice-amiral a eu le bonheur d'être joint par une flotte marchande de 80 voiles, sous l'escorte de cinq vaisseaux de guerre. Il est heureux que cette flotte ait pu échapper à l'amiral Byron.

Selon des avis que nous venons de recevoir de Londres, c'est un grand bonheur pour nous que l'expédition contre Jersey ait manqué, car tous les braves gens qui feroient débarqué dans cette île, auroient été massacrés. Voici ce qu'on écrit à ce sujet : „Un exprès dépêché de Jersey pour annoncer l'apparition des françois, rencontra dans sa route le général Arbuthnot qui étoit sorti la veille de Ste Hélène avec son escadre pour se rendre à New-Yorck. Celui-ci prit aussitôt son parti; il remit une lettre à l'exprès pour l'amirauté, dans laquelle il disoit qu'ayant appris que nous étions sur le point d'attaquer Jersey, il voloit au secours de cette isle &c. Comme les forces de terre & de mer que M. Arbuthnot avoit sous ses ordres, étoient bien supérieures à celles du prince de Nassau, il n'y



n'y a pas de doute que cette expédition n'eut eu des suites funestes pour nous, & nous devons être très contents qu'elle ait échoué. Notre petite escadre, les troupes & tous les bâtimens de transport seroient tombés au pouvoir l'ennemi. Cela justifie en quelque façon les patrons des barques qui refusèrent d'aborder.

Ce projet de descente avoit été au reste mal conçu. On avoit laissé ignorer au prince de Nassau les intimités qui re-  
gnoient entre les habitans de St. Malo & ceux de Jersey & Guernesey. Il y a un commerce de contrebande établi entre eux, qui est très lucratif. Ceux de St. Malo & autres ports de la côte ne voyoient pas avec plaisir qu'on voulût s'emparer de ces îles; il étoit de leur intérêt de l'empêcher, & c'est ce qu'ils ont fait. M. de Champ-Bertrand a montré au reste la meilleure volonté, & a fait ce qu'il a pu pour seconder le prince de Nassau; mais il ne pouvoit seul assurer le succès de l'expédition. On dit quelle n'est que différée & qu'on prendra mieux ses mesures pour la seconde tentative qu'on se propose de faire.

La

La philosophie, mon cher comte ! & les lumieres de notre siecle, quoiqu'en disent ses détracteurs, ont servi & servent encore au progrès des connoissances utiles & à l'encouragement de ceux qui se vouent au bien public. Le Roi aiant été informé du retour prochain du capitaine Cook, dont le voyage a eu pour but, comme vous savez, de faire des découvertes dans les mers du Japon & celles de la Californie; S. M. ordonna, au mois de Février dernier, à M. de Sartine de faire écrire une lettre circulaire à tous les officiers des vaisseaux du Roi, frégates, corsaires ou autres naviguant sous pavillon françois, portant l'ordre de ne point interrompre le capitaine Cook dans sa navigation, mais au contraire de le traiter comme s'il appartenoit à une puissance neutre, en l'informant lorsqu'il le rencontreroient, des ordres qu'ils avoient reçus à son égard, & lui observant toutes-fois, que de son côté il devoit s'abstenir de tout acte d'hostilité.

M.

M. Francklin, illustre par toutes les découvertes utiles qu'il a faites dans la physique, a écrit une pareille circulaire à tous les commandans & capitaines naviguant sous pavillon du congrès, pour qu'ils aient à ne point troubler le capitaine Cook, mais au contraire à le traiter comme ami en lui fournissant tout ce dont il pourroit avoir besoin &c. On ignore dans ce moment où se trouve ce célèbre navigateur; on l'attend cependant de retour incessamment. On ne doute pas que les nouvelles découvertes qu'il aura faites ne soient fort utiles à la navigation.

Je vous ai parlé des projets de notre directeur des finances & des administrations provinciales qu'il veut établir. Il ne connoit point le génie de la nation, & je crains qu'il n'entraîne le Roi dans des démarches qui occasionneront un bouleversement général & feront peut-être funestes à l'autorité royale. Le but de M. Necker est, à ce qu'il paroît, de soustraire le Roi aux réclamations des parlemens & de leur substituer de vrais représentans  
de



de la nation. Ces assemblées provinciales, composées des trois ordres, savoir : le clergé, la noblesse & le tiers-état, seront chargées de la répartition & du recouvrement des impositions; chaque province aura une semblable administration. La nation gagneroit assurément à ce nouveau système, qui est un diminutif des états-généraux; mais je crains que le Roi ne se mette en tutelle, & que ces administrations provinciales ne soient un jour plus opposées à ses volontés que les parlemens.

Au quatorzième siècle, il existoit encore à Paris une cour plénière qui étoit seule chargée de l'enregistrement des loix. Les Rois y siégeoient; elle étoit composée de tous les grands du royaume. Charles VII. la supprima, après les guerres qu'il eut à soutenir pour recouvrer son royaume, & avoir surmonté toutes les difficultés qu'il eut à vaincre pour chasser les anglois & les bourguignons. Il devint ensuite plus puissant & plus absolu que ne l'avoient été ses prédécesseurs.

Le clergé & la noblesse qui se trouvoient ruinés par ces guerres malheureuses qui avoient désolé la France, lui laissèrent faire tout ce qu'il voulut ; ces deux ordres ne formèrent aucune opposition à l'abolition de ces cours plénières qui épuisoient également le fisc & la noblesse ; mais qui rassemblant tous les ans cette dernière, la rendoient plus puissante dans l'état, & en faisoient de petits souverains dans leurs terres. C'est aussi à cette époque que Charles VII profitant de l'accablement où se trouvoient les peuples, prit avec ses ministres le prétexte de vouloir réparer le mal, & changea l'ordre établi dans les finances, la guerre & l'administration de la justice. On fit tout dépendre de la volonté du Roi ; on ôta à la noblesse une infinité de privileges dont elle jouissoit & qui étoient attachés à ses titres. Le tiers-état vit avec plaisir l'abaissement des nobles, qu'il n'aimoit pas.

Les états-généraux, qui existoient encore, sembloient faits pour maintenir la balance entre l'autorité royale & le peuple : on parvint à s'en débarrasser. Nos

par-

parlemens voulurent succéder aux états-généraux & aux cours plénières: on leur laissa cet honneur, bien résolu de ne faire, malgré leur opposition, que ce qu'on voudroit, & de ne les consulter que pour la forme. Toutes les humiliations que ces corps ont éprouvées depuis 150 ans, devroient les avoir dégoutés du vain titre qu'ils se sont arrogé de vrais représentans de la nation, dont la cour s'est toujours moqué. Ils s'apperçoivent aujourd'hui du coup qu'on veut leur porter. Le succès de l'administration provinciale de Berry a déterminé le Roi à en établir de pareilles dans d'autres provinces. Un nouvel arrêt du conseil-d'état du Roi ordonne que , " sur  
 „ les représentations de son *très amé & bon*  
 „ *cousin* le duc d'Orléans, gouverneur du  
 „ Dauphiné, il sera établi une adminis-  
 „ tration provinciale dans le Dauphiné,  
 „ à l'instar de celle de Berry. Qu'elle se-  
 „ ra composée de douze membres du cler-  
 „ gé, de dix-huit gentilhommes proprié-  
 „ taires, & de trente députés des villes  
 „ & campagnes, qui devront être aussi  
 „ propriétaires „.

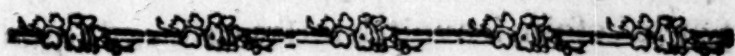


On m'assure que le gouvernement a le projet, au moyen de ces administrations provinciales, de parvenir à établir l'impôt territorial. Je le crois, mais la chose est plus aisée à vouloir qu'à faire, & l'on aura de grandes difficultés à vaincre avant de pouvoir y réussir. Le clergé & la noblesse s'y opposeront toujours; l'un & l'autre regardent comme un de leurs droits les plus sacrés l'exemption de toute espèce de taxe sur les terres qui leur appartiennent. Une pareille imposition offre aussi des inconvéniens difficiles à prévenir. Vous concevez au reste que le directeur des finances prévoit les suites de ses opérations & des emprunts qu'il a faits. Il se prépare d'avance à remplir le déficit qui se trouvera entre la recette & la dépense, lorsque la paix sera faite. Comme on ne met point d'imposition nouvelle, la dette de l'état doit nécessairement s'accroître de jour en jour, & il faudra à la fin la mettre en évidence. C'est alors qu'on reconnoîtra le tort qu'on a eu d'avoir recours à des ressources si onéreuses. Je crains bien d'être obligé, dans

notre correspondance , d'en revenir souvent sur cet article. J'attens M. Necker & tous ses adhérens à la paix. On pourra dire de lui :

*Tel brille au second rang , qui s'éclipse au premier.*

Adieu, mon cher comte. Votre paix de Teschen s'avance, & votre monarque y joue un grand rôle. Je suis toujours votre affectionné &c.



## LETTRE XXV.

BERLIN, le 15 Avril.

*Du Comte de.... à Mr. de....*

Votre gouvernement n'est pas le seul, Monsieur! qui fasse des emprunts; voila la cour de Vienne qui imite votre exemple. S. M. l'Impératrice-Reine vient de faire proposer très gracieusement (comme on dit dans notre pays) à tous les étrangers qui voudront placer des fonds chez elle, de leur payer quatre & demi pour cent au lieu de quatre qu'elle a donnés jusqu'à présent. Pour faire partager à ses sujets les mêmes avantages,

elle déclare que l'intérêt des sommes qu'ils lui ont prêtées leur sera payé sur le même pied, sous la condition cependant qu'ils ne pourront dénoncer leurs capitaux avant la fin de Mai prochain &c. &c. Si pour une guerre qui a duré six mois au plus, on est obligé de recourir à des emprunts, vous pouvez juger combien on étoit pressé de faire la paix. Quant à notre monarque, qui n'aime point d'être maîtrisé par le besoin, il avoit dans ses coffres de quoi faire face à tout pendant dix ans. Vous conviendrez, monsieur ! qu'il n'y a pas de puissance en europe en état d'en faire autant. Aussi longtems que les souverains n'auront pas dans leur trésor de quoi fournir aux dépenses de leurs armées de terre & de mer, ils doivent renoncer à se battre. Il n'y a que nous qui sachions faire la guerre avec avantage ; celle de 1757 a ruiné la maison d'Autriche, la France & l'Angleterre, & elle ne nous a coûté que des hommes. Croiriez-vous que c'est pendant cette guerre que notre monarque a fait bâtir cette belle galerie de Sans-Souci, & qu'il a encore mis beaucoup d'argent dans sa caisse d'épargne ? Il fit payer  
cher



cher à la Saxe l'imprudence qu'elle avoit eue de prendre part à l'alliance qui avoit pour but le partage des états prussiens.

Le Roi fut forcé de recourir à des opérations forcées; on lui reproche surtout l'altération des monnoyes. Il dit un jour à ce sujet: *Les françois m'accusent d'avoir fait frapper des espèces de mauvais aloi ; j'ai imité en cela un de leurs Rois très-chrétiens , Philippe le Bel , qui pendant son regne fit de grands changemens dans la valeur conventionnelle des especes. On fabriqua cinq monnoyes d'or différentes , dont il altéroit le titre comme bon lui sembloit. Il en fit autant avec les especes d'argent. Le Roi Louis XV a payé avec du papier, qui tomba de 50 à 60 pour cent au dessous de sa premiere valeur. Quelle différence y a-t-il entre cette opération & celle que j'ai faite ? Je n'en vois aucune....*

La guerre qu'on avoit faite à notre monarque étant très injuste , il employa peut-être des moyens illicites pour la soutenir , mais il s'y trouvoit forcé par les circonstances. La gloire qu'il s'est acquise le dispense de toute justification ;

ce qu'il fait aujourd'hui prouve qu'il est bon germain. Il répare ses torts , s'il en a eu ; il sacrifie ses trésors pour le soutien de la bonne cause & pour la défense d'un co-état de l'empire qu'on vouloit opprimer.

Il vient encore de paroître deux écrits sur cette affaire de Baviere ; il y en a un surtout qui m'a paru très intéressant ; il pourra servir à mettre d'accord nos publicistes allemands sur la contestation actuelle. Cette brochure de deux feuilles d'impression environ, est intitulée : *Tableau des impostures & quelques traits de la vie de maitre Michel von Priest , Prévôt du couvent de Buntzlau en Bohême , chanoine de Prague & Breslaw , & pro-notaire de l'Empereur Sigismond.*

On prouve dans cet écrit par le témoignage de quantité d'auteurs & de contemporains , que maitre *von Priest* , très digne chanoine , ( qui a signé les deux titres produits par la cour de Vienne pour prouver ses droits sur la Baviere ) s'étoit fait de son tems la réputation de fabriquer  
des

des documens, dont il faisoit commerce, non à l'insçu de l'Empereur Sigismond, mais de concert avec lui. *Tout le regne de cet Empereur, dit l'auteur, prouve que les principes de la politique dont Machiavel a développé la théorie, ont été connus & pratiqués longtems avant lui, par les monarques autant que par leurs sujets. Faire expédier de fausses lettres d'investiture, vouloir hériter de tout & partout, prendre de toutes mains, ne payer personne, voilà quelle étoit la vraie façon d'agir & de penser de Sigismond.*

La cour de Vienne, d'après cela, est justifiée sur les prétentions qu'elle a formées; car elle ne peut être soupçonnée d'avoir été d'intelligence avec le pro-notaire *von Priest*. Dans ces tems d'ignorance, où l'on savoit à peine lire & écrire, rien n'étoit plus aisé que de fabriquer de faux titres & de les déposer dans les archives. Comment prouver le contraire trois à quatre cens ans après? C'est de cette manière que les moines se sont enrichis, & qu'ils se sont emparé de propriétés qui n'auroient jamais dû leur ap-



partenir. Ils échangeoient avec des imbécilles les biens-fonds de ce monde contre la même quantité d'arpens qu'ils leur affignoient en Paradis. St. Bernard a fait beaucoup de ces marchés....

J'apprends que ce mal-adroit de Baron de Senkenberg, qui avoit remis à la cour de Munich l'acte de rénonciation du duc Albert d'autriche, outre la disgrâce qu'il a éprouvée personnellement, est cause encore que sa mere a perdu la pension que lui faisoit l'Impératrice-Reine, & qu'elle a été obligée de quitter Vienne. Bel exemple, Monsieur ! & qui doit servir de leçon aux particuliers qui veulent se mêler des affaires des souverains. Ces derniers sont comme les femmes ; il ne gardent le secret que sur ce qui les intéresse personnellement. Tant-pis pour ceux qui leur confient les leurs. . . . L'affaire de la Baviere se feroit arrangée sans la révélation de M. de Senkenberg.

Il y a eu beaucoup de mécontentement à Teschen. Le prince de Repnin n'a pas rempli, dit-on, les fonctions d'un pacifica-

ficateur bénévole ; il a parlé comme ces anciens romains qui donnoient des loix aux nations. Sur une proposition qu'il fit, le comte de Cobenzl observa qu'il ne croyoit pas que l'Empereur la signât.

*Eh ! qu'avons nous besoin de l'Empereur , & de sa signature , répondit le prince de Repnin ; lui & le Grand-Duc de Toscane sont les fils de l'Impératrice ; mais c'est à cette souveraine seule que l'on s'en rapporte , & c'est avec elle uniquement que nous pouvons traiter.*

Ce propos n'a pas été fort agréable à l'Empereur , & celui qui l'a tenu est généralement blâmé. Votre ambassadeur se conduit beaucoup mieux ; il se concilie l'amitié des différens partis , & fait ce qu'il peut pour amener les choses à une heureuse issue. Un des principaux objets qui sembloient devoir arrêter la négociation , c'étoit l'indemnité à accorder à la Saxe pour l'allodial. La cour de Munich ne vouloit donner qu'un million ; elle avoit fait faire en conséquence une insinuation par son ministre à Teschen , dans laquelle il étoit dit que S. A. Electorale Palatine s'en

remettoit à la décision du monarque prussien. S. M. doit avoir répondu de sa propre main au Baron de Riedesel :

*Pas un denier de moins que quatre millions pour la Saxe. Je suis trop sensible aux marques de confiance que cette cour me donne. Il faut que l'Eleûeur de Saxe reçoive l'indemnité qui lui est due, ou que je sois écrasé; & j'espère, avec l'assistance de Dieu, que cela n'arrivera pas. Sur ce je prie &c.*

Voici l'extrait d'une lettre écrite par un des ministres qui se trouvent à Teschen, en date du 5 Avril. Elle vous mettra au fait des intrigues qu'on a fait jouer pour empêcher la paix d'avoir lieu.

„ Les menées sourdes auxquelles on  
 „ avoit eu recours à Vienne pour faire  
 „ rompre le congrès de Teschen, n'ont  
 „ pas eu les succès qu'on s'en promettoit.  
 „ Elle ont fini d'une manière qui ne doit  
 „ point flatter la vanité de ceux qui  
 „ cherchoient à continuer la guerre.

„ On avoit pris la voie d'exciter l'E-  
 „ leûeur Palatin à refuser les quatre mil-  
 „ lions



„ lions exigés en dédommagement par  
 „ la Saxe ; & le comte de Cobenzl fit  
 „ toutes les démonstrations qui pouvoient  
 „ faire croire que sa cour soutiendrait  
 „ l'Electeur. L'Impératrice-Reine, aver-  
 „ tie de ce qui se passoit, & voulant avoir  
 „ la paix à tel prix que ce soit, envoya  
 „ un courier à son ministre plénipoten-  
 „ tiaire, pour qu'il eut à produire en  
 „ plein congrès les instructions qu'il  
 „ avoit. Cet ordre portoit :

*Que dans le cas où l'envoyé palatin voudroit  
 donner à entendre que la cour de Vienne étoit  
 d'accord avec son maître sur le refus du dédom-  
 magement demandé par la Saxe ; lui comte de  
 Cobenzl eut à le contredire formellement en  
 produisant sa première instruction. Ce qui fut  
 fait au grand étonnement du parti opposé  
 à la paix.*

Il reste encore beaucoup d'autres objets  
 à régler à ce congrès, mais il n'y en a  
 aucun qui puisse apporter des changemens  
 dans les conditions préliminaires accep-  
 tées de part & d'autre. Le Roi cependant  
 ne sera point, à ce qu'on croit, de re-  
 tour

tour de Potsdam avant la fin de Mai ;  
notre monarque ne veut sortir de l'arène  
qu'après que tout aura été terminé.

La malheureuse ville d'Habelschwerdt  
vient d'être réduite en cendres, après  
avoir été pillée cet hiver par les ennemis.  
Elle se trouve détruite par un accident  
dont on ignore la cause. On soupçonne  
quelques mal-intentionnés, mais on n'a  
encore aucune preuve.

Le ministre d'angleterre m'a dit que  
vous veniez de faire la parodie du siege  
de Pondichéri & de tout ce que vous  
avez perdu dans l'Inde, en vous empa-  
rant de quelques petits comptoirs que les  
anglois avoient au Sénégal. Comme il  
plaisantoit beaucoup sur cette expédi-  
tion, je lui ai demandé ce qu'il pensoit de  
celle qui devoit assurer l'indépendance  
des américains. *Oh pour celle-là, m'a-t-il  
répondu, elle n'est que trop importante. J'avoue  
que nous avons été pris pour dupes, & les fran-  
çois ont joué nos ministres comme on joue des  
enfans....*

Adieu Monsieur ! Je suis &c,

LET-

## LETTRE XXVI.

DE BERLIN , le 2 Mai.

*Du même, au même.*

Que pense-t-on où vous êtes, Monsieur ! de la paix de Teschen. Nos novellistes allemands, semblables à ceux de votre pays , forment mille conjectures & prétendent qu'elle n'aura pas lieu. Ils fondent leur opinion sur la marche des corps qu'on a nouvellement levés , sur l'achat des provisions , l'envoi des munitions de guerre &c. &c. Moi, je vous garantis qu'on ne se battra plus pour la succession de Baviere ; tout est convenu entre les cours, mais rien encore n'est signé. Le Roi a reçu un courier de Breslaw , qui lui a apporté la nouvelle qu'on étoit d'accord sur tous les points, & S. M. doit avoir annoncé publiquement que la paix étoit certaine. On m'écrit que ce qui en retarde la conclusion , c'est la demande faite par votre Baron de Bréteuil de la part de sa cour, que toutes les puissances intéressées dans l'affaire de Baviere recon-



connussent l'indépendance des américains  
 sous la dénomination d'*Etats-unis de l'Amérique*.  
 On paroît, me dit-on, disposé à faire  
 ce que votre cour desire, mais sous la  
 condition que, de son côté, elle reconnoî-  
 tra la validité du partage de la Pologne  
 & qu'elle le confirmera par son accession.  
 C'est bien ici le cas de se servir de votre  
 vieux proverbe, qui dit : *Un barbier rase*  
*l'autre* ; mais vous autres, vous aimez beau-  
 coup qu'on vous *rase*, & vous ne voulez  
 pas *raser* les autres. Entre nous soit dit,  
 la politique actuelle employe un nouvel-  
 le logique, tout à fait plaisante. D'un cô-  
 té, vous revoltez des sujets contre leur  
 souverain légitime ; vous faites une dé-  
 claration de guerre à l'Angleterre, dans  
 laquelle vous prétendez lui prouver que  
 votre traité d'alliance avec ses colonies  
 n'a rien que de très naturel, & que vous  
 croyez qu'il ne détruira pas la bonne har-  
 monie qui regne entre vous & la Grande-  
 Bretagne. Vous conviendrez que, pour  
 soutenir un pareil *sophisme politique*, il faut  
 avoir deux cens mille hommes à ses or-  
 dres,... Les raisons que nous avons don-  
 nées

nées de notre côté, de concert avec l'Autriche & la Russie, pour justifier le partage de la Pologne, n'étoient pas, je vous l'avoue, meilleures. Les trois puissances n'avoient pour elles que le droit *canon*, elles en ont fait usage. L'intérêt & des vues particulières déterminent actuellement toutes les démarches des cabinets de l'europe. L'indépendance de l'amérique doit être fort indifférente aux puissances de l'Allemagne & du nord, qui n'ont aucune relation avec les habitans du nouveau-monde; peu leur importe que ce soient les anglois ou les américains qui dominent dans ces contrées éloignées. Il n'en est pas de même de la Pologne, que vous avez abandonnée dans le moment où elle avoit le plus besoin de votre secours. Elle étoit votre alliée, elle n'avoit pris les armes que d'après les promesses que vous lui aviez faites de la soutenir; elle a été la dupe de son attachement pour vous. La moindre démarche de la France eut empêché ce partage. Cet abandon de votre part est une tache inéfaçable pour le regne de votre Roi Louis XV. Personne au reste ne vous fait plus de gré que nous  
de

de l'indifférence que vous avez témoignée sur le sort de la Pologne ; & , de ce gâteau pétri par trois mains royales , nous en avons eu la meilleure part ; ce n'est pas , il est vrai , la plus grosse , mais nous ne la troquerions pas pour les deux autres. Il nous reste encore l'espérance de l'augmenter..... C'est à vous que nous devons cette acquisition.

Que diroient les Sobieski & tous les autres héros qui ont illustré la Pologne , s'ils voyoient l'état d'abaissement & d'esclavage auquel leur patrie se trouve réduite ? Qui auroit cru que toutes ces confédérations qui avoient pour objet de défendre la liberté , se seroient terminées par une soumission entière aux volontés de ceux à qui la Pologne donna autrefois des loix ? .... Ce sont deux femmes qui ont décidé du sort de cette république : Catherine a placé , malgré la nation , un de ses favoris sur le trône de Pologne ; une favorite ( la comtesse du Barri ) a empêché qu'on ne l'en fit descendre. La révolution arrivée dans votre ministère , à la fin de 1770 , a donné à la politique de l'europe une commotion qui dure en-

core



core & qui se fera sentir longtems. La valeur des Polonois étoit redoutable il y a un siècle, & elle le feroit aujourd'hui, si, à l'exemple des autres nations, ils avoient perfectionné leur gouvernement & leur tactique. Mais que peut la bravoure sans discipline contre des troupes aguéries, secondées par une artillerie nombreuse & bien servie.

La Pologne, aujourd'hui sans défense, est ouverte au premier occupant. Il n'y a nulle sûreté pour l'état ; la noblesse, divisée entre elle, ne parle que de liberté & ne fait rien pour la conserver. Ceux qui voudroient rendre à leurs concitoyens cette énergie qu'ils ont perdue, ne sont point écoutés dans les diètes ; leur éloquence a le même sort que celle de Démosthène, qui annonçoit au Grecs les maux que Philippe leur préparoit, & qui ne put les détourner de courir au devant du joug que ce despote vouloit leur imposer.

En comparant la constitution actuelle de tous les gouvernemens de l'europe à

*Tom. II.*

Y

celle

celle de la Pologne, on reconnoitra aisément que ce royaume ne peut se soutenir. Il n'y a nul ensemble dans les diverses branches de l'administration, nulle liaison entre les différens ordres de l'état; aucune discipline parmi le militaire, & même impossibilité de l'introduire. Que cent mille nobles veuillent opérer le bien, il ne faut qu'un fou qui proteste pour empêcher qu'on ne le fasse. Le sort des empires tient souvent aux plus petits événemens; je suis persuadé que sans l'exil de votre duc de Choiseul, la Pologne eut changé de maître; qu'elle eut recouvré sa liberté & qu'elle joueroit à présent un rôle sur le théâtre de l'europe. Votre politique à cet égard s'est trouvée en défaut: il me semble que votre cabinet auroit dû faire l'impossible pour maintenir cette république dans toute sa force. C'étoit pour vous une alliée nécessaire, que vous pouviez faire agir au besoin contre la Russie, l'Autriche & même contre nous. Vos liaisons avec la Suede, votre alliance avec la Porte ottomane vous assuroient une prépondérance en Allemagne, que vous n'avez plus.

Votre

Votre comte de Vergennes paroît avoir adopté d'autres principes; mais avant de le juger, il faut voir comment il se tirera de tout ce qu'il entreprend. On dit qu'ayant craint un moment que la Russie ne se déclarât en faveur de l'Angleterre, il avoit négocié près de la Porte ottomane pour l'engager à faire quelques mouvemens guerriers qui fissent craindre à la cour de Petersbourg une rupture de sa part. Cette ruse lui a réussi; il s'est rendu l'arbitre du différent qu'il avoit suscité entre ces deux empires, & il fera ses conditions pour que Cathérine ne se mêle point de votre guerre avec l'Angleterre. Il faut convenir que ces Turcs sont de bonnes gens; ce sont de mannequins à qui vous faites prendre toutes les formes que vous voulez. Ils ont oublié la paix honteuse que vous êtes cause qu'ils ont faite avec la Russie, & se prêtent de nouveau à tout ce que vous exigez d'eux.

Cette paix de Teschen & celle que vous allez faire conclure à la Russie, couvrira de gloire votre ministre. Le Roi a dit à

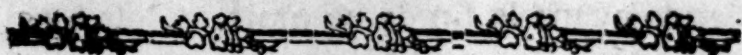


ce sujet: *Le comte de Vergennes , avec de petits moyens , opere de grandes choses. Il y a toute apparence qu'il sera aussi heureux dans la guerre qu'il fait à l'Angleterre que dans ses négociations. Il en a imposé par sa bonhomie au cabinet de St. James , & il a tiré adroitement parti des fautes commises par les ministres de mon cher frère de la Grande-Bretagne , que dieu ait en sa sainte & digne garde. C'est un fort bon mari & un fort bon pere , mais.....*

Dans ce moment arrive un courier de Breslaw avec la nouvelle que les plénipotentiaires respectifs assemblés à Teschen, ont enfin réglé les principaux articles de la pacification. On les auroit déjà publiés, mais on n'a pu encore le faire à cause de quelques articles accessoires & autres formalités à remplir , telles que la garantie , la ratification &c. Au reste cette négociation auroit été terminée beaucoup plutôt , s'il n'étoit survenu plusieurs difficultés , d'abord entre la Saxe & la Bavière au sujet de la somme exigée en indemnité pour l'allodial. Lorsque cet objet eut été réglé & que tout paroïsoit arrangé , le Baron de Riedesel se présenta & demanda

da, au nom du Roi, que la maison d'autriche fût garante du traité entre les deux électeurs. Cette demande fut d'abord refusée, mais au moyen de quelques tempéramens proposés par les médiateurs, on parvint à mettre les parties d'accord. Il s'éleva encore une nouvelle difficulté : le duc des Deux-Ponts intervint & demanda une pension pour soutenir avec plus de dignité son titre d'héritier présomptif tant de la *maison de Baviere* que des anciens états de la *maison Palatine*. Cette prétention singulière ne trouva pas l'appui que le duc s'en étoit promis près des ministres médiateurs, & l'on croit que S.A. fera obligée de s'en désister. La paix, suivant les apparences, ne pourra être signée avant la fin de ce mois. C'est lors de la signature, qu'il sera question de la dispute de rang entre la France & la Russie. On ne me mande point encore de quelle manière cela sera réglé. Votre comte de Vergennes se relâchera un peu sur les prétentions du Roi son maître, pour ne pas arrêter la conclusion du traité, & tout s'arrangera. Le comte du

Châtelet termina singulièrement cette dispute de presséance, lors de son ambassade à Londres il y a quelques années. Il envoya un cartel à l'ambassadeur de Russie, lui proposant de remettre au fort des armes la décision de cette question ; mais ce dernier ne crut pas devoir accepter le défi. Il seroit plaisant que votre Baron de Bréteuil en fit autant à Teschen. Je crains bien que cette prétention de la Russie ne soit une pomme de discorde entre votre cour & celle de Pétersbourg, qui n'ait les suites les plus fâcheuses ; elle mettra toujours de l'humeur entre les ministres des deux nations qui se trouveront ensemble dans les cours étrangères. Adieu, Monsieur. Je suis &c.



## LETTRE XXVII.

DE BERLIN, le 23 Mai.

*Du même, au même.*

**J**e vous remercie, Monsieur ! de l'envoi que vous m'avez fait des deux conversations qui ont eu lieu avec M. de Mau-



Maurepas; l'une & l'autre sont très intéressantes. Celle entre le Mentor & M. de Vergennes prouve que vous n'étiez point préparés à la guerre & que ce sont les circonstances qui l'ont déterminée. La conduite de votre ministre avec l'Espagne est fort adroite; quoique vous en disiez, je crois que cet allié vous est nécessaire pour faire tête à l'Angleterre, & que seuls vous n'êtes pas en état de lui résister. Vous voyez que vous trouvez les Anglois partout, & que vos flottes n'ont encore eu nulle part le moindre avantage sur eux. Nous n'avons jamais cru ici à vos succès au combat d'Ouessant; il étoit évident que, si vous aviez été vainqueurs, vous auriez tenu la mer & empêché que vos flottes marchandes ne tombassent entre les mains des Anglois.

Votre Roi voit mieux les choses, à ce qu'il me paroît, que tous ses ministres; il a raison de ne pas aimer les emprunts; ces moyens sont la ruine de l'état. Quand vous aurez rendu l'Amérique indépendante, qu'en résultera-t-il pour vous ?

l'abaissement de l'Angleterre , direz vous. Vous n'atteindrez pas même ce but : la puissance de la Grande-Bretagne est trop bien établie , pour que vous puissiez vous flatter de la détruire ; ses forces maritimes auront toujours une supériorité décidée sur les vôtres. Si vous voulez mettre sur pied une marine égale à la sienne, vous vous ruinerez , sans rien opérer de bien avantageux pour l'état ; la constitution de votre marine royale s'opposera toujours à vos succès. Lorsqu'on sert le même maître , il faut que tous concourent au même but. La même division existe dans vos armées de terre , que dans vos armées navales ; les chefs donnent à leurs subalternes l'exemple de la désobéissance. Dans votre guerre de 1756, vous avez perdu des batailles , que vous auriez dû gagner ; votre marine a été détruite par la faute de ceux à qui vous aviez confié le commandement de vos escadres. Il n'y a que chez vous que l'on élève au grade d'officier - général ceux qui ont perdu des batailles. Quelle confiance voulez-vous que vos soldats aient après

cela

cela en ceux qui sont à la tête de vos armées ?

Je fais cas de M. le comte de Maurepas; c'est un homme d'esprit qui pouvoit , s'il eut voulu , faire le bien ; mais je trouve qu'il traite les affaires un peu trop légèrement. Si à son âge on aime la tranquillité , comme il le dit lui-même , il devoit rester dans sa retraite & refuser la place qu'il occupe ; mais puisqu'il l'a acceptée , il doit la remplir convenablement. Ce qu'il allégué relativement à M. Necker , le justifie d'autant moins qu'il avoue lui-même qu'il ne crut point à ses promesses & à son désintéressement. Par cette indifférence , il se rend responsable des suites funestes que pourront avoir les emprunts qui se font pour une guerre , qu'entre nous soit dit , je regarde comme injuste.

Je vous assure que si notre monarque n'avoit pas eu dans ses coffres de quoi subvenir aux fraix de celle qu'il a entreprise pour la Bavière , toute juste que cette guerre étoit , il ne l'auroit plutôt pas faite que de recourir à la voie des



emprunts. Il est tout aussi économe de l'argent de ses sujets que du sien. C'est son trésor seul qui a fourni aux dépenses que cette campagne a nécessitées; aucune imposition nouvelle n'a été mise, aucun emprunt n'a été fait, comme cela se pratique ailleurs.... Plaisez tant que vous voudrez sur l'habit bleu de Frédéric, sur ses bottes qui ont des pièces, sur le peu de faste de sa cour, & la vie retirée qu'il mène à Sans-Souci. Mais voyez la tenue de nos soldats, le bon état où sont nos arsenaux; allez visiter le trésor au château de Berlin: Voilà ce qui constitue réellement la force d'un état: Point de dettes à payer, des habitans de la campagne qui, sans être riches, ont toute l'aisance nécessaire; une quantité de colons défrichant des terres incultes & habitant des villages bâtis des épargnes du monarque; des villes embellies par ses soins, des dettes contractées par sa noblesse pendant les guerres malheureuses qu'il a eu à soutenir, entièrement acquittées par lui. Cent vingt de vos millions au plus qui forment ses revenus, suffisent à toutes ces dépenses.

ses. Vous en avez quatre fois autant, de votre propre aveu, & vous ne pouvez faire marcher cinquante mille hommes hors de votre pays sans recourir à des emprunts. Presque tous vos officiers viennent chez nous pour apprendre le métier de la guerre; je crois que vous feriez encore mieux de nous envoyer vos contrôleurs généraux pour recevoir des leçons sur l'administration des finances; ils apprendoient avec quelle simplicité se fait chez nous la perception des impôts. Nous n'avons point cette foule de financiers de toute espece, qui s'engraissent de la substance du peuple. Tous les six mois, le Roi reçoit un état de la recette de chacune de ses provinces: d'un côté est la dépense & de l'autre le produit net qui lui revient, toute charge déduite. Ce produit est mis dans ses coffres, & jamais cet ordre n'est interverti. Ne croyez pas que ce soit pour lui un travail pénible; la machine est si bien montée qu'il pourroit vérifier tous ces états dans une journée. Il a une mémoire locale excellente; s'il se trouve un déficit dans la

re-

recette de quelques-unes de ses provinces, il s'en apperçoit aussitôt; il faut lui en donner la raison: si elle est valable, il l'écoute; autrement il rend responsables ceux qui sont chargés de percevoir les impositions. Ses chambres des finances & du domaine sont à la tête de cette partie, & sous la dépendance de cinq ministres d'état qui ont plusieurs provinces dans leur département. Nous ne connoissons point tous ces petits *Monseigneurs* d'Intendans, tyrans de vos gens de la campagne sur lesquels ils ont un pouvoir absolu & qu'ils vexent avec une audace revoltante. Quoi que vous en disiez, si votre directeur des finances réussissoit à débarrasser la nation de ces sous-ministres, il rendroit un service signalé à l'état. J'ai causé à ce sujet avec quelques-uns de vos françois, qui m'ont dit que ces intendances étoient des écoles pour former des ministres. Je leur ai répondu que nous formions les nôtres en les faisant passer par les grades de conseiller de guerre, conseiller provincial, conseiller de la chambre, président de régence, & qu'ils par-

ve-



venoient ensuite au ministère, lorsque leur capacité étoit suffisamment reconnue.

Notre chancelier n'a pas à sa suite, comme chez vous, une quantité de personnages inutiles que vous nommez *maîtres des requêtes*, dont la plus grande occupation est de courir les femmes & les spectacles, & de faire des dettes. Une intendance vient-elle à vaquer, vous la donnez à la protection & non au mérite. Le subdélégué de *Monseigneur* fait toute la besogne; lorsque le principal a pris possession, il revient à Paris; il laisse à ses subalternes le soin de régir la province qui lui est confiée, & tout va comme il peut. D'Alembert a envoyé l'année dernière au Roi une liste de tous vos intendants & de leur capacité. Si ce qu'il dit est vrai, comme je le crois, il n'y en a pas quatre qui soient vraiment hommes de mérite. Il n'est donc pas étonnant qu'avec de pareilles gens que vous mettez à la tête de l'administration, les choses aillent mal. Autant de tems que vous ne détruirez pas ces formes que vous avez adoptées, la gangrene (passez-moi le terme)

me) qui s'est mise dans vos finances ne fera qu'augmenter, & il faudra enfin en venir à cette grande amputation que vous voulez éviter.

J'aime votre nation; elle a des qualités auxquelles on est obligé de rendre justice. J'aime votre Roi, qui paroît vouloir le bien, & qui, depuis qu'il est sur le trône, a fait tout ce qu'il a pu pour l'opérer. Mais je n'aime point la forme de votre gouvernement; vos ministres & tous leurs sous-ordres sont trop puissans; ils exercent souvent, au nom du Roi, un despotisme revoltant. Il en est quelques-uns qui n'abusent pas de leur pouvoir, & on doit leur savoir gré lorsqu'ils ne font pas le mal qu'ils pourroient faire.

Le dialogue entre M. le comte de Maurepas & ce particulier confident du duc de Choiseul, m'a fait le plus grand plaisir; il m'a mis au fait des projets de ce ministre, dont je n'avois qu'une idée très confuse. Je suis d'opinion que, si la guerre qu'il vouloit faire en 1770 eut eu lieu, elle auroit couvert de gloire votre nation.

Elle

Elle vous eut coûté moins que celle que vous faites actuellement & vous en auriez retiré de bien plus grands avantages.

Je trouve que ce ministre avoit raison de ne pas vouloir créer une puissance nouvelle en amérique. Ces treize états-unis sont des enfans que vous avez voulu soustraire à l'autorité paternelle , & qui tôt ou tard seront ingrats envers vous. Le projet du duc de Choiseul d'attaquer l'Angleterre de concert avec l'Espagne, dans un moment où elle étoit sans défense , ne pouvoit manquer d'avoir le plus grand succès. Je me souviens que dans ce tems le Roi en parla , & qu'il dit un jour à table : *Si ce duc de Choiseul réussit à déterminer son maître à faire la guerre à la Grande-Bretagne, il se couvrira de gloire & rendra la France plus puissante qu'elle ne l'a encore été. Jamais occasion n'a été plus favorable pour venger la nation de la paix honteuse qu'elle a été obligée de faire en 1763. Messieurs les anglois s'en tireront comme ils pourront ; je me garderai bien de me mêler de cette querelle, je ne suis pas assez content de la manière dont ils se sont conduits avec moi, . . .*

Le



Le confident de votre ex-ministre avoit raison de dire que la Pologne n'eut pas été partagée , si le duc de Choiseul étoit resté en place. Les trois puissances n'y auroient jamais pensé , & la guerre que la Russie a eue avec les Turcs eut tourné bien différemment. On doit toujours s'attendre dans votre pays à des révolutions faites pour étonner les meilleurs spéculateurs politiques , & dont on ne conçoit pas même la possibilité. Un ministre, chez vous, n'est pas plutôt en place , qu'on cherche à le faire renvoyer. Les dernières années du regne de votre Roi Louis XV offrent des évènements que la postérité aura peine à croire. Comment est-il possible qu'un souverain se soit laissé maitriser comme il l'a fait par toutes ces especes de gens qui l'entouroient. Il faut convenir que le sort des empires tient à bien peu de choses : Les femmes surtout ont fait bien du mal à la France , à commencer par la dévote Maintenon, dont le zele fanatique a causé le massacre de plusieurs milliers de citoyen & fait sortir du royaume des sommes immenses & des hommes précieux  
à l'é-

à l'état qui ont porté chez les nations voisines leur industrie & leurs capitaux. La galanterie & les intrigues des Pompadour & des Dubarri n'ont pas été si funestes à la France que la dévotion de cette maitresse de votre Louis XIV.

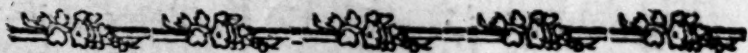
Je ne dois pas oublier de vous dire que le 13 de ce mois , la paix a été signée à Teschen. Un courier expédié par le Roi arriva ici le 15 , chargé d'une lettre pour la Reine , qui fit aussitôt annoncer cet heureux événement dans toute la ville.

Je ne vous dirai rien encore des conditions ; on fait seulement que le traité a été conclu sous la garantie des deux puissances médiatrices & avec l'accession de S. M. Impériale Joseph II. comme co-régent. Il a été en outre arrêté une convention entre l'Impératrice & la maison palatine , au sujet des différends survenus pour la succession de Baviere : De plus il a été fait un accord entre l'électeur de Baviere & la cour de Saxe pour les droits allodiaux de cette dernière. Ces différens actes ont été signés le même jour 13 de

ce mois par les plénipotentiaires respectifs, & le 14 ils ont été échangés. Les districts occupés de part & d'autre, tant en Baviere que dans les autres états des parties contractantes, doivent être évacués ou restitués, conformément à la teneur du traité, dans l'espace de 16 jours, à compter de celui de la signature.

Je ne peux rien vous dire de plus aujourd'hui sur cette paix ; je vous en parlerai encore lorsque je serai instruit de ce qui s'est passé avant la signature des plénipotentiaires, & surtout des médiateurs.

J'ai l'honneur d'être &c.



## LETTRE XXVIII.

DE BERLIN, le 25 Mai.

*Du même, au même.*

**T**out est terminé, Monsieur ! à Teschen.

La publication de la paix s'est faite ici le 22 de ce mois ; on l'a annoncée devant la résidence, devant tous les palais des princes & princesses royaux, à l'hôtel du gouvernement & dans toutes les  
pla-



places publiques de cette ville. Notre'héraut-d'armes étoit précédé de quatre secrétaires des postes, de vingt postillons partagés en deux divisions, de trois trompettes & un timbalier, & d'un détachement d'arquebusiers-bourgeois. Le jour suivant on a chanté le *Te Deum* au bruit d'une décharge de 24 pieces de canon.

Le lendemain de l'échange des ratifications, qui étoit le 15, le prince de Repnin & les comtes de Törring-Seifeld & de Zinzendorff se rendirent à Breslaw, où le Roi leur fit la plus gracieuse réception. Le premier reçut le portrait de S. M. enrichi de brillans. Le monarque envoya au Baron de Bréteuil une tabatiere dans laquelle étoit son portrait, & mille louis au comte de Cobenzl. Le Baron de Riedesel en a reçu autant de la part de l'Impératrice-Reine.

Je ne vous transcrirai point les articles du traité, qui n'a rien de remarquable que l'égalité qu'on a mise entre les deux puissances médiatrices. Il n'y a eu que deux expéditions de faites des originaux de ce traité & des actes qui y ont été annexés;

dans l'une on a donné la pré-éminence pour les titres à l'Impératrice de Russie, & dans l'autre au Roi de France. Les ambassadeurs des deux cours ont signé suivant cette forme convenue, & leur nom se trouve le premier sur l'une de ces deux expéditions, & le second sur l'autre. Ce terme moyen n'a été adopté qu'après bien des difficultés : le Baron de Bréteuil ne vouloit pas absolument admettre d'égalité entre l'Impératrice & le Roi son maître ; mais on dit qu'il a eu des ordres de sa cour à ce sujet, auxquels il a dû se conformer. C'est la première fois que la Russie entre en concurrence avec la France pour le rang. Comme cette dernière a cédé dans un congrès aussi authentique que celui de Teschen, voilà le droit de la Russie reconnu ; elle ne s'en départira plus, & peut-être exigera-t-elle même un jour la préséance sur vos ambassadeurs. On assure que c'est son intention.

Cette paix remet les choses à peu-près sur le même pied où elles étoient avant la convention du 3 Janvier. On restitue à l'Electeur Palatin ce qui avoit été démem-

membre de la Bavière. S. A. S. fait à la maison d'autriche la cession du duché de Burghausen, & cette dernière de son côté cède ses droits sur le comté de Schönberg à l'Electeur Palatin, qui les rétrocède à celui de Saxe, & s'engage en outre de lui payer en douze ans la somme de six millions de florins. On confere à la maison palatine pour elle & son héritier le duc des Deux-Ponts, tous les fiefs situés tant en Bavière qu'en Suabe, tels qu'ils ont été possédés par le feu Electeur &c. &c.

Comme dans ce moment, souverains & peuples tous tendent à l'indépendance, la maison ducale de Mecklenbourg a sollicité le privilège de *non appellando* illimité. On a promis de lui accorder sa demande, lors qu'elle l'aura faite suivant les formes d'usage. Le droit de *non appellando*, Monsieur! met tous nos princes d'Allemagne dans le cas de faire chez eux ce qu'ils veulent; cette faculté à ses avantages & ses inconvéniens. Nos régences & nos conseils auliques d'Allemagne sont comme vos tribunaux de justice en France; on y



juge tantôt bien, tantôt mal ; l'or , la faveur y font pencher la balance plus que le bon droit. On pouvoit appeler de ces conseils & régences au conseil aulique de Vienne & à la chambre impériale de Wetzlar , mais les procès portés à ces deux tribunaux y mouroient souvent de vieillesse ; on dit qu'il y en a qui ont atteint l'âge de trois à quatre cens ans. Ce dernier inconvénient étoit bien aussi fâcheux qu'un mal-jugé. Cependant ce droit d'appel étoit un frein pour les subalternes & les princes de l'empire , qui après avoir gagné leurs procès dans les tribunaux qui leur étoient dévoués , les perdoient souvent à Vienne ou à Wetzlar. Pour se débarrasser de cette gêne , ils ont représenté que ces appels ruinoient leurs sujets , que la justice en étoit moins promptement rendue. Ils ont fait valoir leurs raisons en les appuyant de ce métal auquel rien ne peut résister ; & , contre la constitution de l'empire & les droits des différens souverains du corps germanique , le *non appellando* a été accordé à un grand nombre de princes de l'Allemagne. Nous en jouissons aussi , mais nous n'en abusons pas. Le code *Frédéric*

*déric* est en faveur de tous nos citoyens indifféremment ; le Roi lui même perd son procès , lors qu'il a tort. Mais il n'en est pas de même ailleurs ; au moyen de ce *non appellando*, il se commet une infinité d'injustices qui restent ensevelies. Je voudrois qu'on plaidât chez nous les causes comme dans votre pays ; que les avocats parlassent en public ; les juges alors craignent la censure. Mais dans notre allemagne tout se fait par écrit , & l'on décide souvent du sort d'un citoyen autour d'un tapis vert. Le gain d'un procès dépend de l'adresse d'un avocat & de celui qu'on nomme chez nous le référendaire & chez vous le rapporteur. Vous savez comment on se rend ce dernier favorable.....

Notre noblesse d'allemagne, attachée à la cour de différens princes comme la vôtre l'est à celle de Versailles, s'est rendue l'esclave des *Très gracieux* maîtres qu'elle sert. Aucun des nobles qui dépendent de ces cours, n'ose élever la voix dans l'assemblée des états dont ils sont membres ; il n'y a que ceux qui vivent

indépendans dans leurs terres , qui parlent avec liberté. Mais malgré leur opposition , on passe outre , car on a soin , avant l'assemblée de ces états , de s'assurer des suffrages.

Je trouve , à vous dire vrai , que la noblesse & le clergé ont beaucoup plus d'énergie chez vous que dans toute notre allemagne ; & votre monarque , tout puissant qu'il est , n'est pas toujours le maître de faire ce qu'il veut ; il trouve quelque-fois dans ces deux ordres de l'état une résistance qui m'étonne. Si notre noblesse allemande s'étoit soutenue de même , elle seroit bien plus puissante qu'elle ne l'est ; mais le peu d'accord qui regne entre elle , le besoin qu'elle s'est fait de recourir à la protection de certaines cours , l'ont rendu l'esclave de ces dernières , & l'espoir d'en obtenir des graces la retient dans cette dépendance humiliante. Ce ne sont plus ces fiers germains qui , satisfaits de l'héritage de leurs pères , se confédèroient pour la défense de la liberté germanique , dont il n'existe plus que le simulacre. Ils ne s'occupent que  
du



du soin de conserver dans leur famille cette noblesse pure qui les mette en état de prouver leur seize ou trente-deux quartiers, lorsqu'il s'agit de faire entrer quelques-uns de leurs descendans dans les chapitres: seule ressource qui reste à cette noblesse, mais qu'elle perdra insensiblement, si elle ne s'oppose pas aux usurpations des grands, qui cherchent à diminuer autant qu'ils peuvent les droits & privilèges de ces chapitres.

Je me suis amusé à vous traduire quelques paragraphes de la vie de ce célèbre *Michel von Priest*, dont je vous ai parlé dans mes dernières & qui savoit si bien fabriquer des documens.

L'auteur qui donne des détails sur ses hauts-faits, dit qu'il n'a pu découvrir son origine ni l'année où il est né, malgré toutes les peines qu'il s'est données pour en être instruit. Il commença à être employé par Sigismond en 1414; il travailla dans la chancellerie de ce prince jusqu'en 1419. En 1422 il fut nommé chanoine du couvent de Buntzlau, & la même année il

obtint le prieuré de ce même monastère, & succéda aussi au défunt dans le poste de pro-notaire Impérial : ce titre équivaloit à celui de secrétaire en chef. Ce pro-notaire étoit employé à l'expédition des actes importans, surtout à ceux auxquels on vouloit donner le plus haut degré d'authenticité. Il avoit à sa garde le petit sceau impérial ; cette circonstance sert à éclaircir beaucoup de fraudes commises par *Maitre Michel* chargé du pro-notariat sous Sigismond. Les horreurs qui se commirent sous ce regne paroîtront peu extraordinaires, lorsqu'on saura que l'Empereur, manquant toujours d'argent vu sa prodigalité & celle de l'Impératrice son épouse, on ne payoit aucun des officiers de la cour ; on leur laissoit par contre la liberté de commettre toutes les infamies qu'ils vouloient pour pourvoir à leur subsistance. Les traits d'histoire que l'auteur cite, prouveront que Sigismond lui-même n'ignoroit pas les tours d'adresse de son prieur *von Priest*. Le grand Electeur de Brandenbourg, Frédéric I. peignit d'une manière énergique l'état de la chancellerie impériale, à la diète qu'il tint en

1435. à Francfort sur le Mein. Il dit : *Les objets importans qui intéressent le salut du pays & des sujets sont abandonnés la plupart du tems, au bon-plaisir du chancelier aulique de l'empire, ou même à celui du pro-notaire, notaires ou autres employés de la chancellerie, qui en disposent suivant leur volonté, par grace, par amitié ou par dons. L'Empereur ne donne point d'appoin-temens suffisans pour subsister, ni au chancelier ni au juge aulique; ce qui les engage à se procurer des dons, & des présens par toutes les voies possibles. La chancellerie impériale est devenue une boutique où l'on achète presque tout à prix d'argent; ainsi qu'on l'a pu voir par l'expectative vendue pour une certaine somme au duc de Saxe-Lauenbourg par le chancelier & les officiers de la chancellerie, ce qui a causé de si grands différens, & même une guerre qui a fait couler beaucoup de sang en Allemagne. \*)*

---

(\*) Après la mort d'Albert III. dernier Electeur de Saxe, de la maison d'Ascanie où d'Aschenleben, comme il ne laissoit point de postérité, il se présenta une foule de prétendans. Le seul qui fut fondé dans ses prétentions, étoit le duc de Saxe-Lauenbourg, à cause de ses droits du sang & de sa descendance de Bernard I., Electeur de Saxe & premier acquéreur du fief vacant. Ce duc avoit obtenu en 1414 l'expectative solennelle sur le duché & le comté palatin de Saxe, & l'investiture simultanée par laquelle cette expectative avoit été con-



D'après cette esquisse de l'état de la chancellerie impériale sous l'Empereur Sigismond, on peut juger de ce qui se passoit & combien maître *Michel von Priest* pouvoit travailler à son aise.

Au mois de novembre 1422, mourut Albert III. Electeur de Saxe-Wittemberg. Frédéric premier, Electeur de Brandebourg, forma des prétentions sur la Saxe, & envoya un Sieur de Seckendorff près de l'Empereur Sigismond à Presbourg. Cet émissaire conféra d'abord avec le chancelier impérial, qui ne lui donna que des réponses vagues & ambiguës ; & lui

---

solidée. En 1423, Sigismond confère au Margrave de Misnie, l'électorat de Saxe & tous les fiefs délaissés par Albert III. Pour se débarrasser du duc de Saxe-Lauenbourg, il le renvoie avec ses prétentions par devant le collège électoral, promettant de ratifier ce que ces princes décideroient à son égard. Les Electeurs de leur côté le renvoient à Sigismond, & ils admettent cependant le margrave de Misnie dans leur collège comme Electeur. Sigismond pressé de toutes parts sur l'injustice qu'il a faite, découvre ou feint de découvrir que l'évêque de Passau son défunt chancelier, avoit antidaté de huit ans la prétendue expectative de 1414, & par ce moyen avoit écarté le duc de Saxe-Lauenbourg. Sigismond contesta ensuite les droits du sang & finit par dire : *Quod scripsit, scripsit.*

lui dit entre autres , “ que durant les der-  
 „ nières guerres , Sigismond avoit eu be-  
 „ soin de beaucoup d'argent ; qu'ainsi il  
 „ eut été à souhaiter que S. M. Impériale  
 „ eut su plutôt les vues de l'électeur. Se-  
 ckendorff comprit que cette réponse ca-  
 choit quelques mystères. Il fit inviter peu  
 de tems après maître *Michel von Priest* à  
 venir chez lui , & sachant le crédit qu'il  
 avoit près de l'Empereur & dans la chan-  
 célerie , il lui fit quelques questions. *Von*  
*Priest* avoua sans difficulté , que les Land-  
 graves de Thuringe & de Misnie avoient  
 sollicité , il y avoit trois ans , des lettres  
 d'expectative sur la Saxe , qu'ils avoient  
 été accordées le 5 d'août 1420. „ *Michel*  
*von Priest* avoit fabriqué ces lettres en se-  
 cret , quoique du sçu de l'Empereur. Se-  
 ckendorff rendit compte de son entretien  
 à l'Electeur son maître , qui ne s'étonna pas  
 peu que S. M. I. se fût portée , à son in-  
 sçu , à une démarche aussi importante , &  
 qui intéressoit tout le collège électoral.  
 Seckendorff reçut l'ordre de se plaindre de  
 ces lettres à la cour Impériale. Sigismond  
 donna , suivant sa coutume , différentes  
 excuses ; jusqu'à ce qu'enfin Frédéric I.  
 écri-

écrivit à son envoyé de ne plus inquiéter à ce sujet l'Empereur ni son épouse , qui avoient cherché leur intérêt , avec d'autant plus de raison , que par leur amour pour le faste *L. M. I.* se trouvoient perdues de dettes & entièrement ruinées.

*Michel von Priest* , dont Sigismond favoit si bien se servir pour remplir ses vues , joua donc le tour à la diète de procurer au duc de Saxe-Lauenbourg au nom de l'Empereur , une fausse lettre d'investiture qui étoit très circonstanciée & antida-tée de huit ans. Cette fraude fut bientôt découverte , & ce prieur fut obligé de rédiger lui-même en 1426 un aveu de son imposture.

Ce qui étonnera , c'est que malgré cette conviction d'un faux si manifeste qui conduisoit son auteur pour ainsi dire au pili-ori , l'Empereur continua de l'employer , & se servit de lui dans les affaires de la plus grande importance. Ce fût *Michel von Priest* qui , en 1427 , fut envoyé à Frédéric , Electeur de Brandebourg , & au duc Louis de Bavière-Ingolstadt pour effectuer une prolongation de l'armistice  
entre



entre ces deux princes. Il réussit dans sa négociation & l'armistice fut prolongé pour un an.

D'après la conduite qu'a tenue *von Priest* dans les lettres d'investiture qu'il procura secrètement en 1420 aux margraves de Misnie, & celle qu'il fabriqua & antedatée pour le duc Eric de Lauenbourg, on ne peut se dissimuler que la fameuse lettre d'investiture de la Basse-Bavière, que le duc Albert V. d'Autriche obtint de l'Empereur en 1426, ne porte l'empreinte de la fausseté & qu'elle ne soit encore l'ouvrage de *Michel von Priest*.

En conséquence du système adopté par la cour Impériale, dès que la branche mâle de quelque maison faisant partie du corps germanique, venoit à s'éteindre, Sigismond avoit toujours des moyens tout prêts pour s'emparer des fiefs qui étoient ouverts, sous le prétexte qu'ils appartenoient à l'empire. Que ses droits fussent fondés ou non, c'est ce dont il ne s'embarrassoit guères; il alloit toujours en avant, bien assuré que le moins qui pourroit

roit lui revenir de ses prétentions feroit quelques sommes d'argent dont il avoit sans cesse besoin. Cependant cette conduite ne lui réussit pas toujours. Lorsqu'en 1427 Guillaume, duc de Bavière, comte de Hollande, de Zélande & Westfrise mourut sans laisser d'enfans mâles, il voulut s'emparer de cette succession, en déclarant que c'étoient des *fiefs ouverts à l'empire*, Mais les états de ce pays lui répondirent *que chez eux la succession dans la ligne féminine étoit établie ; qu'ils le prioient de ne point se mêler de leurs affaires & de se persuader qu'il réussiroit aussi peu à devenir leur maître, qu'à tirer d'eux quelques sommes d'argent pour la cession de ses prétendus droits.*

Sigismond fit une seconde tentative lorsque Jean, duc de la Basse-Bavière, qui possédoit aussi la Hollande, la Zélande & la Frise, mourut sans enfans légitimes en 1425, laissant par testament au duc Philippe de Bourgogne tout cet héritage. L'Empereur envoya un héraut à Philippe pour lui déclarer ,, que la Hollande, la Zélande, la Frise & le Hainault étoient retombés à l'empire, & qu'il lui étoit défendu

fendu de s'y arroger aucun droit, sans le consentement impérial. Maître *Michel von Priest* étoit déjà tout prêt à expédier une lettre d'investiture au duc Albert d'Autriche pour le mettre en possession de ces provinces comme de la Basse - Baviere. Mais Philippe n'étoit pas homme à se laisser intimider, ainsi qu'on le voit par sa réponse où il dit à l'Empereur, *qu'il n'avoit qu'à venir pour lui faire la guerre, qu'il l'attendroit de pied ferme; que quoiqu'il ne fût pas faire le fanfaron aussi bien que lui, il ne manquoit pas de moyens pour repousser ses attaques.* Sigismond ne jugea pas à propos d'accepter ce défi, & maître *von Priest* ne put dans cette occasion servir l'Empereur & son gendre, Albert V. duc d'Autriche, comme il l'auroit voulu.

Le premier tour que joua *Michel von Priest* eut lieu en 1414, lorsqu'il n'étoit encore que simple chanoine & notaire. En cette même année, Sigismond se trouvant dans le cercle du Rhin, confirma tous les privilèges de la ville libre & impériale de Spire. Rabanus, qui en étoit évêque, n'en fut pas plutôt informé qu'il



y forma opposition , & s'adressa pour cela à maitre *Michel*. Celui-ci expédia sur le champ une lettre , au nom de l'Empereur , qui révoquoit & annuloit tous les privilèges accordés à la ville de Spire. Muni de cette lettre , l'évêque suscita une grande querelle aux habitans de Spire. La ville eut de nouveau recours à l'Empereur , qui parut étonné des plaintes qu'on lui portoit , ignorant , disoit-il , comment l'évêque s'étoit procuré ce document , qu'il ne revoqua cependant qu'au bout de cinq ans. Ce fut à Bade , en 1429 , qu'il expédia des lettres-patentes en forme pour confirmer les droits & privilèges de la ville de Spire , pour lesquelles il se fit payer quatre mille florins , & *Michel von Prieß* en eut 200 pour les épices.

Il y a apparence que l'Empereur étoit d'accord avec son pro-notaire. Ce qui fait encore tort à la mémoire de ce prince , c'est le fauve-conduit qu'il donna à Jean Hafs pour comparoitre en sureté au concile de Constance , & la conduite qu'on tint ensuite après avoir engagé la parole  
de

de l'Empereur dans un acte public. Il y a lieu de présumer que Sigismond chargeoit *Michel von Priest* de signer tous les actes où l'on avoit dessein d'user de supercherie. Cela étoit si connu, qu'on ne vouloit plus accepter d'investitures, de privilèges ni de documens qui fussent signés par le pro-notaire susdit.

La guerre qui vient de se terminer a été sûrement l'ouvrage du Prieur *Michel von Priest*. Il est hors de doute que la lettre d'investiture accordée au duc Albert V. d'autriche a été fabriquée par lui. La date seule la rend suspecte.

J'ai cru vous faire plaisir, Monsieur ! en vous faisant l'extrait de la vie d'un homme qui de nos jours seroit puni avec la dernière rigueur : mais aussi les souverains ne se permettroient pas aujourd'hui d'employer un pareil faussaire. D'après ce que je viens de vous dire, vous ne pouvez qu'avoir une mauvaise opinion de celui qui étoit alors le chef de l'empire. Cependant je trouve dans une vieille chronique allemande, que ce prince étoit doué

de toutes les qualités propres à se faire aimer. Il avoit un extérieur majestueux, l'air affable, & étoit d'une communication très facile. Une gaîté franche formoit le fond de son caractère. Il avoit beaucoup de vivacité dans l'esprit, la conception très facile, un jugement sain & un tact sûr dans la gestion des affaires. Il parloit six langues différentes; il aimoit la littérature & les arts, quoique dans son tems ils fussent encore dans leur enfance, & que l'ignorance fût préférée à l'étude & à la culture des sciences. Sigismond ne fut jamais heureux dans les guerres qu'il entreprit; sa politique n'étoit ni franche ni loyale, elle tenoit beaucoup de celle de nos jours..... Ce prince ne connut jamais le prix de l'argent; il prodigua ses revenus pour l'exécution de vastes projets, dont le succès ne répondit point à son attente, parce qu'il s'occupoit de plaisirs, lors qu'il falloit agir, & qu'il laissoit à d'autres le soin des affaires. On peut dire de cet Empereur qu'il étoit un contraste de vices & de vertus. Après sa mort l'empire retourna à la maison d'Autriche, Sigismond

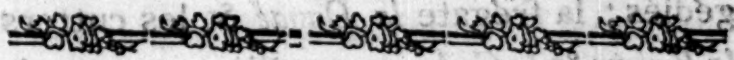


fit un testament en faveur d'Albert duc d'Autriche , qu'il institua son légataire universel.

Ce court extrait que je vous envoie vous mettra au fait , Monsieur ! de la cause primitive de cette guerre pour la Baviere. Tout concourt , comme vous le voyez , à faire revoquer en doute les lettres d'investiture données à l'Albert V d'autriche par l'Empereur Sigismond.

Je compte faire dans peu un voyage en Hollande ; je vous écrirai avant mon départ , car je ne veux pas que cela dérange en rien notre correspondance.

Je suis avec amitié , votre tout dévoué &c.



## LETTRE XXIX.

VERSAILLES, le 30 Mai.

*Du même , au même.*

**V**ous avez raison , mon cher Comte ! de dire que ces anglois nous donnent de l'occupation ; je commence à croire comme vous que nous ne pouvons nous

Aa 3

passer

passer d'alliés pour les vaincre. Ne trouverez-vous pas honteux que nous n'ayons pas même réussi à nous emparer de l'île de Jersey , qui est à notre porte. Si notre ministre de la marine avoit protégé cette expédition comme il le devoit , le succès étoit infaillible. Voyez comme se conduisent les anglois : Arbuthnot, dès qu'il a vu notre apparition devant cette île , a marché avec toutes ses forces pour s'opposer à notre projet. Voici ce qui en est résulté :

Le 9 de ce mois, on expédia un courrier d'ici pour porter l'ordre à St. Malo de renoncer à toute expédition contre Jersey. En conséquence les bateaux furent congédiés ; la frégate *la Danaé* & les cutters *la Valeur* & *la Guêpe* appareillèrent pour aller chercher au Havre & à Cherbourg une trentaine de bâtimens marchands qu'ils devoient prendre sous leur convoi. La frégate *la Diane* devoit partir le 11 pour une croisière. Les anglois qui épioient ce qui se passoit , mirent aussitôt en mer pour donner la chasse à nos navires, & ils par-

vin-

vinrent à en prendre ou à en détruire une partie.

La relation que la cour a fait publier sur ce qui s'est passé, est de la teneur suivante: „ *Le 12 de ce mois, la frégate la Danaé de 32 canons, la chaloupe la Valeur de 18, la gabarre l'Ecluse de 20, le cutter la Guepe de 16, & deux barques rencontrèrent 14 bâtimens anglois qui gardoient le passage entre l'île de Chozé & la terre. Un vaisseau de 50 canons, deux frégates, l'une de 32, l'autre de 22 en batterie, une corvette de 16, une de 12 & un lougre se détachèrent pour se poster à l'entrée de la rade de St. Malo. Le 13 au matin; ils étoient à portée du canon de la frégate la Diane qui en sortoit. Elle essuya deux volées, & rentra. Les anglois alors dirigèrent leur route vers Cancale, où la Danaé & les autres bâtimens s'étoient réfugiés sous la protection de 3 canons de 12 livres de balle. On expédia un exprès à St. Malo pour y chercher du secours. 500 hommes de la légion de Nassau & le régiment de Roussillon avec de l'artillerie se mirent en marche, mais déjà les anglois étoient entrés à pleines voiles dans la rade de Cancale. La marée, qui étoit basse, les favorisa; ils s'avancèrent jus-*



qu'à demie-portée du canon de la Danaé, qui avoit mis ses chaloupes & ses canots dehors pour se touer le plus près de terre qu'il seroit possible. Mais pendant qu'elle faisoit ses manœuvres, elle essuya un feu très vif. L'équipage ne se voyant pas secouru se jetta dans les chaloupes & canots pour gagner la terre. Mr. de Kergarion abandonna aussi sa frégate au retour de ses canots ; son intention étoit de la faire sauter, il ne le fit pas à cause des blessés qui étoient à bord & qu'il ne put retirer. La frégate étoit échouée ; elle faisoit une voye d'eau, les anglois arrivèrent à tems pour la boucher, la remirent à flot & l'emmenèrent. La petite batterie dont il est parlé plus haut fut bientôt abandonnée, un des trois canons avoit crevé. Les équipages des autres bâtimens se réfugièrent tous à terre & les anglois s'en emparèrent. Cette affaire commença à midi & demie : à cinq heures la mer commençant à perdre, ils se retirèrent, après avoir fait un grand feu sur le rivage. Deux pieces de canon qui arrivèrent de St. Malo, commencèrent alors de tirer sur l'Ecluse, la Valeur & la Guepe, que les anglois abandonnèrent après y avoir mis le feu. Le gaillard de l'avant de l'Ecluse sauta, mais on parvint à éteindre le feu. Ce bâtiment ne sera  
pas

*pas perdu, graces aux soins du prince de Nassau & de ses officiers. On auroit pu aussi sauver la Valeur, mais les anglois renvoyèrent un détachement qui embrasa de nouveau ce bâtiment. Le cutter la Guepe a été sauvé par le chevalier de Langle, qui se trouvoit à cette action comme volontaire. Les anglois mouillèrent à huit heures du soir & appareillèrent le lendemain. Ils se joignirent au reste de leur flotte & passèrent à deux lieues de St. Malo, au nombre de 14 voiles, y compris la Danaé.*

Voilà quelles ont été les suites funestes de l'expédition contre Jersey ; on auroit pu les empêcher si on avoit voulu. Vous n'avez pas d'idée des contrariétés que le prince de Nassau a essuyées de la part des bureaux de la marine, qui ont fait ce qu'ils ont pu pour faire manquer son expédition. Tant que ces sous-ordres feront les maitres d'agir selon leur volonté, rien ne réussira. Chez vous, mon cher comte ! ce ne sont pas les Secrétaires, ni les commis des ministres qui déterminent le succès des operations politiques & guerrières, comme cela a lieu ici. Vous ne pouvez vous former une idée

du pouvoir dont jouissent ces subalternes; c'est de leur rapport que tout dépend ; ils protègent qui bon leur semble , & trouvent toujours le moyen d'éloigner l'officier instruit qui ne leur fait pas basement sa cour , ainsi que celui qui seroit le plus propre à être employé dans les négociations. Il n'y a absolument que les grands-seigneurs qui puissent leur forcer la main. Je dois cependant rendre justice à quelques premiers - commis du bureau de la guerre , qui sont des hommes d'un vrai mérite & incapables d'injustice ; mais ils ne sont pas toujours les maîtres de faire ce qu'ils voudroient ; le travail se prépare dans le secrétariat du ministre , & ils doivent se conformer aux ordres qui leur sont envoyés. En outre de ces secrétaires , il y a encore les protecteurs & les protectrices , les princes & les princesses , les ducs & les duchesses , l'essaim nombreux des jolies femmes , les maitresses , les femmes des secrétaires & même les femmes-de chambre de toutes nos dames de la cour &c. &c. Quelqu'un qui veut réussir ici , ne doit négliger aucun de ces moyens.



moyens. Celui qui auroit seul le droit de protéger & même d'ordonner , ne le fait jamais : je veux parler du Roi : S. M. ignore tout ce qui se passe & laisse agir les ministres dans leurs départemens, comme ils le jugent à propos.

Louis XV disoit un jour : *Le comte de... sollicite telle place que je voudrois qu'il obtînt ; mais il ne réussira pas , car il n'y a que moi qui le protège.....*

On assure que dans ce moment notre ministère médite une expédition des plus importantes. Le 7 de ce mois, on convoqua dans le port du Havre , tous les propriétaires de navires de 200 tonneaux & plus, pour leur dire que S. M. avoit accepté l'offre qu'ils avoient faite de leurs bâtimens pour être employés à son service. En conséquence ces bâtimens vont être armés aux fraix du Roi , & l'on y travaille déjà ; leur nombre tant au Havre qu'à Honfleur est de 30 environ. Ceux qui viendroient à faire naufrage ou à être pris par l'ennemi , seront payés aux propriétaires suivant l'estimation qui a dû en être

être faite avant qu'ils ne soient pris au compte du Roi. On assure que même chose aura lieu dans les autres ports de la Manche.

Malgré les escadres que nous avons en mer, les anglois ne cessent de nous prendre des navires, & cela toujours par notre faute. J'ai oublié de vous dire dans ma dernière, qu'une flotte marchande rassemblée à la Martinique & composée de plus de 38 voiles, s'étant mise en route sous la foible escorte de la frégate la *Fourterelle* de 32 canons, de l'*Engageante* de 26, & de la corvette l'*Etourdie* de 20, elle a rencontré à 100 lieues de nos côtes, le 14 du mois dernier, deux vaisseaux de guerre anglois de 74 canons, & 10 à 12 corsaires réunis qui l'ont attaquée & obligée de se disperser, après qu'on eut fait le signal de *sauve-qui peut*. Le comte de Löwendhal, qui étoit sur l'*Engageante*, a seulement ramené à Brest quatre de ces navires; cinq autres sont aussi rentrés, mais on croit que les 29 qui manquent sont tombés au pouvoir de l'ennemi. C'est une perte considérable pour nous.

Il y a dans ce moment de grands mouvemens en Bretagne & en Normandie parmi les troupes qui sont rassemblées dans ces deux provinces. Comme il n'a point encore été envoyé d'ordres pour former des camps, on imagine qu'il est question d'effectuer une descente. Ce qui y fait croire, c'est la grande quantité de bâtimens que le gouvernement a frétés pour son compte. La grande flotte est prête à sortir de Brest; elle sera forte de 30 vaisseaux de ligne, 12 frégates & 6 brulots, & pourvue de vivres pour quatre mois. La flotte de Bordeaux, destinée pour son ravitaillement, étoit composée de 300 voiles, dont 200 pour ce port & le surplus pour d'autres ports dans le golphe. Ces derniers auront pour les escorter *la Belle-Poule*, & les corvettes *la Curieuse*, *la Perle*, *l'Hélène* & le longre *le Chasseur*. Il faut espérer que notre escadre sur l'océan aura cette année plus de succès qu'elle n'en a eu la campagne dernière. On la dit dans le meilleur état, pourvue de tout ce qu'il lui faut en vivres & munitions de guerre, & aiant tous ses équi-



équipages complets. On assure que c'est la plus belle flotte qui soit encore sortie de Brest. C'est toujours le comte d'Orvilliers qui la commandera.

La cour d'Espagne fait tout ce qu'elle peut pour négocier un accommodement entre nous & l'Angleterre, mais il n'est guères possible qu'elle y réussisse: nous avons trop outragé la cour de Londres, pour qu'elle se prête de sitôt à une réconciliation. D'ailleurs nos armes n'ont pas eu assez de succès pour que nous puissions espérer de lui faire la loi. Le cabinet de St. James s'attend au reste à voir l'Espagne se joindre à la France, & il prend ses mesures en conséquence. Des avis que vient de nous donner notre consul à Cadix, portent que 14 vaisseaux de ligne sont prêts dans ce port, & qu'ils doivent en partir incessamment pour aller se joindre à huit autres qui sont à la Havane. 15 à 16 vaisseaux de ligne iront se réunir à l'escadre de Brest. Ces armemens formidables n'effrayent point les Anglois; ils se proposent de faire face à tout. Je vous avoue que je les en crois capables; nos rivaux

rivaux ont une énergie qui se déploie à mesure que le danger devient plus pressant.

Je vous fais mon compliment sur votre paix avec l'Empereur; ce sera avec bien du plaisir que je recevrai le vôtre lorsque nous en serons au même terme avec l'Angleterre; mais probablement cette paix n'aura lieu que lorsque nous & nos ennemis serons entièrement épuisés d'argent, & cela ne tardera pas. Vous ne pouvez vous imaginer quelles dépenses l'armement de cette grande flotte de Brest nous a occasionnées. C'est quatre mois de promenade sur l'océan qui nous coûteront bien cher.

Trois puissances du nord veulent s'occuper d'un traité de neutralité. C'est la Russie, dit-on, qui a eu la première l'idée de ce projet. Je vous en parlerai dans mes prochaines lettres.

Adieu, Monsieur! faites des vœux pour le succès de nos armes.

*F I N du T O M E II.*

---

**T A B L E**  
**DES MATIERES CONTENUES**  
 DANS CE  
**DEUXIEME VOLUME.**

---

*Lettre I.* . . . . . Page 1.

**P**rise de la Dominique par les troupes aux ordres du marquis de Bouillé. Rencontre entre les anglois & les françois combinés avec les américains, près de Rhode-Islande. Retour du Lord Howe. Réflexions sur les Insurgens. Objet des camps de Normandie. Nouveau système de tactique introduit par M. Menil-Durand. Désagrémens qu'éprouve le Maréchal de Broglie à ce sujet.

*Lettre II.* . . . . . Page 10.

Nouvelles opérations financières de M. Necker. Réflexions sur sa conduite ministérielle. Remontrances du Parlement. Dénonciation des extensions arbitraires du directeur des finances. Réponses du Roi. Conduite du président d'Aligre. Bon-mot de Voltaire.

*Lettre III.* . . . . . Page. 24.

Nouveau mémoire de la cour de Berlin relativement à la succession de Bavière. Précis de cette Pièce. Sentimens du Roi de Prusse sur le prince de Kaunitz. Portrait de ce ministre.

*Let-*



## *Table des Lettres.*

*Lettre IV.* . . . . . Page 39.

Conduite de la France envers l'Autriche & la Prusse. L'Impératrice de Russie offre sa médiation. Réflexions sur les effets de l'union entre les maisons d'Autriche & de Bourbon. Déclaration faite par la cour de Madrid à celle de Londres. Etat de la marine Espagnole. Efforts de la France pour détacher la Hollande de l'Angleterre. Réflexions sur différents vices de l'administration française.

*Lettre V.* . . . . . Page 51.

Lettre du Roi de Prusse à un de ses généraux. Mesures des autrichiens pour mettre la Bohême à couvert. Avantages remportés par les prussiens sur les troupes Impériales. Nouvelle répartition de l'armée Prussienne. Correspondance entre le Roi de Prusse & l'Impératrice-Reine. L'Empereur s'oppose à la paix. Médiation offerte. Intrigues de la cour de Vienne pour faire nommer l'Archiduc Maximilien coadjuteur de l'électorat de Cologne. Nouveau mémoire de la cour de Prusse.

*Lettre VI.* . . . . . Page 67.

Anecdote sur le chevalier de Kerfaint. Projets pour l'établissement de Cayenne. Cause singulière de la nomination du chevalier Turgot au gouvernement de cette colonie. Conduite du nouveau gouverneur. Suites funestes de ses brouilleries avec l'Intendant. Tous deux sont rappelés. Accouchement de la Reine. Procès intenté à l'amiral Keppel.

*Lettre VII.* . . . . . Page 81.

Réflexions sur la Franc-maçonnerie. But de cette institution. Honneurs funéraires rendus à Voltaire par la loge des neuf-sœurs. Description de cette cérémonie. Apothéose du héros.

## Table des Lettres.

### *Lettre VIII.* . . . . . Page 92.

Précautions du prince Henri contre les projets des autrichiens. Conduite du Roi de Prusse envers l'électeur de Saxe. Lettre de ce monarque à un de ses officiers-généraux. Mécontentement & désertion parmi les troupes prussiennes. Retraite de plusieurs officiers. Addition à l'*Exposé des motifs*. Réflexions. Convocation d'un conseil de guerre à Londres contre l'amiral Keppel. Saillie du comte de Nugent.

### *Lettre IX.* . . . . . Page 104.

Réflexions sur les Insurgens. Réception faite à M. Gerard par le congrès. Fautes commises par les ministres de la guerre & de la marine. Suites funestes de leurs spéculations mercantiles. Mécontentement des américains. Embarras où se trouve le comte d'Estaing à son arrivée en Amérique. Fautes qu'on lui reproche. L'expédition contre New-port échoue. Jalousie du général Sullivan. Justification du Vice-amiral français.

### *Lettre X.* . . . . . Page 122.

Démarche de l'Impératrice de Russie près du Roi de Prusse. Le prince de Repnin est décoré de l'ordre de l'aigle-noir. Extrait de différentes lettres relatives à la succession de Bavière. Précis d'un nouvel écrit en faveur de la cour de Vienne. Lettre du Baron de Seckenberg. Discussion sur l'acte de renonciation du duc Albert d'Autriche.

### *Lettre XI.* . . . . . Page 135.

Réflexions sur différens abus. Relation détaillée de la campagne du comte d'Estaing en Amérique. Fautes commises par ce général. L'escadre française mouille devant Newport. Apparition de la flotte anglaise. Position critique du comte d'Estaing. Il réussit à s'en tirer.

## *Table des Lettres.*

tirer. Engagement entre les flottes françoise & angloise.

*Lettre XII.* . . . . Page 156.

Anecdote. Déclaration de la Russie à la diète de Ratisbone. Réponse de la cour de Vienne. Emprisonnement du Baron de Senkenberg. Nouvelle action entre les troupes prussiennes & autrichiennes. Expédition du prince-héréditaire qui lui réussit. Nouveau prétendant à la succession de Bavière. Réponse du Roi de Prusse. Portrait du Prince royal. Réflexions sur la hollande.

*Lettre XIII.* . . . . Page 173.

Réjouissances à Paris au sujet de l'accouchement de la Reine. Entrée solennelle de Leurs Majestés dans la capitale. Actes de bienfaisance de la Reine. Nouvelle etiquette introduit à la cour. Fête donnée par la Dlle. Guimard. Jugement du procès intenté à l'amiral Keppel. Réjouissances à Portsmouth, & tumulte à Londres à ce sujet. Réflexions sur le gouvernement d'angleterre.

*Lettre XIV.* . . . . Page 189.

Secours offerts par des princes de l'Empire au Roi de Prusse. La cour de Londres cherche à engager celle de Berlin à faire une diversion en sa faveur. Réponse du Roi. Nouveau plan de ce monarque pour la campagne. Expédition du général de Wurmsler contre la ville d'Habelschwerdt. Les prussiens sont battus. Ils prennent leur revanche sur les autrichiens.

*Lettre XV.* . . . . Page 200.

Retour du marquis de la Fayette à Paris. Danger qu'il court dans le trajet. Il a une conversation avec M. de Maurepas. M. Francklin est revêtu d'un nouveau titre. Extrait de la justification de l'amiral



## *Table des Lettres.*

ral Keppel. Le marquis de la Fayette a une audience secrète du Roi. Nouveaux détails sur les opérations du comte d'Estaing en Amérique. Position critique de ce Vice-amiral. Conduite du général Sullivan envers lui. Effets de la haine des américains contre les françois. La flotte angloise est assaillie par une tempête. Le comte d'Estaing fait route pour les antilles.

*Lettre XVI.* . . . . . Page 218.

Action entre les troupes autrichiennes & prussiennes. Ces dernières remportent la victoire. Nouveaux projets hostiles. Faveur du général de Möllendorff. Dispositions dans l'armée du prince Henri. Lettre du Roi de Prusse à la princesse Amélie. Acheminement à la paix. La cour de Saxe répond au mémoire de celle de Munich.

*Lettre XVII.* . . . . . Page 227.

Etat critique de la France. Discussion sur les emprunts & autres opérations financières de M. Necker. Conduite arbitraire de ce ministre. Effets du système militaire introduit par Louis XIV. Réflexions sur l'état politique des puissances de l'europe.

*Lettre XVIII.* . . . . . Page 237.

Efforts du cabinet de Versailles pour faire déclarer l'Espagne en sa faveur. Conversation entre M. le comte de Maurepas & M. le comte de Vergennes sur différens objets politiques, & sur l'installation & la conduite ministérielle de M. Necker.

*Lettre XIX.* . . . . . Page 251.

Propositions pour un accommodement entre l'Autriche & la Prusse. Excursions des troupes autrichiennes. Le Roi de Prusse quitte Breslaw pour se rendre à l'armée. Causes du peu de succès de la campagne. Les préliminaires de la paix sont signés.

As-

## *Table des Lettres.*

Assemblée d'un Congrès à Teschen. Conduite du prince de Kaunitz. Éloge de ce prince. Sentimens & système de l'Empereur.

*Lettre XX.* . . . . Page 261.

Conduite politique du Comte de Vergennes envers l'Angleterre. Propositions qu'il fait au cabinet de St. James. Nouveau système qu'il adopte. Conversation de ce ministre avec un confident du duc de Choiseul, sur les projets de cet ex-ministre & le plan qu'il avoit formé pour faire soulever les colonies américaines. Arrivée du comte d'Estaing à Ste Lucie. Prise de cette île par les anglois.

*Lettre XXI.* . . . . Page 275.

Le prince de Nassau leve une légion. Préparatifs pour la campagne. Nouveaux détails sur la prise de Ste Lucie. Siège de Pondichéri par les anglois. Belle défense de M. de Belle-combe. Reddition de la place. Extrait de la capitulation. Combat entre l'escadre angloise & l'escadre françoise aux ordres de M. de Tronjoly. Faute commise par M. de Sartine. Réflexions sur l'insubordination de la marine-royale. Conduite de différens ministres de la marine. Manèges des ennemis du duc de Choiseul.

*Lettre XXII.* . . . . Page 287.

Armistice publié dans l'armée prussienne. Les conférences commencent à Teschen. Expédition des autrichiens contre Neustadt. Mécontentement de l'Impératrice-Reine à ce sujet. Mémoires remis au Congrès. Lettre de Pétersbourg sur les mesures prises par les anglois pour attaquer Pondichéri. Disgrace du favori de l'Impératrice de Russie. Le prince Potemkin lui succède. Prétentions de l'Impératrice de Russie. Déclaration de cette Souveraine. Suspension des préparatifs de guerre.

*Let-*

## *Table des Lettres.*

### *Lettre XXIII.*

Page 299.

Démarches des cabinets de Versailles & de St. James pour se rendre l'Espagne favorable. Nouvelles négociations en Hollande. Arrêt du conseil d'état du Roi en faveur de la ville d'Amsterdam. Conduite du chevalier Yorck à la Haye. Démarches du Stadhouder. Réflexions sur l'état politique de la Hollande. Prise du Sénégal sur les anglois par le duc de Lauzun, qui en est nommé gouverneur.

### *Lettre XXIV.*

Page 309.

Lettre du Roi au duc de Penthièvre. Divisions à Londres. Le prince de Nassau tente une expédition contre l'île de Jersey. Il échoue dans son entreprise. Départ de l'escadre aux ordres de M. de la Motte Piquet. Causes du peu de succès de l'expédition contre Jersey. Ordres donnés pour la sûreté du navigateur Cook. Réflexions sur les administrations provinciales. Suppression de la cour plénière sous Charles VII. Changemens faits par ce Roi dans l'administration. Les parlemens succèdent aux états généraux. Etablissement d'une administration provinciale dans le Berry. Projets pour l'impôt territorial.

### *Lettre XXV.*

Page 323.

Emprunts de la cour de Vienne. Ressources du Roi de Prusse. Justification de ce prince sur les moyens qu'il employa pour soutenir la guerre. Nouveaux écrits sur l'affaire de Bavière. Nouvelle disgrâce qu'éprouve le Baron de Senkenberg. Mécontentemens à Teschen. Propos du prince de Repnin. Menées de la cour de Vienne. Résolution de l'Impératrice-Reine. Incendie de la ville de Habelschwerdt.

### *Lettre XXVI.*

Page 333.

Demandes faites au congrès de Teschen. Réflexions sur la conduite politique des puissances de l'Europe.

Ta-



## *Table des Lettres.*

Tableau de l'Etat actuel de la Pologne. Causes de la décadence de ce royaume. Manœuvres politiques du comte de Vergennes. Eloge que fait le Roi de Prusse de ce ministre. Les articles de la pacification sont réglés. Nouvelles difficultés arrangées. Anecdote du comte du Châtelet.

*Lettre XXVII.* . . . Page 342.

Réflexions sur la guerre entre la France & l'Angleterre. Système économique du Roi de Prusse. Aperçu de l'administration de ce monarque comparée à celle de la France. Principales causes du mauvais état des finances de ce royaume. Opinion du Roi de Prusse sur la guerre que le duc de Choiseul vouloit faire en Angleterre. L'exil de ce ministre cause le partage de la Pologne. La paix est signée à Teschen. Conventions accessoires à ce traité.

*Lettre XXVIII.* . . . Page 354.

Proclamation de la paix à Berlin. Echange des ratifications. Présens faits par le Roi de Prusse aux ministres plénipotentiaires. Temperamment adopté pour concilier les prétentions des ambassadeurs de France & de Russie sur la pressance. Etat où rentrent les choses après la paix. Droit de *non appellando* sollicité par la maison de Mecklenbourg. Abus qui se sont introduits dans les tribunaux d'Allemagne. Réflexions sur la noblesse allemande. Extrait de la vie & des hauts-faits de Michel von Priest, pronotaire Impérial sous l'Empereur Sigismond. Conduite de cet Empereur. Actes d'investiture fabriqués par le pronotaire pour différens princes d'Allemagne. Suites de ces falsifications. La guerre de Bavière est l'ouvrage de von Priest. Portrait de l'Empereur Sigismond.

*Lettre XXIX.* . . . Page 373.

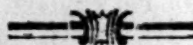
Conduite des anglois comparée à celle des françois. Suites de l'expédition de Jersey. Expédition des  
an-

## Table des Lettres.

anglois sur les côtes de France. Ils s'emparent d'un bâtiment & en brûlent trois autres. Réflexions sur la conduite des sous-ministres. Bon mot de Louis XV. Bâtimens marchands armés aux fraix du Roi. Flotte marchande prise ou dispersée par les anglois. Grands armemens maritimes pour la campagne. Négociations de la cour d'Espagne pour un accommodement entre la France & l'Angleterre. Flotte armée à Cadix. Résolution des anglois.



*FIN de la TABLE.*



### ERRATA.

#### DANS LE PREMIER VOLUME.

Page 371 Ligne 10. dans misteres. *Lisez : dans les misteres.*  
 Page 344 Ligne 3. Phrasier. *Lisez : Phraseur*

#### DANS LE SECOND VOLUME.

Page 15 Ligne 8. arrêt du conseil. *oubli de l'étoile pour la note.*  
 Page 20 Ligne 6. de la note. conqûi. *Lisez : conqû.*  
 Page 22 Ligne 17. la cour. *Lisez : la cour*  
 Page 31 Ligne 13. En raison de peu. *Lisez : en raison du peu.*  
 Page 53 Ligne 3. s'il possible. *Lisez : s'il est possible.*  
 Page 57 Ligne 20. de s'incendier. *Lisez : de l'incendier.*  
 Page 60 Ligne 1. il a fait. *Lisez : elle a fait.*  
 Page 61 Ligne 16. du cet avis. *Lisez : de cet avis.*  
 Page 63 Ligne 9. mille homme. *Lisez : mille hommes*  
 Page 64 Ligne 3. qui possédoit. *Lisez : possédoit*  
 Page 69 Ligne 11. de donner. *Lisez : de donner*  
 Page 93 Ligne 14. nécessaire tout. *Supprimez tout.*  
 Page 109 Ligne 20. a des tromper. *Lisez : à les tromper*  
 Page 110 Ligne 22. ils ont fait. *Lisez : ils ont fait*  
 Page 113 Ligne 14. une apparence de liberté. *Lisez : de vérité*  
 Page 179 Ligne 23. mais not e. *Lisez : mais notre*  
 Page 196 Ligne 19. afin ce prince. *Lisez : afin que ce prince*  
 Page 208 Ligne 43. bleffen. *Lisez : blessés.*  
 Page 233 Ligne 20. infécable. *Lisez : infécable*  
 Page 257 Ligne 13. livaisons. *Lisez : livraisons*  
 Page 316 Ligne 27. faire. *Lisez : faire*  
 Page 363 Ligne 13. ainsi. *Lisez : ainsi*  
 Page 367 Ligne 23. fondés. *Lisez : fondés*  
 Page 342 Lettre XXVII. à la date, 23 Mai. *Lisez : 21*  
 Page 373 Ligne 9. à l'Albert. *Lisez : à Albert*

ent  
fle-  
mot  
aux  
réc  
our  
gne  
an-  
des

e.

ru.